

GEORGES ROZET

L'AURÈS

ESCALIER DU DÉSERT

Illustrations de Roger J. IRRIERA

Edité par l'Office Algérien d'Action Economique et Touristique
IMPRIMERIE BACONNIER
ALGER



L'AURÈS

ESCALIER DU DÉSERT

⊙ ⊙ ∇ √ Σ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙ √ Σ √
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

GEORGES ROZET

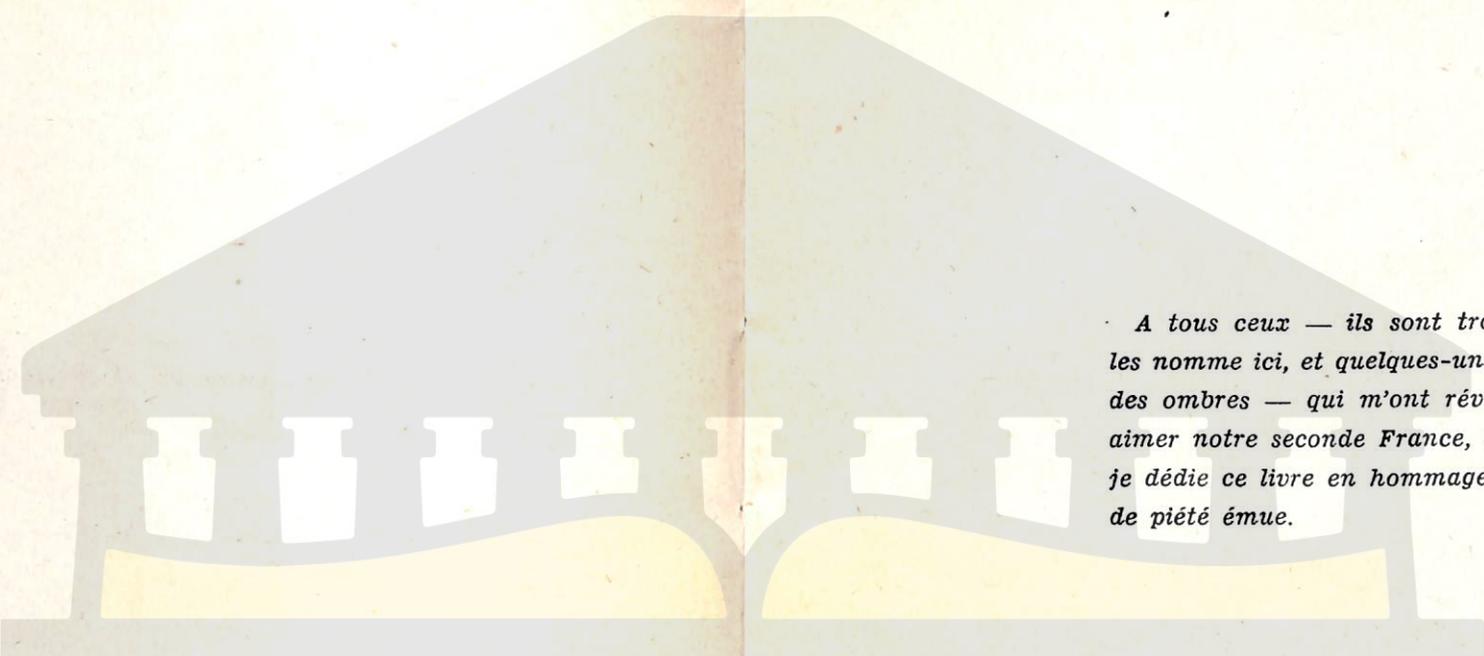
DU MÊME AUTEUR :

- La Défense et Illustration de la Race Française* (F. Alcan) 1 vol.
Les Fêtes du Muscle (Bernard Grasset) 1 vol.
L'Armée des Camions, Souvenirs d'un automobiliste militaire
(Editions de L'Œuvre) 1 vol.
L'Afrique du Nord : L'Algérie et le Sahara Algérien (Horizons
de France) 1 vol.
L'Algérie et le Désert, itinéraires en automobile (Horizons
de France - Editions du Centenaire de l'Algérie) 7 vol.
*La Bourgogne tastevin en main, Prix littéraire de la Confré-
rie des Chevaliers du Tastevin, 1949* (Horizons de
France) 1 vol.

L'AURÈS
ESCALIER DU DÉSERT

Illustrations hors-texte
— de ROGER J. IRRIERA —

1934



A tous ceux — ils sont trop nombreux pour que je les nomme ici, et quelques-uns, hélas ! ne sont plus que des ombres — qui m'ont révélé et fait passionnément aimer notre seconde France, l'Algérie aux cent visages, je dédie ce livre en hommage de profonde gratitude et de piété émue.

G. R.

⊙ ⊙ ⊙ √ ∑ ⊙ ⊙ ⊙ ⊙ ∑ √
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

En manière de Préface

— Bonne promenade !...

Telle est la réponse que me fit négligemment, sur le pas de sa porte, un restaurateur d'Alger à qui j'annonçais — avec une pointe de vanité — mon départ, le lendemain, pour un Aurès encore passablement mystérieux et, sinon très lointain, du moins assez difficile, je le savais par un premier voyage. J'en affichais la preuve par ma rêche culotte de cavalier et par mon strict bagage, une poignée de linge dans une couverture roulée. Car le snobisme du touriste saharien consiste aujourd'hui à prendre le contre-pied de l'équipement tartarinesque : un carré de laine, une paire d'espadrilles, et l'on va loin.

Mais ce restaurateur à la mode en avait vu bien d'autres. « Captif au rivage du More », enchaîné à ses fourneaux, d'ailleurs de goûts sédentaires, comme un bon Algérois pour qui la dominicale Chiffa et le week-end du Ruisseau des Singes marquent le bout du monde, combien déjà en avait-il vu partir — après un dernier dîner sur nappe — de ces explorateurs maigres et tannés, de ces lieutenants de méharistes aux traits monastiques, de ces aviateurs aux

prunelles de rapaces, pour des Adrar et des Bidon 5, des Amguid et des Tamanrasset !... Il n'en éprouvait plus ni étonnement, ni curiosité. Pour les uns et les autres, la même amabilité professionnelle et distraite :

— Bonne promenade !...

avec le rituel Inch' Allah ! pour la touche de couleur locale.

En ce qui concerne l'Aurès, il avait à la fois raison et tort. Le bordj de Rouffi, accroché en aire d'aigle au canyon de l'oued el-Abiod, devant un site de préhistoire, n'est qu'à 350 kilomètres à peine, à vol d'oiseau, du Casino d'Alger. Mais il est plus malaisé d'y parvenir, en partant de Batna, que de faire, par le Tanezrouft, les 2.800 kilomètres d'Oran à Gao. Le car automobile n'a pas seulement, en effet, rétréci les distances : sur maints itinéraires, il a mis dans le tourisme saharien le confort, presque le farniente.

L'Aurès, si l'on veut en connaître les aspects essentiels et en ausculter le cœur, est d'un accès autrement sévère. Un administrateur-adjoint m'a raconté, avec un sourire de biais, l'aventure d'une jeune Parisienne sportive, excellente cavalière — au Bois, entre dix heures et midi — qui, ayant prétendu descendre l'Abiod au pas martelé et cahotant des mules, sur les cailloux roulés de l'oued et sur les sentiers de pâtres de ses murailles, dut y renoncer le deuxième jour, et qu'il fallut ramener sur Arris, pleurant de souffrance, par des moyens de fortune. Tandis que d'autres Européennes, plus rustiques ou mieux entraînées, ont maintes fois poussé l'épreuve jusqu'au bout.

Oui, je sais — et il le faut par humanité de colonisateurs et pour arracher les Aurasiens à leur isolement économique — je sais qu'entre Batna et Arris, d'Arris ou de Menaâ à Biskra, on a déjà poussé, dans ce pays qui ne possédait naguère que pistes de caravanes, drailles de transhumance pastorale, escaliers de chèvres et de cultivateurs acrobates, des tronçons de route qui, terminés et soudés, feront un bien joli réseau pour camionnettes d'épiciers, voire pour autocars Pullman. Grand merci pour nous autres, qui cherchons encore sur le globe quelques vestiges d'originalité intacte, la poésie de la tradition, la grave beauté de l'immuable ! Et je répondrais volontiers à ce zèle d'agents voyers à la manière du personnage de Courteline, à qui sa femme a imposé le menuisier et un escalier neuf, pour rendre la maison plus commode :

— Belle route, magnifique route !... Au surplus, je n'y passerai pas... J'aime mieux ma mule, ô gué ! sur les galets incertains de l'Abiod ou de l'Abdi, dans les courants de cristal vert où elle entre jusqu'au poitrail...

Assez d'autres, d'ailleurs, n'attendent que cette chaussée pour visiter l'Aurès des grands canyons, en y faisant ronfler des huit-cylindres. Ils avaleront

le vieux massif berbère comme on gobe un œuf, en une étape, deux au plus, par les plateaux qui dominent ses oueds infernaux. D'aventure, en des points choisis pour eux par des agences, ils s'approcheront des lèvres du gouffre, d'où ils jeteront un regard bref et condescendant sur les à-pic de calcaires et les eaux glauques du torrent. Il est même possible qu'on leur organise un lunch sur l'herbe, en quelque endroit plus facilement accessible de la rive, et qu'on leur offre — comprise dans le forfait — une heure d'oasis sous les guelaas de Baniane. Ainsi sera joué le Tour de l'Aurès — et les touristes aussi. Ils n'auront même pas à connaître ces très simples bordjs-hôtels, création d'un ancien gouverneur général, qu'on rêva un instant, pendant les « années américaines », de meubler et d'hydrothérapiser pour multimillionnaires et qui ont souffert depuis de quelque abandon, en attendant qu'on les rende bientôt à leur juste destination de chalets-refuges, stricts mais propres, pour touristes moyens.

Au reste, tant pis pour de tels voyageurs, qui encaissent les souvenirs comme un comptable pressé les monnaies, s'occupant de les totaliser plus que de les vérifier. Et tant mieux pour nous si, à quatre-vingts lieues d'Alger, subsiste un pays où l'on ne peut circuler qu'avec les seules ressources locales et où le tourisme n'est pas encore motorisé !

De quoi s'agit-il, en effet ?... D'un losange de cent kilomètres environ de côté, allongé du nord-est au sud-ouest. Peu de chose, à vrai dire, sur la superficie totale de l'Algérie et de son Sahara : mais si étonnamment zébré de chaînes parallèles, hachuré de vallées torrentueuses, que nulle part le compartimentage de la vieille Berbérie ne se révèle plus vigoureux, ni ses aspects plus divers. Un pays où l'on peut à la rigueur, descendre en trois étapes de mule des 2.328 mètres du Chélia, Mont Blanc de l'Algérie, aux 120 mètres de Biskra, proche des chotts inférieurs au niveau de la mer ; et des cèdres peluchés de neige du Ras Keltoum aux dattes confites par le soleil de M'chounèche. La plus extravagante cascade de sites contradictoires, de climats à la température croissante. Ici, en dépit de l'adage, la nature fait des sauts, que dis-je ? des bonds prodigieux. A l'ouest du massif, les aspects les plus séduisants de l'avant-Désert : le site-roi des Gorges d'El-Kantara. A l'est, les formes les plus rugueuses du pré-Sahara : cette chaîne du Djebel Cherchar qui est un avant-goût de la fin du monde. Neiges et prairies, oasis d'idylle et pierrailles de cauchemar. Et surtout, du nord-est au sud-ouest, les deux oueds majeurs, l'Abdi et l'Abiod, qui sont les traits de burin les plus appuyés de cette eau-forte en couleurs et qui réservent aux voyageurs, le second notamment, des couloirs d'extase ou d'angoisse, au cœur du pays, hors de toute image coutumière, hors du temps même, dirait-on...

Gens, mœurs, costumes, semblent plus stagnants qu'ailleurs dans cet Aurès, dont la civilisation et les pompes à essence ne grignotent — et si peu !

— que les bords extrêmes. Longtemps encore les femmes de Teniet-el-Abed, de Bellihoud ou de Rouffi, iront à l'eau ou danseront en turbans à torsades, en coiffures pesamment drapées de prévôts des marchands de notre XIV^e siècle. Nulle race n'est à la fois plus riche d'histoire et de convulsions tragiques, plus lourde de traditions immobiles. Les Beni-Ferah se servaient, il y a peu d'années, et se servent peut-être encore d'un pressoir à olives romain, pareil au torcular de Caton l'Ancien. Le souvenir de la Kahéna, Jeanne d'Arc sans virginité, survit depuis le VIII^e siècle chez une race folle d'indépendance, qui n'a goûté du christianisme antique que ses schismes, qui n'a été islamisée qu'à fleur de peau, et que Vandales ni Byzantins, Arabes ni Turcs, n'ont jamais réduite. Si bien défendue, d'ailleurs, par la configuration de son sol, citadelle de remparts et de fossés naturels, qu'après tant de combats et de secousses, l'Aurès, replié sur lui-même, avait presque fini par se faire oublier. Un Jacques Bruce, consul d'Angleterre, dut en quelque sorte, vers 1765, le redécouvrir. La conquête française elle-même n'échappa point, de 1854 à 1879, aux ultimes sursauts de cette indépendance farouche, apaisée seulement, semble-t-il, par la forme paternelle, les bienfaits tangibles de notre autorité.

Voilà pourquoi l'Aurès, qui — selon la métaphore d'un de ses historiens — a été l'un des tout derniers « îlots de résistance » de la liberté berbère, pourrait bien aussi rester le bastion suprême de l'exotisme et du tourisme algériens. J'entends du tourisme libre, encore voisin de l'exploration, auquel la nature même des lieux impose une sage lenteur, de rustiques moyens de transport, marche ou monture, une certaine fatigue, mais en revanche cette ivresse physique par quoi est doublé le plaisir de la découverte.

C'est dire que ces pages ne s'adressent pas à ceux qui n'ont de goût aux spectacles de la nature que dans un fauteuil moelleux et numéroté, et qui somnolent volontiers dans celui que leur offre l'autocar. Elles vont à ces voyageurs par vocation qui, aussi éloignés de Tartarin-Quichotte que de Tartarin-Sancho, estiment toutefois que l'authentique tourisme comporte une part d'effort et d'initiative, qu'il est de la vie en marche et en action, non une contemplation vague et languissante. Bref, à ces camarades d'âme técéfiste — je ne vois pas de mot qui puisse me faire mieux comprendre — qui aiment à payer leurs joies visuelles de quelque dépense musculaire et qui n'ont eu d'autre tort peut-être que de travestir sous un vocable anglais le brave terme de chez nous par lequel nous exprimons le milieu entre la promenade et l'exploration. En désignant l'Aurès à leur curiosité, je leur souhaiterai — plus exact et plus flatteur que mon aubergiste algérois :

— Bonne excursion !...

Il va sans dire, enfin, que je ne prétends pas à épuiser le sujet. Deux tournées d'une quinzaine chacune (encore ai-je préféré refaire, la seconde fois, du moins en grande partie, le même itinéraire, relire étant meilleur que lire) ne m'ont pas permis de connaître tout l'Aurès.

D'autres, sans doute, depuis l'intrépide Duveyrier jusqu'à nos jours, en ont vu bien davantage. La bibliographie de ce massif encore mystérieux est déjà pesante. Un Masqueray y a travaillé de toute sa forte érudition et, à l'occasion, de toute sa sensibilité pittoresque. Certains, dans la fièvre de la découverte, voulant tout dire de ce pays polymorphe, nous en ont laissé des tableaux assez confus. Ne faudrait-il pas la carrière d'un administrateur, doublé d'un écrivain, pour connaître et traduire les cent visages de l'Aurès et pénétrer tous les secrets de sa vie humaine ?

Dans ces dernières années, l'ambition didactique, doctrinale et littéraire, s'est mise de la partie. Tel auteur, après avoir résumé assez habilement tout ce qu'on sait de l'histoire de l'Aurès, s'est emparé de lui comme de sa chose. Ignorant ou impatient des lenteurs nécessaires de la colonisation et de l'impossibilité où elle est de faire chaque jour un miracle — d'autant qu'il faut réformer l'âme des gens pour améliorer leur situation matérielle — cet auteur, à propos de la misère et des déchéances physiques de certains villages perdus (mais n'en trouverait-on pas autant dans toutes les montagnes d'Europe ?) s'est livré à de hautes et sévères considérations d'hygiène coloniale, de morale et d'économie universelles. Nous avons eu, touchant l'Aurès, les diatribes d'un humanitarisme de pacotille, aggravé — à côté de quelques pages descriptives bien venues — par des confidences intimes et oiseuses, par du Loti de contrebande.

Et voilà qui est pour nous rendre prudents, nous, les conteurs d'odyssées.

On ne trouvera donc pas ici, tout d'abord, d'itinéraire long, méthodique et détaillé de bout en bout. Le procédé en est fastidieux, parce que rarement sincère : je veux dire réalisé le plus souvent au moyen de notes auxquelles ne répondent plus des souvenirs ni des émotions. Rien n'est vrai d'un voyage que ce qui en survit un an plus tard, carnet fermé. Pas davantage — sauf sous forme d'hypothèses très prudentes — de prédications ambitieuses ni de conclusions à longue portée, à propos de faits enregistrés en passant et où, d'ailleurs, des fonctionnaires chevronnés perdent parfois leur arabe. Car la colonisation est une œuvre en perpétuel devenir, qui ne saurait avoir de catéchisme préconçu et qui doit s'inspirer des opportunités de l'heure autant que de la psychologie des indigènes. Moins encore, s'il est possible, d'effusions personnelles à propos de sites ou de scènes de mœurs. Le lyrisme touristique ne saurait être pratiqué décemment que par les seuls génies, s'il en reste. Il est déjà bien assez difficile de faire passer sur la rétine et dans la sensibilité d'autrui un peu des images que l'on a gardées en soi !...

... Mais je m'avise que je glisse vers une conférence sur cette littérature de voyages que Fromentin qualifiait très exactement pittoresque et que la mode appelle aujourd'hui touristique. Le ciel m'en garde ! Et foin des préfaces, dont l'effet le plus certain — qu'on les écrive pour soi-même ou pour d'autres — est de vous incliner à quelque pédantisme... Je voulais seulement m'excuser de n'apporter qu'une mince contribution à la peinture d'un pays singulier et très émouvant, déjà copieusement étudié. On m'affirme qu'en ce moment deux thèses d'universitaires sont sur le chantier, qui compléteront le De Aurasio monte de Masqueray. Voilà qui est fort bien, et je serai ravi de les lire — plus tard. Notre temps se pique du reste, ayant fait du tourisme, en chaque pays, une « industrie nationale », de multiplier ces documents d'une précision impitoyable, ouvrages d'érudition, photographies, films de cinéma, disques de gramophone, qui, tout en invitant au voyage, le déflorent quelque peu. Nos pères y étaient mieux engagés, je crois, par des récits d'une allure plus discursive et plus aisée, par de rares gravures, naïvement coloriées, sur lesquels l'imagination se donnait carrière.

Et c'est pourquoi, avec la complicité d'un peintre et d'un éditeur qui ont déjà fait beaucoup pour le Sahara, j'ai cru devoir retourner à la douce liberté de jadis en fait de souvenirs de route. En attendant que l'Aurès soit doctoralement et iconographiquement classé parmi les régions dont on pense se faire une idée complète sans les avoir vues, il nous a semblé qu'il serait peut-être temps encore, et utile, d'en donner, par la plume et le pinceau, quelques rapides aquarelles, voire quelques images d'Epinal très ingénues. Et cela en racontant et en croquant, sans plus, ce que nous y avons vu et entendu, nous, passants : ce que n'importe quel voyageur de bonne volonté peut voir de même, en quelques jours, dans cet Aurès étrange qui — si proche de nous — en reste peut-être plus éloigné et plus différent qu'un Soudan, un Spitzberg ou un Japon.

Les Sentinelles de l'Aurès BATNA-LAMBÈSE-TIMGAD

A la façon de ces films du Boulevard, à « spectacle continu », devant lesquels on prend place à n'importe quel moment, quitte à boucler la boucle et à ne voir le commencement qu'après la fin, le Circuit intérieur et optimum de l'Aurès — par l'Abiod et l'Abdi — peut être entrepris de divers points : de Batna, au nord, par la route ; de Maâfa, d'El-Kantara ou d'El-Outaya, à l'ouest, en enfourchant la mule au sortir du wagon ; ou encore de Biskra, au sud. C'est de cette dernière oasis qu'en 1844, un prospecteur botté et armé, le maréchal de camp duc d'Aumale, en tenta l'aventure en attaquant M'chounèche. Il dut rétrograder. Dès lors, les autres colonnes françaises, Bedeau, Canrobert, Carbuccia, Desveaux, attaquèrent en descendant. Elles mordirent sur le massif par le nord ou l'encerclèrent par l'est, reprenant ainsi la manière romaine, qui était la bonne.

Le tourisme fera sagement d'emboîter le pas à l'histoire. Non qu'il soit indispensable d'en suivre les traces. Mais je crois, ayant pris le départ dans l'un et l'autre sens, qu'il est plus indiqué de descendre d'abord le canyon de l'Abiod, escalier déroboé du Désert, et de découvrir le Sahara par coups de surprise successifs. Le premier chameau, à silhouette antédiluvienne, et le premier bassour drapé d'oripeaux éclatants, le premier palmier, encore chétif,

puis les premières fleurs de grenadier, flambant sous des palmes de plus en plus copieuses, gagnent à être aperçus brusquement, à quelque tournant rocheux de ces gorges aurasiennes dont celles d'El-Kantara, si belles qu'elles soient, ne sont qu'un bref échantillon. Qui aura vu le Sud venir au-devant de lui par celles de l'Abiod n'oubliera jamais l'intensité de ce choc sur sa rétine et sur sa sensibilité. J'avais abordé dix fois déjà le climat saharien par des descentes imperceptibles et devant des horizons plats : il m'a semblé ici le découvrir de nouveau, plus inattendu, tout autre.

Et puis, il y a — partant du nord — trois villes-symboles, trois témoignages de conquête civilisatrice, dont les images vous poursuivront en route, évoquant le drame plusieurs fois séculaire qui s'est joué dans le massif aurasién entre l'ordre envahissant et l'anarchie obstinée.

D'abord, notre Batna, dont le nom signifie *bivouac*, et qui l'a conservé fièrement, en dépit d'une tentative pour le rebaptiser Nouvelle-Lambèse : tel un vieux soldat retraité qui, dans le civil, continue de porter sur l'oreille son bonnet de police. Batna qui, son rôle joué, s'est agrandi en ville, mais sans luxe ni même aucun style, sauf son quadrillage de rues à l'image du camp de jadis, et ne s'est guère élevé au-dessus d'un urbanisme économique, dénué de caractère. Le compte est vite fait — aigres fanfares de cavalerie, *nouba* de tirailleurs, mantilles noires et ostentatoires bijoux d'or de ses femmes juives, nids en fagots de ses cigognes — des quelques traits qui peuvent y mettre un peu de poésie. Quant au reste, on a bien chichement habillé cet invalide de la première conquête française du Sahara.

Mais Lambèse, où s'amorce la route d'Arris!... Ce camp romain, construit *ad aeternum* et dont n'a pu avoir raison — en partie seulement — qu'un vandalisme d'architectes chargés d'en faire un pénitencier!... Mais l'énorme cube de pierre de son *Praetorium*, arc de triomphe à douze portes et, sur autant de pattes massives, géométrique et monstrueux pachyderme de pierre dorée et roussie par tant de midis et de couchants!...

Et Timgad, qu'on ne saurait se dispenser de voir, avant d'attaquer la montagne!... Ce n'est pas ici le lieu de refaire l'inventaire archéologique de la « Colonie » trajane, ni de célébrer une fois de plus ce vaste damier de thermes et de forum, de Capitole, d'arc de triomphe, de marchés somptueux, de maisons élégantes bien que relativement exiguës par rapport à la superficie de la ville; ni de chanter encore la merveilleuse polychromie, dans un paysage fauve, aux légers frottis d'émeraude, et sous l'azur mat des Hauts Plateaux, de ce Batna antique : forêt de colonnes brisées, patiemment

remises en place, sur lesquelles se nuancent tous les ors légers, toutes les rous-seurs chaudes et les veines de sang des marbres, le vermillon assourdi des anciennes peintures, et ces tons de vieil ivoire qui semblent moins réverbérer le soleil que diffuser une lumière intérieure... Mais c'est le moment de mieux concevoir, avant de gravir les pentes aurasiennes ce que voulut être et fut cette cité, encore magnifique sur son lit de mort : une ville d'apparat et de démonstration, « appât tendu », comme on l'a écrit justement, aux Barbares de la montagne pour les inciter à la paix et à une vie meilleure. Les Romains, en construisant ainsi partout, même dans des sites parfois revêches, des images réduites mais complètes de la Ville souveraine, repoussaient d'autant la barbarie. Ils savaient la conquérir aussi bien par la vue et par le prestige de ces villes que par les armes. Ils plantaient, si je puis dire, l'effigie de Rome là où nous nous sommes contentés parfois de planter un simple drapeau tricolore et, plus tard, dans de trop modestes sous-préfectures, un buste de souverain ou une photogravure de Président de la République. Nous suggérons à peine, par deux mots peints sur un fronton de mairie, l'idée de l'autorité métropolitaine : eux, la figuraient monumentalement en pierres énormes, en inscriptions vigoureusement gravées. Qu'importe d'ailleurs, pourvu que le résultat soit le même, si nous avons cru, en matière de colonisation algérienne, à la bienfaisance pratique, efficiente, plus qu'aux prodigalités urbanistiques ?

Batna, Lambèse et Timgad, n'en restent pas moins sœurs par leur destination première. Observez l'horizon : ces trois sentinelles, juchées sur un plateau à l'altitude de Chamonix et davantage, face aux derniers contre-forts du massif aurasién et des couloirs obliques et menaçants qu'il tendait vers elles, se reposent aujourd'hui de leur longue faction. Il était juste de les saluer toutes les trois.

Je reviens, pour prendre la route d'Arris, sur Marcouna. Cette annexe de l'antique *Lambæsis* avait nom *Verecunda* : elle se réduit aujourd'hui à deux arcs de triomphe lamentablement cariés, l'un pomponné d'un nid de cigogne dont l'hôtesse décrit autour de lui de larges orbes, en faisant claquer sa mitrailleuse. A ce point de bifurcation, rencontre et coïncidence bien symboliques. Voici, d'une part, revenant d'un des grouillants marchés de la sous-préfecture, quelques Arabes à burnous empoussiérés, mais aux plis larges et sculpturaux, qui marchent à longues enjambées, portant sur la nuque un bâton auquel ils suspendent leurs bras allongés : semblables ainsi à des crucifiés ou à d'ambulants épouvantails à moineaux. Ils frôlent sans le regarder un pâtre aurasién, chèche d'un blanc sale autour de la tête, clownesquement vêtu d'une jaquette française de bric-à-brac dont les pans,

dépassant sa courte gandoura, lui battent les mollets. Le Berbère mâle a de ces audaces contre la tradition, et les vieilles capotes bleu horizon ne lui font pas peur non plus. En revanche, auprès d'un ânon harnaché d'un *tellis* écarlate, quelques femmes non voilées, coiffures et costumes sombres, barrés de vert et de rouge, comme on n'en voit pas à Batna. Ces détonations de couleurs vives sur fond obscur, c'est déjà le pays *chaouïa* : c'est par une démarcation nettement vestimentaire qu'on pénètre en Aurès.

Arris-la-Jeune

ARRIS ou les « terres blanches », la plupart des noms de villages, en Aurès, étant figuratifs. Un joli mot et une aimable chose, cette petite capitale administrative, seule tache de modernisme — mais claire et gaie, nullement profanatrice — que la civilisation ait mise au sein de ce très vieux pays.

On ne s'y attendait guère. Depuis la bifurcation de Marcouna, sauf la chaussée bien roulante, tout n'était déjà plus que nature sauvage ou rustique, boqueteaux de chênes verts, premières maisons de style *chaouïa*, cubiques, maçonnées de boue, aux terrasses cimentées et gondolées. Des femmes en jupes longues et à gros plis, d'un noir funèbre ou d'un bleu profond, mais drôlement bordées par une portée de trois ou quatre lisérés aux tons acides, citron, groseille, vert aigu. Leurs têtes semblent courbées vers la glèbe par le poids des coiffures monumentales, roulées ou drapées avec art, et les bustes par celui des colliers de corail et des bijoux d'argent rectangulaires, qui brimbalent et tintent comme des gourmettes ou des sonnailles. Ce sont des femmes très vieilles, ou du moins précocement usées, que leur âge a réduites à la condition de bêtes de travail, et le contraste est comiquement pitoyable entre ces costumes de style, ces bijoux qu'on dirait de gala, et le dur labeur sur lequel elles se penchent. A peine alertées d'ailleurs par nos coups de klaxon ; mais, lorsqu'elles lèvent la tête, hagardes devant notre véhicule, encore diabolique à leurs yeux. Quant aux jeunes, parfois exquisement jolies à l'âge fugitif de la nubilité, elles

sont enfermées, rarement visibles sur le pas d'une porte. A moins que, montées en croupe sur une mule, derrière leurs maris adolescents, elles ne nous apparaissent en éclair, visages d'un ovale très pur, tatouages bleus, en croix (où l'on a vu à tort une survivance du christianisme) qui leur font des visages impassibles et mélancoliques d'idoles, masqués prestement et obliquement, devant les *roumis*, par un voile qui ne laisse plus voir qu'un œil ou par le grillage des mains fines, aux poignets délicats. Quinze ans, l'âge de ces Juliettes montagnardes, d'une grâce timide, apeurées et scandalisées surtout par le geste du touriste photographe, et dont il est rarement possible de fixer les traits sur une pellicule.

Et tout à coup, au sortir d'un vaste cirque de prairies, piqueté d'arbustes, voici, de très loin, l'apparition d'Arris-la-Jeune : une bande mince, horizontale, finement aquarellée, de maisons blanches aux toits vermillonnés, devant un rideau translucide de peupliers. Un gros village de France, mais tout neuf, tout frais recrépi, qui charme et déçoit un peu, ici... Quelque chose comme un gros bourg languedocien qu'on aurait hissé à 1.200 mètres d'altitude, avec ses vives couleurs méridionales, au pied de cette Montagne-Noire algérienne d'un vert grave, toute crépue de chênes verts, de genévriers et de pins : le Djebel Zellatou.

Si lumineux et si coloré est le coup de théâtre d'Arris que l'on oublie d'abord, lorsqu'on y arrive, de découvrir à main droite, sur les promontoires rocheux qui dominant la route, une pléiade de très vieilles *mechtas* en grisaille : Arris éparpillée de jadis, hameaux d'apparence à la fois misérable et fière, fortifiés par leur situation, et dont l'un contenait, aux siècles de guerre et de crainte, le magasin de provisions des habitants, une de ces *guelaas*, greniers et citadelles combinés, dont je reparlerai à loisir. Pour l'instant, la surprise est piquante de descendre la grande et unique artère du bourg nouveau, claire et propre comme une rue de ville d'eaux, encore que balayée ou plutôt négligemment époussetée par des indigènes armés de très vagues branchages ; comme une station thermale aussi, margée par un copieux ruisseau, dont le gazouillis de cristal se précipite sur cette pente.

Moins européanisée toutefois qu'on ne l'aurait cru de loin. Passé une petite Gendarmerie Nationale, si française et si débonnaire avec ses toits rouges et ses jardinets, les administrateurs d'Arris ont su encourager ici et faire renaître en jeunesse le style nord-africain. Des écoles, un bureau de P.T.T. ont la grâce claire de ceux de la banlieue d'Alger. Cubiques comme des maisons *chaouïas*, mais blanches comme des villas mauresques, sont les demeures généralement construites pour les fonctionnaires d'ici ; de même l'hôtel de poupée, tout neuf, intérieurement ripoliné, qui, par bonheur, a remplacé le douteux caravansérail pour maçons italiens et voyageurs héroïques que j'avais connu

il y a quelques années, durant que le bordj-hôtel du Gouvernement Général — aujourd'hui fermé, et pourquoi?... il ne serait pas de trop — se transformait élégamment, à l'intention de visiteurs américains qui ne sont pas venus. Quelques boutiques simples mais propres, tenues par des indigènes, où le touriste peut trouver à peu près tout ce dont il n'a pas besoin, depuis le sucre en pains de nos épiceries d'autrefois jusqu'au henné à teindre les mains et les cheveux de femmes. Mais pas encore de cartes postales, ce qui nous recule singulièrement dans le temps et dans l'espace...

Enfin, presque au bas de la grand'rue et marquée par un canotrophée allemand assez étonné d'être arrivé jusque-là, voici l'entrée du modeste palais de l'Administration : une longue demeure bourgeoise, avec un rez-de-chaussée de bureaux, gardé par des cavaliers-gendarmes enturbannés de blanc et culottés à la zouave. Puis, dans la cour d'entrée, l'image d'un intime et charmant jardin florentin, piqueté de cyprès, tapissé de fleurs et je crois bien aussi de quelques légumes décoratifs, qui font bon ménage avec les roses.

C'est ici, en effet, le centre ou, si l'on veut, le conservatoire de produits agricoles et surtout de pépinières modèles qu'un administrateur, il y a quelques années, m'avait fait visiter avec orgueil, comme son œuvre la plus chère. Ami passionné de ses administrés, féru de la tradition romaine, maintenue ici par des ruines de nombreux bassins d'irrigation, par des vestiges plus nombreux encore de moulins à huile, et qui enseigne que le précieux olivier peut prospérer à 1.000 mètres et plus d'altitude, il s'était attaqué à la tâche difficile de le prouver par des faits. C'est lui qui a fait construire les larges bassins de retenue que nous avons vus en haut du bourg et dont l'objet n'est pas seulement de répartir avec équité l'eau de la montagne, mais encore de couper court aux querelles, aux rixes même (jadis aux guerres), qui s'élevaient autour de cette eau. Il n'y a pas, chez nous, de gazomètre d'une contenance plus sûre, d'une distribution plus minutieusement vérifiée et tarifée que ces réservoirs de plusieurs centaines de mètres cubes.

C'est lui, enfin, qui a montré le parti que l'on pouvait tirer, en retournant à la discipline romaine, du liquide fertilisant, naguère gaspillé. Entre l'Administration et le lit de l'oued el-Abiod, je revois aujourd'hui les marques de cet effort, d'ailleurs poursuivi et prolongé par ses successeurs : des hectares d'oliviers en quinconce, qui imposent aux yeux déjà — dans ce pays d'indépendance, d'individualisme et de désordre instinctifs — la notion de la règle métho-

digue et continue. Mieux encore, celle des « longs espoirs et des vastes pensées », qui ne germent que dans le calme et la sécurité. J'évoque non sans émotion la prophétie de l'admirable historien et sociologue que fut Masqueray, un érudit qui étudia l'Aurès avec son cœur autant qu'avec son sens critique : « Ces arbres, écrivait-il en 1886, en parlant des oliviers, lents à croître, véritable symbole de la paix parce qu'ils ne sont plantés et cultivés que par des populations certaines de leur lendemain, ont à peu près disparu (en Aurès) depuis le VIII^e siècle, ère du commencement de la dévastation de l'Afrique... Cinquante ans suffiront peut-être à réparer les désastres de douze siècles. » Et tant pis encore pour les jouvenceaux du bon La Fontaine ! « Un octogénaire plantait... » Cet octogénaire avisé, ce fut la colonisation française en Aurès, après celle de la Mitidja et de tant d'autres régions algériennes. Les jeunes oliviers d'Arris vaudront plus tard, en prospérité bienfaisante, les eucalyptus, les platanes et les vignes de Boufarik : surtout s'il est vrai, comme s'en confirme l'espérance, que l'huile d'olive nord-africaine, dûment traitée, doit trouver un jour sa place dans nos pignons et nos vilebrequins d'automobile aussi bien que dans nos laitues et chicorées de salade, incapables de la consommer toute. Quelle richesse alors !...

Au reste, ces oliviers déjà vigoureux se doublent de pépinières d'arbres fruitiers, ordonnés en régiments, que dis-je ? en corps d'armée, et alignés comme les parterres d'un jardin à la française. C'est qu'en effet, nous le verrons en chemin, l'Aurès est déjà et doit devenir davantage, dans ses fonds de vallées, un des plus abondants et des plus savoureux vergers du monde. D'Arris partent les plants greffés, abricotiers, noyers, poiriers, citronniers, que les riverains de l'Abdi et de l'Abiod, naguère défiants, sollicitent aujourd'hui. Pomone autant que Cérès et, à coup sûr, plus que Bellone, apportera peut-être un jour l'aisance à ces vallées que les guerres ont désolées durant tant de siècles.

Race laborieuse cependant et âpre au gain, donc individualiste et conservatrice. Comme on l'a écrit des Kabyles, leurs frères ethniques, les Aurasien sont « des positivistes sans le savoir » : positifs du moins en matière de répression et de justice, jusqu'à n'avoir guère donné à celle-ci que la forme de sanctions pécuniaires. Les *kanouns* du pays ne sont pas encore lettre morte, qui — survivances des *indicationes canonicæ* de l'ancienne Rome — tarifaient très exactement toutes les sortes de vol ou d'injure, et, avec une précision en quelque sorte anatomique, tous les genres de blessures criminelles : si bien que la vieille coutume de la *diyya* ou « prix du sang » évoque assez curieusement une facture d'hôtel ou une note de blanchisseuse, pleines de *distinguos* subtils. En 1878 encore, à Menaâ, c'était cinquante douros pour un coup de fusil suivi de blessure, cinq douros sans blessure, un demi-douro pour un coup de poing, et bel et bien vingt-cinq douros pour propos grossiers adressés à une femme. A Chir, une dent arrachée à un homme au cours d'une rixe valait douze francs, tout juste autant que l'oreille d'une femme. Le prix d'un meurtre concerté était de quatre mille francs (sept fois plus cher qu'à Menaâ) avec confiscation des biens de l'assassin. Mais l'homicide par imprudence — toujours sujet à

souçon dans cette race aux rancunes cachées et tenaces — était puni de même, sauf réduction de cinquante pour cent, ce qui mettait encore le doute à un bon prix.

Législation de fait plus que de droit, logique et sage peut-être dans un pays démocratique où les fortunes étaient à peu près égales et où, vu la force de dissimulation des gens, il était, il est encore presque impossible de sonder le tréfonds des consciences. J'ai connu en Aurès un administrateur trop confiant, disait-on, dans la force de persuasion des bienfaits apportés là-bas par la domination française. J'en ai connu depuis un autre qui, très averti de ce qu'écrivent contre la France certains journaux panislamiques, subventionnés Allah sait par qui, et lus ou commentés jusque dans les gourbis et sous les tentes, a pour *leitmotiv* de son scepticisme à l'égard des indigènes : « Quoi qu'on dise ou fasse, on ne sait jamais ce qu'ils pensent... » Hé ! le sait-on davantage de certains paysans de chez nous qui, dans la conversation, pensent et parlent en conservateurs, et qui, le jour des urnes, grisés par les paroles ou les affiches des camelots de la démagogie, votent écarlate ?...

Solidaires entre eux contre notre police, oui sans doute, les Aurasien le sont. Aussi l'instruction d'un crime commis dans cette Alpe rocheuse, toisonnée en grande partie par un maquis corse, et la tâche d'imposer notre conception de la justice et ses formes à ces esprits à la fois très simples et très embroussaillés de traditions, sont-elles œuvre fort délicate, dans laquelle il faut savoir se servir des indigènes contre eux-mêmes. Dans les coulisses du petit palais administratif, on m'a conté l'histoire suivante, qui se termine par une scène pour le Grand-Guignol.

Un cadavre avait été découvert dans la forêt, proprement décapité, la tête introuvable. Identification difficile, les témoins ou indicateurs possibles ayant bouche cousue. L'examen du corps et des vêtements ne révèle rien ; tous ces burnous terreux sont à peu près semblables et ne contiennent pas, comme nos costumes à poches, des papiers, des marques ou des boutons révélateurs. Et comment savoir qui a pu disparaître dans un pays où le demi-nomadisme est la règle ?... Pourtant, une femme discerne ce que les enquêteurs n'avaient pas vu. L'une des aisselles du cadavre est bien rasée, selon la coutume, l'autre non. A ce signe elle reconnaît son frère, qu'une impotence du bras gauche empêchait d'accomplir cette opération sous l'aisselle droite. Crime passionnel, non : c'était un faible d'esprit, à qui l'on ne connaissait pas d'aventure. Mais elle désigne un parent capable de ce meurtre pour des raisons d'intérêt. On arrête aisément celui-ci, qui avoue d'abord, mais en se refusant obstinément à dire où il a enterré la tête, pièce essentielle pour l'accusation. Le lendemain, il se rétracte, rejette les soupçons sur cinq de ses voisins. Son premier aveu, fait en l'absence d'un juge d'instruction qualifié, n'est d'ailleurs pas valable.

Alors, et puisque aussi bien ceux qu'il a désignés savent certainement quelque chose, si même certains d'entre eux ne sont pas complices, l'Administration adopte une méthode ingénieuse et, après tout, aussi douce que possible de « cuisinage ». On emprisonne les six indigènes en cause dans une pièce unique, où ils passeront la journée et la nuit suivante à s'expliquer entre eux. Ce qu'aucun interrogatoire n'a pu leur arracher, une cohabitation forcée de trente-six heures, dramatique veillée des aveux, risque fort de le mettre au jour. De ce panier de crabes, d'ailleurs surveillé de façon à ce qu'aucun d'eux n'y soit mangé, la vérité sortira demain matin : le coupable sera désigné et implicitement condamné par ses pairs. Procédé non conforme à nos mœurs métropolitaines — et c'est dommage — mais, tout compte fait, très humain ; de nature, en outre, à être goûté par des musulmans pour son adresse et, si je puis dire, son humour salomoniques. (1)

A certains jours, Arris offre un spectacle qui n'est pas sans beauté : celui de la réception, par l'administrateur, des caïds du pays. Scène évocatrice de la Rome de jadis, tous ces personnages en burnous de pourpre, sur lesquels scintillent des décorations, souvent la légion d'honneur, parfois la cravate rouge, et qui, majestueux dans leur tenue d'apparat, portant haut leurs belles têtes de médaille, à barbes noires et frisées d'empereurs romains, viennent rendre leurs devoirs et prendre les consignes auprès de l'administrateur, lui, tout simple et strict sous son uniforme kaki et son képi à feuilles d'argent. On songe malgré soi à une réception de hauts clients indigènes, de roitelets fastueux de la Numidie, par quelque proconsul à qui son autorité même permettait la modestie vestimentaire. A vrai dire, cette pourpre antique drape de braves propriétaires terriens ou même, tout bonnement, d'anciens sous-officiers de goums, dont elle récompense la fidélité à l'égard de la France et consacre le prestige aux yeux de leurs administrés. Les uns sont arrivés, des villages où va la route, sur des 10 CV d'occasion, voire par cet autocar du service de Batna, tout neuf, qui est l'orgueil d'Arris et autour duquel on se presse comme jadis, dans nos campagnes, autour du carrosse de Poitiers ou de la diligence de Lyon. D'autres, plus nombreux, sont venus à cheval. Celui-ci est descendu à l'hôtel, d'un air important, un peu gêné d'ailleurs par cette hydrothérapie insolite et

(1) Salomon, en effet, est resté un personnage légendaire dans l'Islam, et les Berbères comme les Arabes raffolent de ces histoires d'aveux et de jugement astucieusement obtenus ou rendus. En voici une, moins tragique, que Masqueray a recueillie chez les Ouled-Daoud, la tribu à laquelle appartient la commune d'Arris :

« Un jour, un Arabe qui avait perdu son âne arriva dans le douar de l'agha, mon grand-père, au moment où une foule de nomades venait se faire rendre la justice. Il y avait, sous notre tente, des cadis, des cheikhs et des marabouts d'une sagesse et d'une expérience consommées. On fit asseoir l'Arabe au milieu du cercle, et il exposa sa plainte. Mon grand-père se mit à sourire et dit :

« — Y en a-t-il un parmi vous, messieurs, qui n'ait jamais perdu la tête pour une jolie femme ?

« Tous se turent, les marabouts comme les hommes de guerre ; mais un marchand, qui s'était faufilé par là, s'écria :

« — Moi, agha.

« — C'est bien ! répondit mon grand-père ; puis, se retournant vers l'Arabe :

« — Tiens, mon ami, prends cet homme : voici l'âne que tu as perdu. »

fort intimidé par ces draps blancs. La plupart se sont logés dans un petit caravansérail du bas de la ville, où l'on couche à trois ou quatre dans la même chambre, sur des tapis, et où l'on peut s'asseoir, plus commodément que sur des chaises, à même le sol, et causer en dégustant goutte à goutte le *caoua* à l'arabe.

Il y a aussi, derrière l'Administration, une annexe à ne pas oublier. C'est le minuscule musée régionaliste de l'Aurès. Musée d'une médiocre superficie — une salle unique — auquel on ne peut reprocher d'avoir indiscrètement razzia (trop de collectionneurs particuliers s'en sont déjà chargés, hélas !) un nombre excessif de bijoux et de poteries anciennes ; mais composé avec un choix judicieux et qui restera un précieux témoignage lorsque nos ferblanteries modernes et nos casseroles d'aluminium, nos filigranes et colliers de bazar, auront tué le naïf travail à la main. Ici encore, les authentiques bijoux scapulaires, les pectoraux d'argent, rectangulaires et lourds, les colliers aux pendentifs aigus comme des stylets. Ici, ces chefs-d'œuvre gauchement tournés, mais si chaudement flammés de couleurs sombres, de la poterie *chaouïa*. Ici surtout, quelques beaux spécimens des fusils longs, filiformes, niellés et bagués d'argent, à crosses presque sans couche, qui décimèrent jadis nos escadrons de chasseurs d'Afrique. Et puis, ces merveilleuses poires à poudre, rondes ou ovales, très plates — tout juste en forme de flacons de poche à whisky pour Américains « secs » — taillées dans le cœur des cèdres et décorées de ciselures si délicates. Les boîtes à amulettes de femmes ne sont rien à côté de ces bibelots de guerre. On sent qu'en Aurès l'homme était et reste encore le maître, le seigneur du foyer, que la guerre était le sport national, et que le bijou essentiel, le triomphe de l'art aurasien, c'est la poire à poudre.

Le Chélia

cimetière des cèdres

Il nous faisait signe, de plus de vingt-cinq kilomètres à vol d'oiseau, depuis notre arrivée ici. En fin de mai, par une journée assez fraîchement printanière à cette altitude de mille deux cents mètres, du bas de la grand'rue d'Arris, nous apercevions le sommet du Chélia, géant de l'Algérie. Par-dessus des croupes secondaires, son extrême pointe, le Ras Keltoum, arborait encore, par pure coquetterie, une bande de neige longue et mince, semblable à un dernier rappel d'hermine sur une toque de mi-saison. Il nous indiquait ainsi, par l'extrême visibilité de ce signal, que la voie était libre et que l'ascension pouvait être tentée à coup sûr. En dépit de la curiosité qui nous poussait vers le sud, comment négliger ce prologue septentrional, la haute vallée de l'Abiod ?

Nous fîmes donc appel à la Bourse aux mules et aux muletiers, dont je reparlerai, et le départ fut décidé pour le lendemain matin. N'écoutez pas trop les *Guides*, écrits — sur la foi de gardes forestiers bien montés et très entraînés — par des rédacteurs assis, fort généreux de la fatigue d'autrui et qui parlent d'un aller et retour possible en quatorze heures. D'Arris, l'ascension du Chélia comportera prudemment une étape de coucher à Médina, au retour du pic majeur. Au surplus, dans ce modeste groupe de bâtiments européens,

qui pouvait être le noyau d'un grand village de colonisation, nous étions assurés de trouver un abri. L'administrateur, qui nous faisait obligeamment accompagner par un de ses cavaliers, nous recommandait au cousin d'un autre cavalier, qui, probablement, *inch' Allah!* pourrait... Bref, une de ces réceptions aléatoires, imprécises et amusantes, qui, dans ces régions à demi primitives, finissent toujours par s'arranger.

En route donc, sous un vif soleil, mais dans un air léger. J'ai pour muletier, marchant à côté de ma bête, un grand garçon de vingt ans, somptueusement vêtu d'un vieux pardessus européen qu'il a rajeuni en le retournant comme une peau de lapin et en exhibant une doublure écossaise qu'il juge de meilleur goût que l'endroit. Tout est à la joie : nous ressemblons à une caravane d'excursionnistes partant de Luchon pour quelque col pyrénéen.

Mais le vieil Aurès nous ressaisit vite. L'élégante silhouette d'Arris est encore toute proche derrière nous que voici un groupe de quatre femmes, deux très vieilles et deux presque jeunes, cassées à angle droit par des charges incroyables, plus hautes qu'elles, de bois mort et de feuillages secs.

— Elles portent au moins trente kilos chacune, dis-je à mon camarade de voyage, en considérant ce bétail humain aux poitrails et aux arrières-trains d'ailleurs robustes de bêtes de somme, alourdi en outre par le harnais des coiffures et des bijoux cliquetants, qui rappellent — avant l'âge des camions automobiles — les colliers écrasants, les pompons et grelots superfétatoires des chevaux de vignobles de l'Hérault et du Gard.

Mon guide, qui n'entend pas cent mots de français, a cependant compris ma remarque. C'est avec une fierté de jeune mâle *chaouïa*, à la tête haute et aux épaules libres, qu'il me répond :

— Trop petit, trente kilos. Mais cinquante kilos, c'est bon.

Fulminez donc, braves anticolonialistes, en oubliant toutefois que ce n'est pas nous qui avons fait les mœurs d'ici, que nous pouvons tout au plus les modifier progressivement, et qu'au reste, il y a moins de quarante ans, vous buviez vous-mêmes, dans les villes du bord de la Saône par exemple, du lait apporté de quatre ou cinq kilomètres, par des Bressanes septuagénaires, en pots suspendus à des bâtons, à raison de quinze kilos au moins à chaque bras...

Sauf cette rencontre, sauf le village haut perché, sur notre gauche, d'El-Hadje, dont le minaret saumon tranche vivement sur ses maisons grises, la route d'Arris à Médina pourrait aussi bien passer, sur les premiers kilomètres, pour une promenade dans les Alpes-Maritimes : même toisonnement d'arbustes et de chênes verts, mêmes pins d'Alep aux troncs dégingandés, aux parasols translucides, qui semblent, jusque dans une atmosphère calme, garder le souvenir des rafales d'hiver qui les ont inclinés, torturés et échevelés. Ces durs vents de montagne, en voici un autre témoignage : les toits de l'usine minière de l'oued Taïdit, sur les tuiles desquels de grosses pierres font office de presse-

papiers. Partout des ruissellements d'eau, qui disent encore la fonte des neiges. L'« escalier du Désert » commence et se poursuivra longtemps vers le sud sous l'aspect d'une région entre toutes arrosée, mieux, imbibée comme une éponge.

Soudain, notre horizon s'élargit, au delà du Djebel Ichmoul que nous contourrons, devant la haute plaine de Médina, nettoyée de ses anciens bois et arasée en un lac de verdure céréalière : petite Mitidja d'altitude, tapissée comme l'autre de vastes rectangles de culture. Le temps de reconnaître notre gîte du soir, le magasin aux grains d'un moulin proche, et nous prenons le chemin forestier du Chélia. Une constatation attristante, tout d'abord. La ferme des Pères Blancs, qui avait fait le miracle agricole de ce plateau et qui avait été occupée ensuite par un colon de France, a été âprement rachetée, et beaucoup plus cher que sa valeur, m'a-t-on dit, par un consortium anonyme de Berbères enrichis sou à sou. Ainsi en va-t-il, hélas ! pour nombre d'exploitations algériennes, faute de jeunes Français entreprenants qui — on ne le sait pas assez — spécialement formés à l'Institut agricole de Maison-Carrée, pourraient trouver en Algérie une existence et un avenir plus larges. On voit s'y dessiner, au contraire, une sorte de *reconquête*, sinon franchement hostile à notre égard, du moins d'inspiration panislamique et assez inquiétante. D'autant que l'indigène, quelque travailleur qu'il soit, oublie trop vite les leçons de la civilisation qui l'a tiré de la misère, à laquelle — m'affirment des compétences — il retourne automatiquement, par instinct musulman de fatalisme et d'effort maladroitement restreint. Il y paraît ici, aux lèpres, aux amorces de fissures et de ruine qui menacent déjà les bâtiments de cette ferme modèle...

L'ascension du Chélia n'est pas œuvre d'alpinisme héroïque, puisqu'on n'y quitte guère les étriers que sur les dernières centaines de mètres. Elle est lente et longue cependant, et d'une patience assez méritoire. Peu à peu le chemin muletier se rétrécit, se tortille jusqu'à perdre toute apparence de sentier et à ne plus être reconnu que par les guides, par les mules elles-mêmes. Il devient escalier raboteux, roides échelles, traversées délicates de minces torrents, au-dessus desquels les hameaux et les habitants se raréfient jusqu'à la solitude absolue. Pourtant, aux extrêmes confins de la vie montagnarde, les vieilles porteuses d'eau, même vêtues de loques d'un noir ou d'un bleu délavés, conservent les lourds enroulements et le nombre rituel de torsades de la coiffure *chaouïa*.

Un entr'acte de vastes alpages, d'un vert spongieux, où les bêtes enfoncent jusqu'aux boulets, tandis que, sur la droite, nous domine un festonnage continu, étrangement régulier, de hauteurs nues et blafardes. Enfin, par un coude brusque sur la gauche et par un large couloir, l'entrée dans le domaine des cèdres, qui est à la fois la gloire et la mélancolie de cette montagne.

Plus rien d'humain. Rien que des envols beiges et froufrounants de perdrix, au bord des derniers boqueteaux. Sur le sol, la trace des sangliers, très nombreux ici, marquée par de furieux coups de boutoir dans les herbes. Puis, un chaos ascendant de roches et de pierrailles, où nos braves mules ahanent et choppent. Et nous voici au cœur de la forêt millénaire des Beni-Oudjana : sept mille hectares, sur lesquels l'arbre biblique, l'arbre dur et impu-
trescible comme un métal, fut longtemps le seul maître, ayant tout étouffé sous son ombre et tiré à soi toute sève. Mais un maître aujourd'hui combien discuté et combattu, déjà déchu et bientôt misérable : comme si, de nos jours, la nature elle-même s'insurgeait contre les supériorités et les élites.

La nature, il est vrai, avec la complicité des hommes. C'est d'abord, paraît-il, une larve d'invention moderne qui, s'attaquant aux jeunes rejetons, arrête la reproduction de la forêt et fait le vide entre les vieux troncs. Beaucoup de ceux-ci s'élèvent encore, droits, impavides, avec une majesté sans rivale, même dans les autres forêts de cèdres de l'Algérie. Sauf le fameux Rond-Point, où survivent quelques sujets de haute antiquité, ceux de Teniet-el-Haâd, mieux défendus et soignés, mais sans doute plus jeunes, ne leur sont pas comparables. Non plus ceux de la forêt de Tigounatine, dans le Djurdjura, encore que les uns et les autres soient étonnants par leur musculature trapue, leurs rameaux horizontaux, en forme de bras de potence, leur silhouette écrasée et, si je puis dire, parasoloidale. Ceux du Chélia sont plus colossaux et plus vertigineux. Sous leur feuillage de minuscules aiguillettes, assez ridiculement disproportionné aux dimensions des rameaux qui le portent, ils ont poussé tout en bois, en piliers et en charpente d'on ne sait quelle cathédrale fantastique. Leur sommet ne s'étale pas en parapluie, comme ceux de Teniet, qui semblent arrêtés dans leur ascension par un invisible plafond : il s'allège et s'effile comme s'il voulait monter plus haut, toujours plus haut. Ce n'est plus ici le silence obscur et comme étouffé des deux autres forêts, dont les sous-bois font songer à des voûtes ou à des cryptes romanes, mais cette espèce de silence large et lumineux, j'allais écrire sonore et retentissant, qu'on goûte sous les très hautes nefs gothiques. Lorsqu'un oiseau se fait entendre dans cette futaie de colonnes démesurées, c'est comme le cri d'une hirondelle entrée par une cassure de vitrail et momentanément égarée sous les clés de voûte de quelque Chartres ou de quelque Amiens.

Basilique végétale, en effet, mais en voie de désolation, et dont notre siècle verra, si l'on n'y veille, périr la beauté. La malignité des éléments et celle des hommes y travaillent à l'envi, et l'industrie méthodique y rivalise avec la sottise inconsciente des indigènes. Le spectacle en est poignant comme celui d'un combat meurtrier au milieu d'un cimetière. Des troncs fulgurés et démasclés par les orages sont restés debout, étayés par leurs voisins, mais livides comme des cadavres ou déjà blanchis comme des squelettes. D'autres ont chu dans des attitudes de lutte ou d'agonie, et déjà la scie a amputé leurs plus grosses branches, au sein d'un enchevêtrement sans nom. Va pour le bois mort, qu'il faut bien dégager. Mais voici, au pied de fûts énormes et encore

vivaces, la trace de foyers allumés par les Berbères, seul moyen qu'avaient les pygmées, faute d'outils assez puissants, d'abattre de tels monstres, dont la masse a parfois découragé le feu lui-même. La flamme n'a pu obtenir de l'arbre sacré, aux essences balsamiques, qu'un parfum d'encens, qui flotte encore çà et là. Voici surtout, hélas ! sur des sujets sains et de belle venue, les méfaits de la destruction systématique, les abatages en série, les coupes précises, aux fins de débiter ces burgraves de la forêt en traverses de chemins de fer qu'on descendra péniblement à dos de mulet, voire en petits coffrets ouvragés ou autres objets dont s'encombreront les bazars. Les crayons et les boîtes à cigares, tout comme en Scandinavie les allumettes et leurs étuis, voilà les véritables larves qui dévorent les plus vénérables forêts, la dent des moutons mal surveillés se chargeant au reste d'anéantir tout espoir de pousses nouvelles. On sort de cette sylve préhistorique un peu oppressé et très indigné.

Car on en sort avant d'atteindre le sommet du Chélia, qui déjà est une tonsure très nette. Ce sommet avait disparu à nos yeux depuis longtemps, avec la malice des pics qui se cachent à mesure qu'on en approche. Qu'est devenue la longue bande de neige qu'on apercevait d'Arris ? Fondue, peut-être, depuis notre départ ?... La voici cependant, tout à coup : vue de près, terreuse et sale. Etait-ce la peine d'aller la chercher si haut ?... Certes.

En effet, presque en même temps que nous l'atteignons, c'est la révélation de l'autre versant de la montagne, et soudain, à peine sortis de la forêt angoissante, un dégagement immense vers le nord-ouest et la région de Batna. Rien de lisible, à vrai dire, sous un ciel indécis de ce côté et qui, çà et là, pleure de longues et obliques traînées de pluie. Mais un gigantesque et admirable plement de bled pastoral, dont l'image nous restera inoubliable. Les Hauts Plateaux, qui, vus de haut, démentent leur appellation géographique, se révèlent comme une mer prodigieusement mouvementée, encore que les vagues en soient arrondies et paisibles.

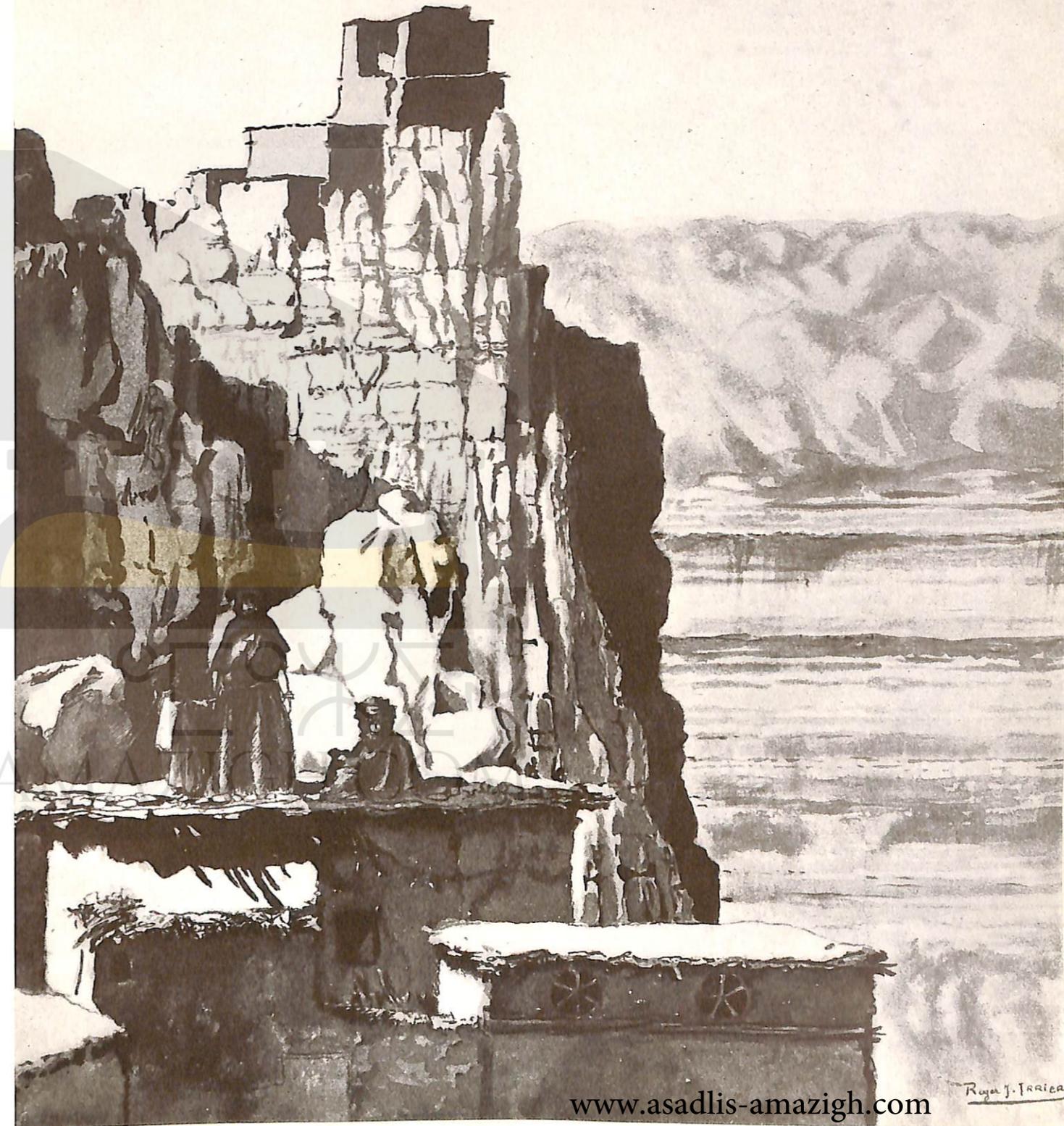
Un dernier effort. Les bêtes laissées ici et tenues en main par un des guides, c'est à notre tour de jouer les quadrupèdes, ou peu s'en faut, pour atteindre à travers les pierrailles abruptes et embroussaillées le *ras* terminal du Chélia, ses deux mille trois cent vingt-huit mètres et le vestige de construction qui le domine. Quatre murs bas, ruinés, à peine distincts du sol caillouteux, et dont on ne peut dire (tant le neuf rejoint vite le vieux dans l'architecture aurasiennne) si ce sont des restes d'un très antique fort berbère ou un sommaire enclos pour protéger contre le vent et la neige le troupeau qui se serait hissé jusqu'ici (1). Ruine historique ou abri pastoral, quel belvé-

(1) J'ai su depuis que c'étaient là les vestiges d'une construction en pierres, édifée par la brigade géodésique qui, en 1886, vérifia l'altitude du Chélia. Ici, un demi-siècle vaut un millénaire dans la plaine.

dère sur tout le massif !... Au nord-est, le groupe secondaire des Monts Aouras qui, on ne sait trop pourquoi, ont donné leur nom à tout le pays. Mais surtout, en regardant vers le sud-ouest, le diorama du système tout entier ou presque, de ces longues chaînes et vallées parallèles, coupées par de menues vallées transversales ; fronces compliquées — « bouillonné », disaient les couturières d'antan — d'un immense rectangle de velours en vert sombre majeur. A perte de vue et tandis qu'il pleut encore derrière nous, l'azur et la poussière d'or du ciel saharien. Le voilà bien, d'un seul coup d'œil en enfilade, aussi parlant que sur la carte du Service géographique, cet escalier du Désert que nous allons descendre : c'est-à-dire, sur une pente que l'on devine rapide, le chemin suivi par l'effrayant ruissellement qui, aux siècles lointains, creusa les grands canyons. Après la sublime tristesse de ses cèdres, le Chéïa offre au spectateur, sur plus de quatre-vingts kilomètres de lecture à vue, un modelé montagneux si net qu'on a un instant l'illusion d'une carte en relief dans une salle de musée.

Toute cette nuit, à Médina, après le dîner assaisonné de poivre incendiaire et de cordialité muette que nous offrira notre hôte, je reverrai ce tableau orographique, d'une profondeur de perspective très rare. Je méditerai la discussion que Taine, dans son *Voyage aux Pyrénées*, institue entre lui-même et un contradicteur fictif : « Les bassins, les routes, les cultures se voient là comme dans un atlas. Vous allez donc chercher une carte de géographie ?... — Point du tout ; si de là-haut la plaine est laide, les montagnes sont belles ; et même elles ne sont belles que de là-haut... »

J'évoquerai aussi, sur la dure couche de tapis à laquelle je ne suis pas encore accoutumé, sur le sac de blé qui me sert d'oreiller et qu'une souris taraude discrètement, mes souvenirs historiques et littéraires, relatifs à la plaine de Médina et au pays des Ouled-Daoud. Ma souris de chevet insistant un peu trop, je me lève, j'ouvre la porte de la case, pour être un instant seul à seul avec un paysage éclairé *a giorno* par la pleine lune. En sortant dans une petite cour, où des moutons parqués et serrés se livrent à un piétinement sur place et à des gémissements insomniaux, mon pied a heurté une base de colonne évidemment romaine : ce fragment inattendu me rappelle que, sur la voie impériale, encore qu'étroite, qui — de Thamugas, l'actuelle Timgad, à Thabudeos, près de Biskra — sabrait audacieusement l'Aurès, Médina était le siège d'un fortin et probablement de plusieurs villas de vétérans-colons. L'atrium dont voici un reste fut sans doute celui de quelque légionnaire retraité, dont la demeure, en plein pays barbare, avait plus de style et de durée que les maisonnettes de gendarmes de nos banlieues.



Puis, je songe aux Arabes et aux Berbères qui, au cours de leurs invasions et de leurs guerres intestines, ont anéanti cette noble vie romaine au profit de la case cimentée de boue et de la tente vagabonde. Je me remémore une nouvelle de Masqueray (1) dont l'action se passe précisément dans un campement des Ouled-Daoud, au pied de ce Djebel Ichmoul dont le nom signifie la « pointe du cœur ». C'est un récit pour lequel je donnerais un quart de l'œuvre de Mérimée et qui serait aussi classique déjà que *Colomba* si le Français daignait connaître sa littérature nord-africaine. C'est d'un des boqueteaux d'ici, peut-être rasé par la ferme des Pères Blancs, que Fatmo bent el Qâdi, l'énigmatique Aurasienne, dangereuse comme une Carmen, vint trouver sous sa tente le jeune envoyé en mission : « Elle était toute droite au milieu de la tente, à un pas de moi, frappant doucement les uns contre les autres les bracelets de ses chevilles, et ses pieds étaient étroits et souples comme des mains d'Andalouse. Elle était toute vêtue de laine blanche, et sa taille était serrée par une ceinture rouge. Elle était tout sourire, et je ne savais que regarder, ses dents ou ses yeux. Ses joues étaient deux pétales de roses pâles, ses lèvres deux fines bandes de sang, ses sourcils deux arcs noirs. Son cou de lait était comme coupé par un collier de corail ; sa tête coiffée de rouge était cerclée de ce diadème d'argent que j'avais vu étinceler sous la lune... »

Ces lignes et le reste du récit m'avaient donné, autant et plus, je l'avoue, que l'ascension du Chélia, la curiosité de connaître Médina. Et je sais bien qu'il faut faire la part de la littérature et que Fatmo, la fille du Juge, ne reviendra pas cette nuit dans notre gourbi à grains. Je le retrouverai pourtant, dans l'immuable Aurès, et tout aussi troublant, ce type si exactement romancé par Masqueray de l'*azria*, c'est-à-dire de la femme divorcée une ou plusieurs fois, par dégoût de son métier de bête de somme, et qui dès lors devient *légalement* libre de ses mœurs : à moins que, comme Fatmo, elle ne rencontre parmi ses amants un maître encore plus féroce que son mari.

Je rentre, pour mieux rêver d'elle, et je m'endors enfin, à l'instant précis où notre cavalier, qui a couché en plein air, frappe à la porte l'heure du réveil et du retour sur Arris.

1. — *Guelaa au-dessus de l'oued-el-Abiod*

(1) *Une fin de mission*, dans *Souvenirs et visions d'Afrique*.

Sur les pas de la "legio VI ferrata" TIGHANIMINE

La Bourse aux mules, dont j'ai parlé, c'est une feuille dactylographiée, piquée sur un des murs intérieurs de l'Administration. Tout y est prévu, en théorie : location de mule sans guide, de guide sans mule, de mule avec muletier. Dans la pratique, cette dernière solution vous est presque toujours imposée. Ce taxi à quatre pattes et son chauffeur sont inséparables. Le cours est de vingt-cinq francs par jour pour un muletier et sa bête, l'un tapant sur l'autre. Si vous ne devez pas revenir au point de départ, une indemnité de retour est prévue en principe, comme naguère pour les fiacres hors-barrières. Certains muletiers ne l'exigent pas, satisfaits par la perspective de rentrer sur le dos de leur bête, fièrement, « comme un évêque assis », et à leur tour en voyageurs, en *touristes* : un mot bien connu en Afrique du Nord et qui est devenu là-bas, pour tout ce qu'il représente d'argent et de puissance, l'équivalent du « seigneur » ou *sidi* d'antan.

L'affaire ne se traite pas, d'ailleurs, en cinq minutes. Rien n'est simple en matière de transactions dans les pays arabes ou berbères. On n'y vend pas un œuf, on n'y loue pas une mule sans quelques palabres, durant lesquelles on tâte l'acheteur, on jauge ses possibilités de payer davantage, quitte à tout lui céder d'un coup, s'il tient bon. L'intermédiaire — où n'y en a-t-il pas ? — averti sous main, passe la nuit à votre porte, sans souffler mot. Ce sera souvent un blond, à barbe courte et frisottante, comme j'en ai vu foison dans la Berbérie, race indubitablement blanche, survivance de la grande « cassure

méditerranéenne » des ethnographes. Des yeux d'un bleu froid, une physionomie de paysan madré ou de bureaucrate pince-sans-rire, il suffirait de lui mettre un veston au lieu de son burnous, une casquette en place de son chèche, pour retrouver en lui un Provençal du type pâle, voire un Normand, dont il a les astuces. Il attend que, prévenu par votre cavalier de sa présence silencieuse, vous lui parliez le premier. On échange des choses vagues et qui n'engagent à rien, d'autant qu'on se comprend peu de part et d'autre, vous du reste moins que lui. Pourtant, au matin fixé pour le départ, hommes et mules sont là, depuis l'aube, et dès lors tout est réglé. En route vers le sud, par la descente de l'Abiod, par l'itinéraire antique de la *legio VI ferrata* : la tranchée nette et sombre que voici là-bas, brèche perpendiculaire au Djebel Zellatou et de chaque côté de laquelle l'oued qui a donné à la montagne ce furieux coup de bélier s'y est tordu en baïonnette.

Cette fois, nous voici pour un bon temps arrachés à la vie européenne et à ses moindres signes. La chaussée moderne ne durera que peu de kilomètres et se muera bientôt en route-piste, puis en sentiers à peine déchiffrables. Plus même — faute de kilomètres dignes de ce nom — de ces beaux appareils de signalisation, panneaux ou bidons, qui jalonnent, dans le grand Désert, la route de Tombouctou, sur laquelle les cars digèrent aisément le soixante à l'heure. Ici, au pas lent des mules, qu'on ne saurait chronométrer, le globe tel que les dieux l'ont fait va reprendre ses distances préhistoriques et les étapes un rythme modestement humain ou animal. Plus de journaux ni de courrier ; ni poteaux électriques, ni fenêtres vomissant de la T.S.F. Il faut avoir vécu à certaines époques de trouble et d'inquiétude pour goûter de tels départs, en pleine et intacte nature, et pour apprécier un tel entr'acte.

L'antiquité aurasienne est toujours là cependant, dont les vestiges nous révèlent les drames et les destructions du passé et semblent engager le voyageur, selon son tempérament, soit à une résignation et à un fatalisme philosophiques, soit au contraire aux précautions attentives, aux résistances acharnées qui pourront prévenir le retour de tels désastres. Ne sommes-nous pas sur le chemin, jadis bordé de vie florissante, de la grande *séguia* d'irrigation par quoi Rome avait exhaussé et doublé le cours de l'Abiod et imposé à sa vallée le maximum alors possible de prospérité ? Près des dernières maisons d'Arris, la base d'un vénérable moulin à huile, en pierre, dont la rigole circulaire est à peine ébréchée, nous dit le rôle que joua ici l'olivier et qu'on peut lui rendre. Plus loin, des fragments de bassins romains, aux dalles et aux montants monumentaux, témoignent de ce que fut alors l'irrigation méthodique. Il faut reprendre l'œuvre, la recommencer sans trêve : peut-être enfin la civilisation ne sera-t-elle pas toujours un îlot ou une jetée fragile entre deux raz de marée de la barbarie... Celle-ci, neutralisée depuis la dernière révolte, en 1879, des montagnards de l'Aurès, est entrée maintenant dans la grande « paix française ». Un peu désappointée, je pense, de n'avoir plus à jouer du sabre, du poignard ni du fusil, pour le reste elle poursuit à peu de chose près son existence millénaire, au milieu de la nature la plus curieuse, mais la plus tourmentée et la plus inconfortable qu'on puisse imaginer. Ici pourrons-nous voir

ce qu'est encore — au sein d'une Algérie déjà largement équipée de routes commodes — la vie d'un peuple sans autres moyens de communication que des sentiers tout juste esquissés, sans autre cylindre compresseur que le sabot des mules, le piétinement des moutons et des chèvres : utile leçon d'histoire économique.

Les Aurasians, en effet, ont été partagés entre le besoin et l'amour de l'eau fertilisante, d'une part, c'est-à-dire de leurs oueds — qui étaient d'ailleurs la voie naturelle des invasions, des conquêtes, et aussi des caravanes de nomades souvent aussi dangereux que des ennemis — et, d'autre part, la nécessité de mettre à l'abri leurs vies et leurs récoltes en des lieux escarpés, fortifiés naturellement. Sans compter que, longtemps encore après la pacification du pays, ils ont dû se défendre entre eux contre les rapines dont certains individus, voire certaines tribus, Beni-Maâfa et Beni-Ferah, avaient fait une véritable industrie. D'où, deux sortes d'habitat : l'un pour la population, en temps ordinaire, construit près des oueds et des cultures riveraines, c'est-à-dire les villages ou *mechtas* ; l'autre pour la garde des produits du sol et pour la défense des personnes en cas d'alerte, les *guelaas*, mi-greniers mi-forteresses. Bref, l'image de notre moyen âge, à cela près que les châteaux forts des Aouras n'étaient pas seigneuriaux, mais municipaux et collectifs, nous dirions aujourd'hui coopératifs.

Entre les croupes pommelées d'arbrisseaux, la vallée est large encore, et tant que dure la route, la nature et la vie aurasienne s'apparentent, semble-t-il, à celles de nos campagnes. De chaque côté de nous, des troupeaux de petites chèvres aux jambes drôlement caleçonnées de longs poils et dont les échines noires et lustrées clapotent comme des vagues parmi les pierrailles. Sur la chaussée, des allées et venues d'âniers qui échangent avec les nôtres *salams* et cancons locaux. Mais déjà, tout près de notre chemin, paisibles et confiantes, bien que leurs haies de nopals semblent les défendre comme des barbelés végétaux, ces étranges *mechtas* que nous n'avions vues jusqu'ici que d'assez loin : cases cubiques, d'un gris délicatement chamoisé, portées par des plates-formes rocailleuses avec lesquelles elles se confondent presque. Dégringolades de toits plats, grossièrement silicatés, dont chacun sert de terrasse et de cour à la maison immédiatement supérieure. Sur ces toits où, de-ci de-là, flambe la tache écarlate de quelque oripeau mis à sécher, de menues tentes, faites de branchages croisés en faisceaux : ce sont les guérites individuelles des chiens de garde, aboyeurs et agressifs. Au surplus, jardinet, abricotiers, essais de potagers et, de temps en temps, ces fouillis de pierres brutes, posées à la diable, qui sont des cimetières de villages.

La route des ingénieurs nous a conduits plus loin, pas beaucoup plus, qu'il y a six ans. Elle hésite encore, s'étant trompée, paraît-il, sur le meilleur tracé à suivre pour s'évader du lit de l'oued et filer droit sur Biskra par les hauteurs. Elle n'est bientôt plus qu'un lit de cailloux assez indécis. Que nous importe d'ailleurs, à nous qui ne cherchons, comme par le passé, que le chemin le plus proche de l'oued et son lit même ?... Nous y voici, délicieusement, sur

ce chemin d'eau glauque, de cailloux lavés et mouvants, qui restera le nôtre, sauf sur quelques portions impraticables. Déjà les mules s'ébrouent — pure formalité, car elles savent par expérience ce qui les attend — et nous traversons et retraversons l'Abiod, en lacets précautionneux. En un point où la vallée commence à se rétrécir, je cherche des yeux le petit tableau qui m'avait si vivement frappé lors de ma première descente. Le voici, près d'un hameau peu visible, appelé Chir, qu'il ne faut pas confondre avec le Chir plus copieux de la vallée de l'Abdi. C'est une paire de palmiers esseulés, chétifs, difformes et pitoyables, frileusement serrés l'un contre l'autre, s'étant aventurés sous un ciel encore trop dur pour eux. Tels quels, ils résistent, comme s'ils avaient à cœur d'annoncer au touriste les oasis prochaines. Et cela est fort émouvant. Quel automobiliste découvrant la Provence pourrait dire à quelle borne hectométrique il a vu le premier olivier ? Nous saurons, nous, qui cheminons à loisir, où se tient exactement l'extrême pointe d'avant-garde du climat saharien. Si les deux palmiers de Chir n'existaient pas, il faudrait les inventer, et s'ils périssaient, sans doute conviendrait-il de les remplacer. Ce sont là monuments historiques de la géographie de l'Aurès.

Quelques kilomètres au-dessus de l'oued, pour aller chercher la coupure du Djebel Zellatou, et voici, dominant quelques carrés de céréales, Tighanimine, dont le nom signifie (pourquoi ?) *les roseaux* : une *mechta* aux maisons si basses, si grises, tellement semblables entre elles que — sous le haut *Rocher de la Planche* qui les écrase de sa verticalité polychromique en rose majeur — on dirait des tuiles imbriquées au flanc de la montagne. L'entrée du défilé est annoncée par un à-pic coiffé d'une sorte de château fort, sans doute une *guelaa*. L'ensemble du tableau est large et majestueux, d'une poésie à la fois sylvestre et agricole : à peine a-t-on franchi le guichet de ces gorges que tout apparaît gris, rugueux, hostile. Si l'on se retourne, l'un des rocs de l'entrée, premier portant de ce changement à vue, semble s'être incliné : sa masse oblique, formidable, a brusquement supprimé derrière nous tout horizon. Pour le coup, nous tournons définitivement le dos à la vie du nord, coupés d'elle comme par une lourde herse qu'on aurait baissée après notre passage.

En dépit de la sauvage beauté des Gorges de Tighanimine — chaos rocheux, incendié de soleil, mais d'un soleil qui s'éteint, dirait-on, sur les sombres aspérités de ce couloir, où rien ne confirme encore les promesses que nous faisaient les deux palmiers de Chir — ma préoccupation est de retrouver la fameuse inscription, gravée à même le roc par la VI^e légion *ferrata*, que je

me suis longtemps accusé d'avoir regardée trop vite à mon premier voyage et dont je n'ai pas conservé l'image sur ma rétine. Je me rappelle cependant que le chemin en corniche que nous suivons et qui passe sous un bref tunnel, guère plus long que l'épaisseur d'un arc de triomphe, était à peine dégrossi, tout juste taillé en plein rocher, tel enfin qu'avait dû le laisser le renfort de pionniers syriens employé à la construction de cette route stratégique. Mon émotion dominante était alors de poser les pieds sur le sol même qu'avaient sommairement nivelé les légionnaires, et je suis déçu aujourd'hui d'y retrouver une chaussée quelque peu élargie et macadamisée, où pourrait fort bien se risquer une 10 CV. Que va-t-il être advenu de l'inscription elle-même, et pourvu qu'on ne l'ait pas « embellie » elle aussi, encadrée peut-être ou profanée par un écriteau explicatif !...

Dieu merci, elle est toujours telle quelle. Surface carrée, d'un mètre environ de côté, qu'on a obtenue en creusant de quelques centimètres et en aplanissant tant bien que mal la dure matière, cette inscription n'offre pas, sans doute, au lecteur la nette et pure glyptique de celles de Timgad et de Djemila. Elle a pourtant été gravée, bien qu'en hâte, selon un parfait alignement et calligraphiée avec une application de sergent-major. Malgré quatre trous de pic d'on ne sait quels vandales, qui se sont découragés d'ailleurs dans leur tentative de la détruire ou peut-être simplement d'y planter des crampons, l'émouvante carte de visite de la *VI Ferrata* reste étonnamment lisible avec ses naïfs solécismes et ses barbarismes africains. Les mots essentiels, HADRIANO, ANTONINO, PIO, VIA, FECIT, y accrochent l'œil du profane aussi impérieusement et clairement qu'il y a dix-huit siècles et la lecture du reste est jeu d'enfant pour les archéologues, qui vous diront que route et texte votif furent l'œuvre de la VEXILLATIO, c'est-à-dire du groupe des porte-étendard de la légion. Ces gens-là savaient écrire pour l'éternité, dans la matière qu'il fallait, prenant au besoin pour pierre unique une montagne tout entière.

Aussi bien, le léger retrait qu'on a donné à ce texte, le petit auvent rocheux qu'on lui a ménagé, l'abritent autant que possible contre les éléments. Quant au roc qui l'entoure, aussi dur que le ciseau du graveur, aussi raboteux qu'en l'an 150, il constitue pour lui un cadre sévère et une précieuse protection contre la sottise de certains touristes. Il interdit à jamais les *grafitti*, les cœurs percés d'une flèche et les serments d'amour éternel de Fernand à Odette. Cette inscription restera vierge, pendant la suite des siècles, de toute stupidité humaine.

Je m'y attarde encore quelques minutes, avec cette mélancolie et ce petit pincement au cœur que l'on éprouve, en voyage, à l'idée qu'on voit un site ou un monument pour la dernière fois. Rédigée sans orgueil ni vaine éloquence, mais seulement comme un hommage aux maîtres lointains de l'Empire — notamment à Antonin dit le Pieux, successeur de cet Hadrien, touriste impérial et intrépide, qui avait tenu à visiter lui-même son armée africaine — œuvre de ces rudes soldats-ouvriers que Rome jetait aux quatre coins du monde connu, placée au milieu de ce couloir angoissant, propice aux embus-

cares, où le chef de la colonne française de 1850 voyait une sorte de « fin du monde », cette pierre écrite est d'un effet prodigieux sur le voyageur tant soit peu doué de sensibilité historique. On ne citera jamais assez, après Masqueray, Gaston Boissier et le lieutenant-colonel de Lartigue, dans sa *Monographie de l'Aurès*, la lettre par laquelle le général de Saint-Arnaud avoue à son frère, avec une franchise toute militaire, le dépit qu'il a ressenti à la découvrir, alors précisément qu'il songeait à inscrire dans ce défilé son propre nom et le numéro de ses régiments : « Nous nous flattions, cher frère, d'avoir passé les premiers dans le défilé de Khanga-Tighanimine : erreur ! Au beau milieu, gravée sur le roc, nous avons lu une inscription parfaitement conservée, qui nous apprend que, sous Antonin le Pieux, la sixième légion romaine avait fait la route à laquelle nous travaillons seize cent cinquante ans après. Nous sommes restés sots. »

Cette lettre rajeunit d'un demi-siècle environ — Antonin étant mort en 161 — l'inscription de Tighanimine, ce qui ne fait pas matière dans une telle antiquité. On n'en conçoit pas moins et l'on partage encore la surprise de Saint-Arnaud. Là où un soldat, qui travaillait avant tout dans le présent, est « resté sot », nous pouvons bien, nous qui vivons beaucoup dans le passé, avouer l'une des plus fortes émotions que puisse donner, par sa simplicité et sa modestie même, un document lapidaire.

Au pas lent des mules

C'est pas vaine littérature ni facile remplissage que d'accorder un chapitre à nos guides et muletiers, sans oublier les braves bêtes avec lesquelles nous allons faire corps sur des trajets quelque peu hostiles et par cela même fort excitants pour l'excursionniste de race. Aussi bien la littérature touristique se désintéresse-t-elle de plus en plus, hélas ! — et pour cause — de cet aspect sportif du voyage, qui en était jadis un des piments essentiels, et du contact direct, intime, avec l'humanité indigène des pays qu'elle décrit. On ne fait plus guère que traduire le « documentaire » purement visuel — donc à moitié expressif — d'une région. A tout prendre, un bon film y suffirait presque.

Mécanisme et vitesse sont les coupables. Nous allons plus loin et nous voyons davantage, mais nous voyons moins bien que nos maîtres es voyages nord-africains et nous ne rapportons pas, comme eux, de nos randonnées des émotions psycho-physiologiques, je veux dire qui aient passé par l'alambic de nos muscles avant de se décanter dans le cerveau. Nous ne vivons plus le voyage — si l'on peut dire encore — dans ses trois dimensions et nous n'en gardons que des visions linéaires et plates, colorées peut-être, mais sans volume ni véritable perspective. Nous nous mouvons un peu dans la nature comme mouches derrière une vitre donnant sur la campagne.

Feuilletez, en effet, les classiques du grand tourisme algéro-saharien. Voyez quelle place occupent dans leurs récits leurs impressions de cavaliers, les chevaux qu'ils montent, les galops triomphants dans l'air matinal, les fins

d'étape alourdis et lasses, les questions de campement et les incidents de route ; en outre, les rapports constants qu'ils ont avec leurs guides ou leurs compagnons, avec tous les errants du bled, qu'ils ont le temps de bien voir et d'interroger... Ecoutez, par exemple, Masqueray traversant le pays de Ben Yahia : « Nos deux montures légères jouent ensemble, se ramassent sur leurs reins et grondent d'impatience ou de joie quand elle se dépassent. Le sol tout plat fuit sous nous comme une rivière. Je sens entre mes jambes qui la serrent, dans mes mains qui la maintiennent, toutes les palpitations du corps, tous les mouvements des hanches, toute l'ardeur de la nerveuse bête, qui s'est grisée comme moi de lumière et d'air, et qui se dépense avec frénésie. » — et dites si un tel couplet ne nous fait pas mieux voir ce « pays sans points de repère, où tous les ravins et tous les coteaux nous semblent pareils », tandis que « dans cette monotonie grandiose, nous ne sentons que nos muscles qui sont encore bons et les jarrets de nos bêtes qui sont infatigables... »

Au lieu de cette double ivresse touristique des yeux et du corps, quoi donc aujourd'hui ?... Hé oui, sans doute, « louange à Dieu » (comme dit le dévot musulman) pour les beaux autocars, ces fauteuils d'orchestre roulants qui vont au-devant des sites sans notre complicité musculaire et qui permettent à un vieillard, à une femme, de voir ce qu'ils n'auraient pu voir sans eux !... Certes, c'est là un progrès qui se justifie de lui-même et n'a pas besoin d'excuse. Et cependant...

Et cependant, que béni soit l'Aurès qui n'accueille pas encore ces pachydermes d'acier où Madame Perrichon continue parfois de raconter ses anecdotes parisiennes, où l'on ne fréquente, en fait d'indigènes, qu'un chauffeur d'Alger ou même de Levallois-Perret, et où la vie humaine des régions traversées ne nous apparaît que de loin, en défilé de figurants. Il m'est arrivé de franchir le Tanezrouft, jusqu'à Tombouctou et à Gao. Sans une panne providentielle de quelques jours dans la brousse soudanaise, j'aurais surtout rapporté de cette traversée le souvenir de quelques querelles d'autocar entre passagères susceptibles, quelques traits de mœurs des mécanos sahariens et l'art difficile de remettre en marche un moteur paralysé par les nuits froides du Désert. Je n'aurais même pas vu les Touaregs du Fleuve, ni les phacochères bousculant les épineux, ni la course catapultueuse des autruches chassant les cailloux derrière elles, ni les charmants conciles que tiennent les palmipèdes et les échassiers sur les marigots du Niger... Il est bon que l'autocarisme n'ait pas encore tout envahi et qu'un adulte valide puisse, doit même, pour traverser le massif aurasién et en connaître les aspects les plus caractéristiques, renouer la tradition du voyage normal, de la découverte lente, pas à pas, des choses et des hommes.

Voilà bien des lignes, mais il le fallait, pour en arriver à décrire notre équipement, nos gens et nos bêtes.

D'abord, notre chef de caravane, le cavalier d'escorte ou *deïra* qui nous a été prêté. Arabe ou Berbère, on ne sait pas très bien, lui peut-être pas plus que nous. J'en ai connu deux spécimens : l'un et l'autre étaient minces

et de prestance élégante, avec des mains fines et fondantes de femme et de doux regards d'antilope, qui plaidaient plutôt en faveur d'une origine arabe. Admirablement propres et soignés dans leur mise, qui est double : l'uniforme de drap bleu sombre pour la partie haute et encore fraîche du massif ; puis, à partir de Tighanimine ou de Rouffi, la tenue de toile kaki pour le climat saharien. Chèche immaculé et enroulé avec un art aussi parfait qu'un pansement de clinique. Le *deïra* qui nous guide cette fois aura de surcroît, pour le Sud, ce monumental chapeau de paille tressée et colorée appelé *m'dal* (ce qui signifie, je crois, *ombre*) qui, sur des bords très vastes, s'allonge burlesquement en coiffure tronconique de médecin moliéresque, à laquelle, par dérision, on aurait ajouté des pompons de laine rouge. Porté normalement, ce chapeau manque un peu de dignité et frise même le grotesque, évoquant invinciblement la coiffure caniculaire des anciens chevaux de fiacre. Mais le plus souvent le *deïra* le rejette en arrière, sur sa nuque où le retient une jugulaire, et alors le *m'dal* se magnifie en manière d'auréole quand on regarde le cavalier de face et, lorsqu'on le voit de dos, en rondache à pointe démesurée. Il va sans dire que notre chef de file monte un cheval, une bête fine et nerveuse, délicatement harnachée, avec selle à troussequin en *filali* d'un beau rouge patiné. Par coquetterie autant que par précaution d'hygiène, les boulets du pur sang sont passés au henné, ce qui fait un joli rappel de couleur par rapport au cuir de la selle. L'ensemble est une joie pour l'œil, et la vue de ce cheval fringant, léger et adroit comme une chèvre sur les pires sentiers, nous aidera parfois — nous autres, Sanchos Panças aux mules pataudes — à oublier leurs pitoyables bardas et leurs dures réactions.

Dévoués et complaisants, ces cavaliers d'escorte, autant par délicatesse native que par devoir militaire, et parfois jusqu'à la plus aimable importunité. J'ai vu l'un d'eux, lors de mon premier tour en Aurès, porter en équilibre sur sa main gauche, à la façon du globe de Charlemagne, pendant plus de dix kilomètres et sur des chemins acrobatiques, un énorme cédrat dont le marabout de Rouffi avait fait don à une jeune femme qui était du voyage. En revanche, ayant reçu la consigne de veiller particulièrement à sa sécurité, c'est tout juste si, dans les *bordjs*, il admettait qu'elle fermât sa chambre. Elle ne put l'empêcher de coucher religieusement sur le pas de sa porte. Chez le musulman, la galanterie et la gentilhommérie ne vont pas sans quelque tyrannie de gardien de harem. En somme, de grands enfants, polis et sensibles, ayant la larme facile devant l'ombre d'un reproche, mais qui n'en jugent pas moins sévèrement notre manie de boire du vin — on le sent à certains regards d'indignation muette — et qui ont parfois, sans qu'on puisse savoir pourquoi, des bouderies soudaines : ces colères rentrées et discrètes des musulmans, dont l'art du colonisateur est d'essayer de percer le secret.

Au surplus, gendarmes et policiers aussi fermes qu'habiles, plus redoutés par leurs frères indigènes que nos pandores de France. L'excursion qu'ils font avec nous leur sert en même temps de tournée de surveillance. J'en ai vu un retrouver, de *mechta* en *mechta*, dans ce pays où les moindres nouvelles font la traînée de poudre, la trace d'une bague qu'il avait perdue dans

sa tournée précédente, et enfin le bijou lui-même. J'en ai vu un autre confisquer très poliment l'antique fusil à baguette d'un vieux braconnier que le hasard avait mis sur notre itinéraire et qui nous suivit la journée durant, en gémissant, à la fois ruiné et déshonoré par cette perte. Quand notre *deira* aura fait beaucoup de ces inspections routières, quand il sera devenu chef à deux galons et qu'il aura terminé son rengagement, peut-être fera-t-on de lui un caïd. Le bureau de tabac de son âge mûr, ce sera le manteau de pourpre, dont le touriste croit à tort qu'il ne drape que de nobles personnages, descendants du Prophète ou pour le moins de son neveu. Le caïdat est souvent le complément de retraite de quelque brave brigadier de la maréchaussée indigène, qui a ainsi une raison de plus d'être fidèle à la France.

Nos muletiers, eux, sont d'assez pauvres gens, pas toujours propriétaires de la bête qu'ils mènent ou par laquelle ils sont menés eux-mêmes. Il sied de préciser, en effet, que la conduite d'une mule consiste tout juste à donner de temps en temps trois ou quatre coups de langue contre le palais, en façon de goulot qu'on débouche, et à lui caresser l'arrière-train à coups de matraque, qu'elle sent à peine. Pour le reste, le rôle du muletier est de suivre l'animal et son cavalier, ce qui n'est pas rien.

Nos gens consacrent à ce sport des costumes dont l'hétéroclisme fait tout le style. A cela près que le chèche enroulé en turban leur est imposé, comme en d'autres pays le fez, par une tradition inébranlable en même temps que comme un abri nécessaire contre le soleil, le reste de la garde-robe du guide berbère ne relève que de sa fantaisie et de l'occasion. J'ai déjà montré ce grand et sec adolescent qui s'enorgueillissait, sur sa gandoura, d'un pardessus européen retourné, pour mieux jouir de sa doublure écossaise. D'autres, ayant fait leur service militaire en France ou hérité quelques défroques d'un touriste, se montrent sensibles aux grâces d'une tunique bleu horizon ou d'un veston de sport, qu'ils portent gravement sur leur culotte indigène, le *serouel* juponné à la turque. Ceux-là, les plus jeunes du moins, parlent déjà un français intelligible, teinté parfois d'un grasseyement belleillois qui leur est venu par on ne sait quelles transmissions, et le mot Paris — prononcé *Péris* — prend dans leur bouche une majesté quasi religieuse.

Il y a aussi les très vieux muletiers, insensibles aux élégances nouvelles, traditionnellement vêtus de la gandoura et du burnous. A six ans d'intervalle, j'en ai connu deux si parfaitement identiques par leur visage émacié, leur nez d'aigle et leur barbe poivre et sel, que j'ai cru retrouver le premier dans le second. Berbères pittoresquement bibliques, dont j'ai su depuis qu'ils pouvaient très vraisemblablement descendre de ces juifs authentiques que Trajan essaya en vain d'exterminer et dont une tribu eut pour chef, au VII^e siècle, cette fameuse Kahéna qui faillit barrer la route à l'invasion arabe. Ce

n'est pas peu de chose que d'être guidé, en plein Aurès, par Laban ou Jacob, momifiés par la vieillesse et la pauvreté, mais encore ethniquement intacts et d'une résistance à la fatigue que pourraient leur envier les jeunes aborigènes.

Pour les uns et les autres, la base — exactement parlant — du costume est la chaussure, comme il est naturel sur ces itinéraires indécis et cruellement raboteux. Sur cet article, le modernisme semble s'imposer à eux d'une façon révolutionnaire. Certes, quelques-uns pratiquent encore l'usage de ces sandales d'alfa tressé, attachées à la grecque par des courroies de même sorte, chaussures sommaires et fort épaisses qui donnent aux piétons aurasiens un faux air de cireurs de parquets exilés dans un bled sans clientèle. Le moindre inconvénient de ces raquettes pour chemins pierreux est de s'user ou de se déchirer très vite et de devenir inutilisables d'un seul coup, au beau milieu d'une étape. J'ai vu plus d'une fois, sur les durs cols qui séparent Djemorah, Menaâ et Bouzina, des vieilles femmes lourdement chargées perdre d'abord, sans rémission, une de leurs sandales, marcher encore pendant quelques kilomètres, puis continuer sur leur peau de chrétiennes, je veux dire de musulmanes résignées à tout. Les prétendus sentiers de l'Aurès montagneux ne sont guère signalés que par ces innombrables mégots de chaussures...

Enfin Malherbe vint — à savoir les vieux pneumatiques que des camionneurs de Batna avaient, eux aussi, abandonnés sur la route d'Arris ou devant leurs garages. Les jeunes Berbères, rompant avec le passé, firent un puissant effort d'invention. Dans ces enveloppes de fil de fer et de chiffons, se révélèrent sans doute plus chères — un cours s'étant établi aussitôt sur les vieux pneus — mais à peu près inusables. Cette sandale a bien la courbure d'une gouttière, mais on s'y fait. Les fashionables appellent cela des *tomobiles*. Le snobisme des raffinés va jusqu'à discerner leur marque d'origine. Je ne me lasse pas de répéter la réponse d'un de nos muletiers à qui nous demandions s'il était satisfait des siens :

— Penses-tu, nous répliqua-t-il gravement, c'est du Michelin...

Aux dernières nouvelles cependant, il semble que cette audacieuse trouvaille se démode quelque peu et que le cours du caoutchouc soit en régression, les uns étant retournés à la semelle d'alfa, plus moelleuse, les riches commençant à acheter chez les épiciers indigènes des espadrilles industrielles à semelles de cuir chromé. Détail qui serait insignifiant si l'on n'y voyait l'entrée en Aurès — à tout petits pas — de la civilisation coloniale.

Hélas ! notre vieux guide Jacob (je le surnomme ainsi en moi-même) n'a pu s'acheter ni ceci ni cela, sans doute par indigence extrême. Il se contente de rogatons d'alfa tressé, de fragments d'espadrilles abandonnées, qu'il chausse à peine et retient par l'extrémité de ses orteils, comme les Arabes leurs babouches, avec une adresse d'équilibriste japonais. Le rattrapage perpétuel, parmi les cailloux et les escaliers rocheux, de ces savates trop petites pour ses pauvres pieds gonflés et tannés est aussi horripilant pour des Européens nerveux

que le geste d'un manœuvre de chez nous, sans cesse occupé à remonter un pantalon sans bretelles. J'ai bien essayé, une fois, de lui acheter une paire d'espadrilles neuves : avec respect, il a mis ce don dans un coin de son burnous, en vue de je ne sais quelle occasion de gala. Y a-t-il si longtemps que nos paysans portaient sous le bras leurs sabots neufs, pour ne pas les user inconsidérément ?...

Au reste, la résistance physique de ces guides, jeunes ou vieux, n'est pas pour étonner ceux qui ont traité de l'entraînement humain, obtenu par nécessité et par « méthode naturelle ». Georges Hébert nous dirait de fort belles choses sur ces marcheurs de montagne qui vont d'un pas inlassable sur des cailloux coupants, portés par une plante des pieds dure comme un pneu, mais non moins souple, et qui, ayant développé ses moindres fibres musculaires, s'agrippant adroitement par les orteils aux moindres aspérités, boit l'obstacle là où s'ensanglanteraient nos épidermes d'hommes à chaussure perpétuelle. Marcheurs aussi aux muscles secs, aux jambes de chèvre, au cœur élastique comme un soufflet de forge ; nourris autant par les rayons violets du soleil que par leur poignée de dattes, et pour qui les reliefs de nos boîtes de conserve, la carcasse de notre poulet froid, deux pastilles de réglisse retrouvées au fond de nos poches, constituent un régal de choix, un efficace *doping*. Si bien que cinq minutes de repos rechargent les accumulateurs de leur machine humaine autant qu'une nuit de sommeil ceux de la nôtre. Peut-être faut-il garder pour nous la commisération qu'ils nous inspirent parfois.

Il y a, enfin, les mules, seuls autocars, pour l'instant, des chemins sans macadam de l'Aurès, et dont les cailloux roulés du fond de l'oued, les pierres aiguës des hauts sentiers, ont fait à la longue des mécanismes vivants, définitivement réglés et identiques entre eux. Ces mules sont de force égale, interchangeables, comme si on les avait fabriquées à la chaîne. Inutile de vouloir tirer d'elles plus qu'elles ne peuvent donner : la cravache du touriste ou le bâton du guide ne sont que fallacieux accélérateurs. Lorsque je prétends activer la mienne en levant la chicote de cuir que m'a prêtée notre cavalier d'escorte, elle est assez sensible, à vrai dire, à l'ombre que ce geste dessine sur le sol : comme tout être imaginaire, elle souffre de l'appréhension plus que de la réalité. Le coup tombé, nulle réaction : l'échine, l'arrière-main ne frissonnent même pas. La bonne bête semble me dire : « Frappe. J'en ai encaissé d'autres, et le Berbère tape plus fort. Frappe, mais écoute... »

« Ecoute ce que je vais te dire une fois pour toutes. Je ne suis pas comme le cheval du *deïra*, qui a de l'orge et du sang de reste ; ni comme vos juments de pelouse, qui rendent à la moindre pression du genou, à la moindre caresse de la cravache, à d'imperceptibles appels de langue, et qui, même sur un dur parcours, trouvent encore la force de gambader, de s'égayer, comme

disent vos cavaliers. Ce temps-là est fini pour moi, s'il a jamais existé. Je suis devenue une bête-machine, mise au point pour un effort donné, qu'elle ne doit dépasser sous aucun prétexte. C'est à prendre ou à laisser. J'irai loin, mais à la condition de ne pas me presser, et tu ne m'inoculeras pas, même à coups de lanière, ta rage de vitesse. En fait de vitesses, je n'en connais qu'une, la première, mais je la maintiens longtemps. Si d'aventure il m'arrive de souffler et de te signifier de descendre, c'est que réellement la côte est trop roide et la cylindrée insuffisante. Pas davantage ne cherche à me freiner en tirant sur ce mors à levier de fer, grossièrement ciselé, qui est une cruelle invention des Arabes. J'ai les barres très dures et je ne sens plus ce genre de supplice. J'irai continûment jusqu'à l'étape, et cela doit te suffire.

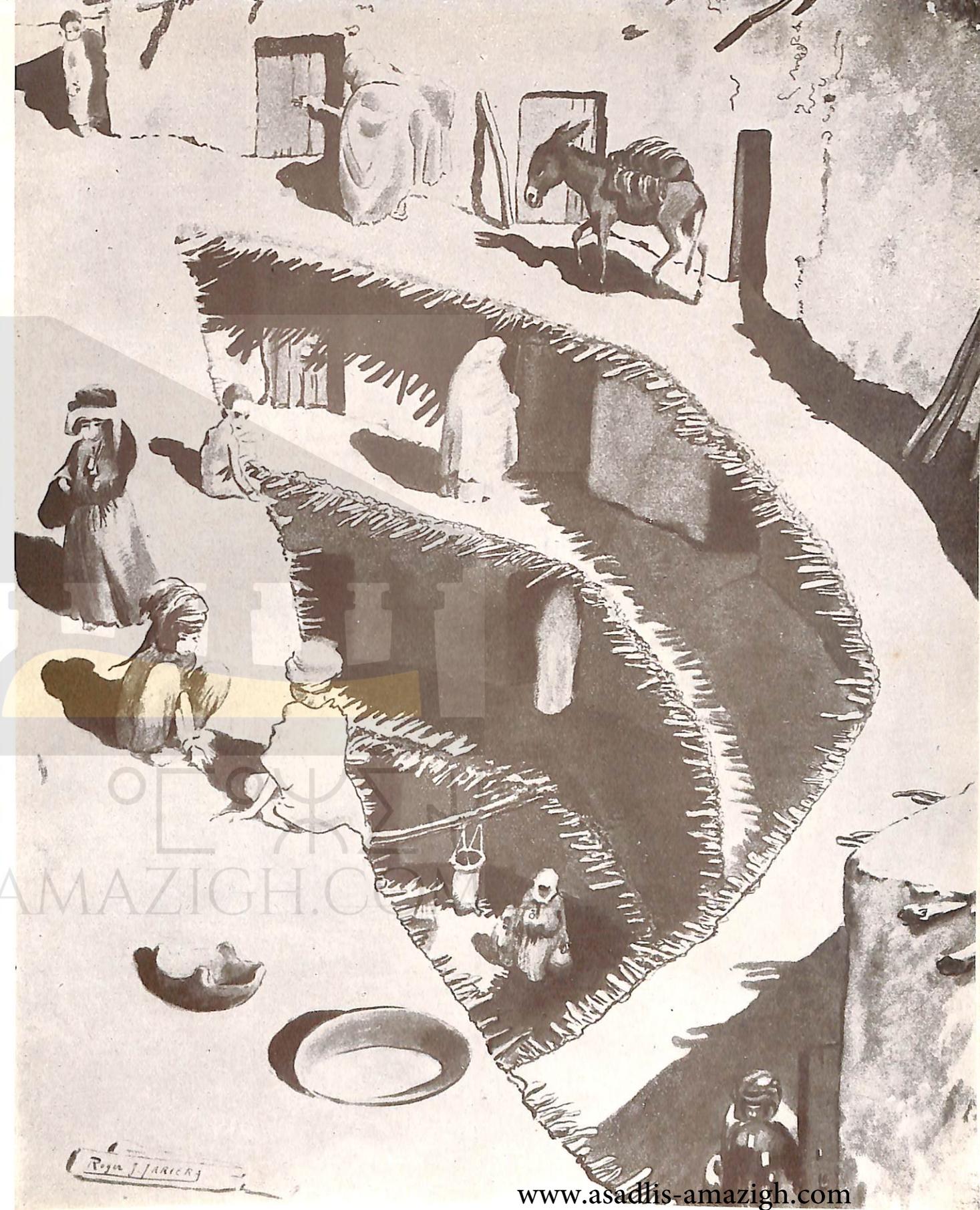
« Ce n'est pas que je n'aie, moi aussi, mes innocentes fantaisies. Si j'aime à voisiner de front, même quand le passage est étroit, avec la mule de ton camarade ou si, au contraire, je préfère la suivre à la queue leu leu, même quand le plateau a dix kilomètres de largeur, c'est mon affaire et nul ne m'en fera démordre. Il m'arrivera aussi de faire un écart ou un tête à queue sans raison apparente. Ne t'en inquiète pas. C'est que j'ai la mémoire de l'échine : il me souvient d'avoir reçu, précisément à ce tournant de rocher, un terrible coup de trique, et tu permettras bien que je marque par un signe cet endroit sinistre. Ou bien encore c'est là que j'ai vu mon premier chameau, cet animal antédiluvien, laid et stupide, dont j'exècre la silhouette, le contact et même l'odeur lointaine. Ne te soucie pas non plus si j'ai la manie de marcher sur l'extrême bord des précipices : c'est parce que je me rappelle que, lorsqu'on est chargé de fagots de genévrier ou de bottes de paille, il est inconfortable de serrer l'autre côté du sentier, la muraille rocheuse qui vous étrille et vous bouscule. J'ajoute que tu n'as rien à redouter de mon apparente témérité : ces jambes sont de fer, ces sabots sont prudents, et il n'y a pas d'exemple que j'aie jamais, comme vos folles automobiles, précipité un passager à vingt-cinq francs par jour dans l'abîme. Ceci dit, fais-moi confiance et laisse-toi porter et guider. L'entêtement d'une mule est fondé en raison. Il est à coup sûr moins agaçant et moins dangereux que l'obstination d'un gicleur à se boucher ou d'une bougie à s'encrasser. »

Au bout du compte, il y a nous et notre équipement, qui avons bien notre importance. Finies, les sensations de palanquin à roulettes que procure l'autocar *up to date* : il va falloir en découdre, de tous nos muscles, avec le chemin hargneux, avec la bête dure et récalcitrante.

Pour tous ressorts et tout confort, nous aurons — jeté en travers du barda large et plat qui tient lieu de selle — un *tellis*, vaste bissac de laine tissée et rayée de couleurs vives, du moins aux temps lointains où il était neuf. On étale ce bissac sur la selle, l'ouverture en avant. Dans les deux coins

du fond l'on entasse, en les équilibrant autant que possible, notre bagage de linge et nos provisions. Après quoi l'avant du sac, rabattu en arrière sur une vingtaine de centimètres, forme tant bien que mal deux étriers d'une longueur approximative, qui reçoivent à la fois le pied et une partie du mollet et leur infligent un mouvement de torsion assez désagréable, soit en dehors, soit en dedans. Au total, le supplice du chevalet conjugué avec celui du brodequin, mais poussés seulement en deçà du point où ils deviendraient intolérables, l'un distrayant de l'autre la sensibilité du patient. Sans préjudice, bien entendu, des frottements continuels et des petites blessures dites pudiquement « locales ». J'y connais un palliatif, qui consiste à jeter sur le *tellis* une couverture volante ou un vieux pardessus plié dont on modifie, chemin faisant, les épaisseurs pour soulager les portions endolories de l'assiette ou des cuisses. Cela réussit assez bien, mais il y faut de l'adresse et de la patience. Généralement, quand on a fini par trouver la bonne position, le capitonnage idéal, l'étape est terminée.

En somme, équitation assez dure, mais supportable avec un peu de constance, même pour une femme. Le soir de la première journée, on est paralysé jusqu'à l'anesthésie ; à la fin de la deuxième, il se peut qu'on souffre mille morts ; au bout de la huitième, on continuerait toute la vie.



Tkout, oasis romaine et village "chaouïa"

TKOUT, « belle oasis de montagne » disent les *Guides*. Bon : c'est là sans doute que nous allons voir éclater soudain les magnificences sahariennes timidement annoncées par les deux stipes solitaires et les plumeaux usés de Chir. C'est pourquoi, dédaignant les premières palmeraies qui, après Tighanimine, commencent à s'allonger en files minces près du lit de l'Abiod, nous avons souscrit à la proposition de notre guide-major de faire un crochet sur Tkout, avant d'atteindre Rouffi.

En réalité, l'oasis de Tkout possède deux palmiers. Du moins sur les photos vieilles de quelques années, où ils apparaissent très sveltes et très nobles. Mais cet arbre vit un siècle, guère plus. Aujourd'hui, la prétendue oasis n'en a plus qu'un, l'autre ayant chu, arrivé à bout de bail, par le milieu de sa tige décrépite. Je dis donc : un palmier, un seul, qui périra sans doute, lui aussi, d'ennui autant que de vieillesse, à cette altitude de 1.000 mètres, peu recommandable pour la maturité confite de la datte. C'est que, dans l'Aurès, le mot *oasis* a une signification élastique : il désigne tout territoire arrosé, pourvu de feuillage, de verdure et de produits agricoles. L'oasis, c'est l'eau, avec toutes ses heureuses conséquences.

Je ne regrette pas, du reste, d'avoir poussé jusqu'à celle-ci : cet entr'acte assez pénible a ses charmes et il est fertile en enseignements. Le chemin en est rude, tout en éboulis de roches aux cassures aiguës, sur quoi

2. — Intérieur de guelaa, à Tkout

déjà nous faisons notre apprentissage de cavaliers à dos de mule. Les couloirs d'ascension sont de menus oueds, désolants d'aridité dès fin avril, qui nous amènent sur un plateau assez âpre, où le soleil tape sec. Était-il boisé et encore humain il y a dix-huit siècles ? Toujours est-il que Rome y avait pris pied, et solidement. Sur notre route même, avant qu'on aperçoive la modeste capitale des Beni-Sliman, construite en un point privilégié, un amas de pierres taillées, à demi enfouies, témoignent d'un établissement antique. Ferme ou fortin ? Les dimensions des moellons, leurs arêtes encore nettes, prouvent du moins une construction d'importance. L'Aurès est parsemé de ces énigmes archéologiques, de ces ruines totales, sans trace de style ni de sculpture décorative, dont l'identification cependant nous importerait autant que celle d'un arc de triomphe ou d'une colonne de temple. Pas un indigène, d'ailleurs, ne s'y trompe. Le pâtre que j'interroge au hasard sur ce tumulus me répond par un mot où je reconnais le son des trois lettres impériales : *Rom*. Nous savons aussi qu'en dépit de l'analogie avec le mot *roumi*, qui désigne à la fois l'infidèle et le conquérant, beaucoup d'Aurasiens se targuent encore — vaguement — d'une descendance romaine, ce qui est significatif dans cette Algérie et ce Sahara où les plus authentiques Berbères, parfois même d'indiscutables négroïdes, cherchent à s'anoblir en se disant Arabes et fils des envahisseurs du XI^e siècle. *Etiān periere ruinae* : les ruines elles-mêmes sont devenues le plus souvent illisibles, mais le prestige du nom romain n'est pas tout à fait mort.

Tkout, enfin. De loin, un séduisant bouquet de verdure, dominant une éminence. Un minaret ; proche de lui comme un garde du corps, l'ultime palmier. Mais avant d'y arriver, un peu fourbus par cette première étape de Sahara montagneux, ce sera notre installation et celle de notre équipage dans l'ancien bordj français, aujourd'hui le *Buro* : un mot qui dit à la fois, et toutes proportions gardées, hôtel de ville, guichets postaux, demeure du caïd, chambre des hôtes, que sais-je encore ?

Bien amusantes, ces réceptions improvisées dont le caïd du lieu est l'amphitryon, à moins que ce ne soit un marabout, et sur lesquelles plane un certain mystère. Evidemment, nous les devons à notre cavalier d'escorte, à la recommandation ou au pli dont il est porteur. Mais qui en fait les frais ? Seuls, les pourboires — on dit ici les « cadeaux » — nous sont permis : encore faut-il prendre garde, au milieu de tous ces burnous, de ne pas faire de confusion et de ne pas les distribuer au fils ou aux parents du caïd plutôt qu'à ses serviteurs. Celui-ci est-il dédommagé par ailleurs ? Touche-t-il des « frais de représentation » pour faire ainsi l'hôtelier bénévole en conservant pourtant aux yeux des voyageurs la cordialité et le décorum de la grande hospitalité arabe ? J'ai préféré n'en rien savoir.

Abandonnons-nous donc à cet accueil patriarcal, qui s'exerce même si le maître — comme c'est le cas aujourd'hui — n'est pas chez lui, en tournée on ne sait où. Son secrétaire-intendant-cuisinier nous reçoit en son lieu et place, dans la pièce des hôtes, dont le luxe consiste en deux petites fenêtres à volets et, suprême magnificence dans un pays dont les maisons n'ont guère d'autre ouverture que la porte et le trou du toit, en une cheminée d'angle, à l'européenne. Murs à la chaux. Sur le sol, les tapis qui seront notre couche, ces tapis du Sud dont les couleurs aiguës s'atténuent par leur juxtaposition même et qui donnent, à eux seuls, à la pièce la plus nue un air de fête et de confort. Sur la table du *Buro*, momentanément débarrassée de ses papiers administratifs — car il y aura une table, et même des chaises pour les inadaptés comme nous, qui ne savent pas manger accroupis — le repas sera servi sur un châle de laine qui en a vu passer d'autres déjà, et qui l'avoue. Mais bah ! l'aiguère des cheikhs de grande tente sera le correctif de cette nappe perpétuelle, avec le petit morceau de savon rose (pourquoi la savonnette est-elle toujours rose chez les caïds ?) et la serviette-éponge qui, après les repas, redviendra, demain matin, notre serviette de toilette... Tout cela n'est-il pas parfait pour des gens qui ont les dents longues et dont tous les préjugés se sont envolés dans le sauvage courant d'air de Tighanimine ?

Le service est fait par un grand diable d'adolescent demi-nègre, mince, un peu ambigu, presque élégant sous une gandoura très propre : ce qui est un bonheur, car il s'en sert volontiers pour essuyer les assiettes lorsqu'il y a laissé tomber la cendre d'une cigarette qui ne le quitte pas. Il a été valet de chambre chez un médecin d'Alger. Il en a rapporté deux cents mots de français, dont il se sert avec volubilité. Il a usé de la vie urbaine comme on en use à son âge lorsqu'on est en condition. Il a connu les rues de la capitale, ses immeubles de luxe, les ascenseurs, les tramways et les cinémas. Et cependant ce débrouillard, cet « affranchi » — un mot qui, sur un territoire jadis romanisé, reprend sa signification antique — est revenu sans regret dans son village natal, dans cette oasis de montagne, si éloignée de toute vie européenne. Je n'arrive pas à lui arracher une confidence, un mot qui ressemble à de la déception. L'islam produit de ces résignations fatalistes : à moins qu'ici comme partout, ce soient justement les régions les plus déshéritées qui ressaisissent le plus vite et le plus complètement leurs fils exilés.

Le déjeuner de bienvenue se poursuit, abondant et glorieusement arabo-berbère. Cuisine exceptionnelle, sans doute, dans un pays où le commun se nourrit surtout de dattes, d'une galette assez fade, de couscous d'orge, de miel et de quelques fruits ; mais en soi loyale et savoureuse cuisine. Le bouilli de mouton y est tendre comme du poulet, ce qui excuse le poulet d'avoir parfois la résistance du mouton. Tout cela, d'ailleurs, à commencer par le potage aux pâtes, est enrobé d'une sauce plaisante encore qu'assez pimentée. Le fameux « plat rouge », qui n'a pas volé son nom violent et qui comporte, en même temps que la viande, le potage préliminaire, pourrait cousiner avec une bouillabaisse de haut goût ou un cassoulet d'origine. C'est aussi l'avis d'un beau sloughi efflanqué, aux courbes héraldiques, aux mâchoires longues et

décisives comme un massicot d'imprimeur, qui complète la physionomie moyen-âgeuse de cette hospitalité en se glissant incessamment entre nos jambes et en assurant le service des reliefs. Enfin, et j'y insiste pour beaucoup de nos touristes français, qui voyagent avec leur estomac autant qu'avec leurs yeux, la vraie gastronomie arabe et berbère a du caractère et de l'accent. Couscous à part — cette fadeur qui n'a d'autre excuse que d'atténuer le brasier de sa sauce, ainsi que la brandade tempère l'aïoli — il faut se féliciter d'être obligé, en Aurès, d'expérimenter cette cuisine. Je vous défie même de ne pas éprouver, au retour, le regret du *caoua* ou du thé à la menthe qui en sont la conclusion, lorsque ceux-ci sont préparés selon les rites.

Du bordj au village de Tkout, la montée est une lente promenade à la rencontre des ruisseaux précipités et tapageurs qui descendent de la source jadis captée par les Romains et qui n'a rien perdu, semble-t-il de son débit. Dans le fossé d'un étroit sentier qu'elle noie par endroits, l'eau coule avec la roideur rectiligne et la continuité mécanique des torsades en cristal de nos vieilles pendules troubadour. Nulle part, sinon dans le grand Désert, je n'ai vu irrigation aussi joliment disséminée ni plus savamment distribuée. Je songe aux mille canalisations jasantes de Timimoun, dont les cultures de Tkout rappellent aussi l'aspect de jardins étagés à l'italienne. Les hydrologistes vous diront que ce trésor cascadeur est la chose du monde la plus strictement répartie. On a payé ici jusqu'à deux cent cinquante francs la propriété d'un 32° de la source, c'est-à-dire le droit de profiter d'un de ses huit conduits principaux pendant un quart de la journée, et certains hectares irrigués ainsi ont valu jusqu'à sept mille francs. La poésie ne souffre pas de ces chiffres et le Virgile des *Géorgiques* n'eût pas manqué de faire couler dactyles et spondées au rythme de ces ruisselets. Tout est églogue dans ce chemin creux, jalonné par de beaux abricotiers en boule, par quelques oliviers énormes et tortus, si vieux, si vénérables, que leurs troncs monstrueux semblent sculptés dans un granit très sombre.

Le village, où les touristes sont beaucoup plus rares que sur les dunes du Souf et où cependant les enfants, alertes, sociables, ne témoignent nulle crainte. Seules les chèvres, ces effrontées toujours prudentes, s'inquiètent une seconde, froncent leurs narines malicieuses, semblent interroger leurs gardiennes avant de nous adopter comme des amis. Un très vieil indigène, occupé à faire ses ablutions religieuses dans le ruisseau, tourne à peine la tête. On sent qu'ici, quelque isolé que soit le village, la présence d'un caïd sincèrement fidèle, celle d'un garde forestier et d'un instituteur d'école indigène, suffisent à rendre la « paix française » aussi pérenne que la source romaine.

Une ruelle couverte, presque obscure sous les troncs de genévriers qui l'abritent et l'étayent à la façon d'une galerie de mine, et le long de laquelle

les portes ne laissent rien voir de la vie intérieure. A peine en suis-je sorti que voici, sur une placette, l'antique bassin, construit en petit appareil romain, présidé par le palmier et demi dont j'ai parlé. Les enfants mâles s'y baignent sans même ôter leurs gandouras, qui sécheront sur eux. Le coryphée de la bande, qui s'est attaché à mes pas, parle un français étonnamment syntaxique : il a passé, cette année, son certificat d'études et il n'est pas moins fier que, chez nous, un agrégé frais émoulu. Du reste parfaitement et lointainement berbère en matière de mœurs et de logique : j'en ai bientôt la preuve.

Une fillette est venue chercher de l'eau dans le bassin, aussi réservée et déjà pudique devant l'étranger que les petits gars sont familiers et libres, aussi éclatante en ses pauvres atours que les burnous et gandouras de ceux-ci sont incolores : foulard rouge autour de la tête et, sur le costume d'un bleu cru, déjà toute la ferblanterie des colliers et scapulaires *chaouïas*. Elle a rempli, gravement accroupie, l'outre en peau de bouc goudronnée, poils tournés à l'extérieur, cette sorte de biniou à eau qui, une fois gonflé, imite le chien crevé. Avec un geste souple de ses bras minces et de ses doigts fuselés, elle a saisi la corde qui en relie les extrémités et s'est glissée avec autant d'adresse utilitaire que de grâce naturelle — cela créant ceci — sous ce fardeau pesant et mouillé dont ses épaules et ses reins sont inondés. Je dis à mon jeune compagnon :

- Hein, c'est lourd pour une femme ?...
- Non, ce n'est pas lourd.
- Pourquoi ?
- Parce qu'elle est habituée.
- Mais ça serait bien moins lourd pour un garçon.
- Non, ça serait plus lourd.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il n'est pas habitué.

Allez répondre à cela ! En vain j'essaie — pour voir — de lui suggérer qu'un petit homme comme lui pourrait tenter de s'y habituer. Il me rétorque, avec la certitude scientifique d'un physicien énonçant la loi de la chute des corps et le dédain amusé d'un gavroche parisien à qui l'on proposerait de remmailler les bas de sa sœur :

— Tu sais bien que c'est un travail de femme.

Et je crois que le Berbère musulman raisonnera ainsi tant qu'un ouvrier français, chômeur, n'aura même pas l'idée d'aller au lavoir pour faire la lessive du ménage.

Plus loin, un groupe de maisons, dont l'une haute et presque majestueuse par rapport à ses voisines. C'est la *guelaa* municipale, au rez-de-chaussée de laquelle je puis enfin voir un intérieur *chaouïa*, sans doute celui du gardien,

dont la femme s'enfuit sauvagement devant nous. Tout juste le temps d'apercevoir les deux pièces en tanière, noirâtres, enfumées par un foyer qui n'a d'autre issue qu'un trou au plafond, d'autre cheminée qu'une grossière poterie, moins destinée d'ailleurs à créer un tirage qu'à empêcher l'eau des pluies d'entrer comme chez elle en ruissellant sur le toit plat. Ce plafond-toit est soutenu par quelques piliers en béquille. Lits et sièges unifiés en une sorte d'estrade de terre ou de roc, sur laquelle sont jetés des tapis incolores et des haillons informes, le tout d'une saleté héroïque. Suspendue au mur, à un grossier crochet de bois, l'outre traditionnelle. Dans la seconde pièce, à ouverture d'*in pace*, le foyer, représenté par deux ou trois pierres sur lesquelles, parfois, le raffinement d'un vieux morceau de tôle ou de bidon, embryon de cuisinière moderne. Quelques poteries sombres et gauchement tournées, dont nous verrons ailleurs la fabrication. Et c'est à peu près tout, sauf les enfants qui rampent à même le sol, sauf encore une troisième tanière où l'on rentre les bêtes, à moins qu'elles ne partagent l'une des deux chambres avec la famille. Habitat misérable, sans doute. Mais puis-je oublier qu'il y a dix ans à peine (et je gagerais que cela n'a pas changé) le premier des « châteaux de la Loire », la ferme du Gerbler-de-Jonc, dans une pièce de laquelle le jeune fleuve passe et constitue l'abreuvoir des vaches, m'est apparue presque aussi mêlée et sordide. C'est l'existence des grandes villes, le confort relatif, souvent tout extérieur, de leurs immeubles, qui nous font oublier ce que sont encore beaucoup de nos villages.

Le curieux et l'original, ici, c'est la *guelaa* et son aménagement. Imaginez, dans une cour de quelque dix mètres de côté, un étrange colimaçon — à spires d'ailleurs quadrangulaires — d'escaliers sans marches, en plans inclinés, qui, à chaque étage, s'horizontalisent en galeries. Naïve architecture, obtenue avec des poutrelles plantées dans la maçonnerie même de la maison et reliées entre elles par de menues branches, un amalgame grossier de bois, de terre et de cailloux. Tout cela, comme les toits-terrasses des maisons *chaouïas*, faits de même, tremble sous les pieds : on a l'impression de marcher sur un sommier à ressorts ou sur un tremplin, ce qui est fort vertigineux, d'autant qu'échelles et galeries n'ont ni rampe ni balustrade. A cela près et avec infiniment moins d'élégance, l'ensemble évoque les anciennes cours à galeries des fermes et auberges alsaciennes.

C'est là cependant que les gens de la *mechta* enferment leurs pauvres richesses, moissons battues et fruits séchés. Le long de chaque galerie sont disposées des chambres dont les portes sont fermées par des serrures à secret — à secret de Polichinelle — en bois pour la plupart et dont la puérile complication de targettes et de chevilles serait bien incapable de résister à la moindre poussée. Il ne faut guère compter pour les défendre que sur une surveillance réciproque. Les locataires de ces ressers aériennes font l'effet de ces rentiers qui, à toute heure du jour, peuvent venir à l'improviste ouvrir leur case particulière, leur vingtième ou leur cinquantième de coffre-fort, dans la cave d'une banque, pour détacher leurs coupons. J'imagine qu'ils se jettent les uns aux autres les mêmes regards à la fois défiants et complices et qu'aucun d'eux ne se risquerait à se tromper de porte.

L'intérieur de ces chambres de réserve est fort bien tenu et ordonné. Un luxe s'y révèle même, le seul auquel semblent tenir les entrepositaires : ce sont d'énormes couffins, en fibres soigneusement tressées, qui ont la forme et à peu près les dimensions des hautes jarres que l'on voit en pleins champs dans nos Alpes-Maritimes et qui, placées près de quelque vieil olivier, composent des sujets d'idylle. Ici comme dans notre Provence, c'est là sans doute un lointain souvenir du *dolium* antique. Sur les terrasses terminales de la *guelaa* sont étalés, à leur époque, les figues, et surtout les abricots à sécher, ce *fermès* qui — lorsque l'Aurès irrigué sera transformé, comme il le mérite, en un vaste et méthodique verger — constituera pour lui une richesse et pour la métropole une précieuse concurrence aux fruits séchés de Californie. Du sommet de ces terrasses nous voyons encore, sur la périphérie du village, s'étaler les aires à céréales, assemblages circulaires de dalles à peine jointoyées, entre lesquelles pousse l'herbe : le dépiquage des gerbes y est pratiqué sous la forme d'un piétinement de bourricots tournant en manège de chevaux de bois autour d'un piquet central.

Et puis, centre religieux de toutes ces humbles choses, c'est la mosquée, où je m'arrête en redescendant et dont la petite cour d'entrée est un coin exquis, une terrasse délicieusement intime devant un diorama de montagnes en scie ébréchée, d'un gris vert très sombre, mais sur lesquelles s'attardent, au couchant, de beaux nuages vieux rose. Dans cette cour, mon mendiant de tout à l'heure, après ses ablutions, dévide son chapelet avec un mysticisme patiemment mécanique, au pied d'un minaret qui semblerait cousin de nos très simples clochers romans de Bourgogne s'il n'était barbouillé d'ocre et si la *koubba* qui s'arrondit près de sa base ne donnait à l'ensemble un caractère musulman. J'entre, et j'ai la surprise de trouver un *mihrab* singulièrement travaillé et décoré pour une pauvre mosquée. Tout y est, en substance, de l'ordinaire composition, dans les plus riches mosquées de Tlemcen, de ces petites niches d'officiants : l'ouverture en arc outrepassé, appuyée sur des colonnettes, encadrée d'écoinçons en plâtre ciselé, surmontée de fenêtres ornées, ces menus vitraux de l'islam ; et aussi la demi-voûte, moulurée ici en coquille, appuyée elle-même sur d'autres petits arcs et colonnettes en bas-relief. On s'ébahit d'abord : on songe — par analogie avec nos plus anciennes églises romanes de campagne, dont certaines ont devancé les splendeurs de Cluny ou de Vézelay — à quelque rustique anticipation des Sidi-bel-Hassen et des Sidi-bou-Médine, ces chefs-d'œuvre tlemcéniens.

Il n'en est rien d'ailleurs, l'islamisme ayant pénétré tard en Aurès. Voici derrière moi un *taleb* du pays qui m'apprend, si je le comprends bien, que cette mosquée où un ignorant penserait trouver un autre Sidi-Okba date de plus de 1.200 ans après l'hégire. Bref, c'est là, non pas une antiquité annonciatrice, mais une pâle copie, une corruption dernière des *mihrabs* des XII^e et XIII^e siècles, aux colonnettes d'onyx, aux plâtres burinés comme des bijoux : copie, du reste, lamentablement peinturlurée de rouge et de bleu, au XIX^e siècle, selon le goût turc, et qui ne doit qu'à ses pauvres matériaux cet air de décrépitude. « Elle est cassée », me dit mon cicerone, ce qui signifie, en sabir,

très vieille, ruinée. Mais c'est le propre — nous le verrons en d'autres endroits — des antiquités berbères (bijoux exceptés) d'avoir rarement plus de cent ans. Ici, le temps coule lentement et les mœurs s'y éternisent. Mais il agit vite sur les maisons et même sur les mosquées qui, en dépit de leur air vénérable, ne sont le plus souvent que des constructions assez récentes ou du moins le résultat d'incessants rafistolages. Qu'importe, au surplus, le total des siècles, si la mélancolie qui se dégage de ces architectures pitoyables rejoint celle des ruines millénaires ?...

Nous regagnons le bordj et j'y savoure une calme soirée de village, pareille aux nôtres sous des dehors exotiques. Les paysans berbères que voici, couchés sur le sol ou adossés au mur des jardins du caïd, pourraient sans doute inspirer à un peintre ou à un lyrique des rêveries dites « orientales » par l'abandon de leurs attitudes et le noble drapé de leurs vêtements, par la nonchalance de leur conversation et cette atmosphère de paresse fataliste qui pèse sur n'importe quel groupe de burnous. Je saisis pourtant que le mot *douro*, notre pièce de cent sous, revient toutes les trente secondes dans leurs répliques : je suis fixé dès lors sur la poésie de leurs cogitations.

J'en trouverai davantage au cours du dîner qui nous réunira (car l'hospitalité de ce caïd invisible s'étend volontiers aux deux fonctionnaires français de Tkout) avec l'instituteur de ce village perdu dans le bled aurasien et le garde forestier qui rentre à cheval d'une tournée. Celui-ci, verre en main, nous raconte d'abord, passionnément, ses souvenirs de légion étrangère. Mais comme je ramène sur le tapis-nappe la question des ruines romaines, c'est aussitôt une joute archéologique entre ces deux nouveaux invités. Il y est question d'autres pierres que nous n'avons pas vues, d'un certain bassin antique, très vaste, reconnaissable sur des centaines de mètres, qui se trouve là-bas, au nord-est, et que nous devrions bien aller découvrir, en restant un jour de plus, au prix d'une longue et dure étape... Hélas ! notre temps est compté, et c'est encore un mystère que nous laisserons derrière nous — pour plus tard ou pour d'autres — dans cet Aurès littéralement pétri des souvenirs lapidaires de Rome, de la Rome souveraine qui avait dompté et aménagé jusqu'au Sahara de rochers et de sable, et dont la France, bien qu'ayant poussé beaucoup plus loin, n'a pas encore inventorié tous les vestiges.

Le grand canyon de l'Abiod et les oasis dans l'abîme

J'ABORDE non sans crainte, l'avouerai-je, l'épisode capital d'une tournée en Aurès : le grand canyon de l'Abiod. La plume se cabre devant certaines descriptions, parce qu'on les voudrait en même temps minutieusement détaillées et puissamment synthétiques, et qu'on a peur d'autre part de les affaiblir par des mots trop employés. Les vrais enthousiasmes, comme les fortes amours, ont de ces scrupules.

Qu'on me permette donc de m'abriter provisoirement derrière la rédaction à la fois sèche, rocailleuse et redondante, d'un *Guide* déjà ancien qui me tombe sous la main. « Ce canyon, y est-il dit, constitue incontestablement (*sic*) la plus belle curiosité de l'Aurès, la chose *unique, nulle part vue.* » Bien dit, certes, quoique en apparence banal. Après tout, cette phrase nous ramène avec bonheur à ces descriptions brèves et vagues du « grand siècle », qui n'engagent à rien et où le lecteur peut mettre tout ce qui lui passe par l'imagination. C'est même le procédé de nos classiques du roman pittoresque, lorsque — pressés par leur intrigue ou trop émus eux-mêmes par l'image qu'ils se font d'un site ou d'un personnage — ils en reviennent à nous donner de ceux-ci un portrait en style télégraphique. « Il était *très beau* », écrit Loti en parlant, je crois, de son Ramuntcho. Et avant lui déjà, Daudet, pour nous présenter le Jan de l'*Arlésienne* : « C'était un *admirable* paysan de vingt ans...

Comme il était très beau, toutes les femmes le regardaient... » Parfait. Et je voudrais bien avoir le droit d'en faire autant pour la peinture du capital canyon de l'Aurès, et pouvoir écrire tout bravement et sans plus : « C'est très beau, probablement unique. »

Joie des yeux, en redescendant de Tkout par un chemin de pierres, de retrouver la vallée de l'Abiod, fleuve de verdure plus encore que d'eau — ce qui, du reste, est la véritable définition du mot *oued* — largement étalé devant la muraille lointaine du Djebel-el-Krouma. Le village de Tifelfel nous y accueille, un de ces sites qui n'ont pas atteint d'emblée à la célébrité de ceux de Rouffi et de Baniane, dont l'allure est plus théâtrale, mais qui peut-être séduira davantage les peintres par la délicatesse de sa composition et le charme de ses nuances. Tkout était l'oasis de montagne : voici maintenant l'oasis de vallée, exquisement plate, paisible et douce : aquarelle ou pastel tout faits, si bien faits par la nature qu'ils effraient le peintre. C'est de sites analogues, allongés sur les rives de la Zousfana, dans le Figuig, qu'un paysagiste italien nous disait un jour : « Cela, il faudrait le peindre avec des cheveux de femme blonde, trempés dans le calice des fleurs... »

Au premier plan, auprès d'un bouquet de palmiers, un minaret d'un saumon très tendre, commandant un tapis de verdure déjà indécises, céréales qui commencent à virer au jaune. Des jardins, de grands dattiers. Au second plan à droite, le village aux toits plats, si étroitement imbriqués les uns au-dessus des autres et d'un gris si léger qu'ils se confondent presque avec l'éminence rocheuse qui les porte. En arrière-plan, le *djebel*, diapré par le soleil matinal de rose, d'azur et de chrome qu'on dirait tissés au petit point. Sur tout cela, une harmonieuse animation de sonorités rustiques, musicalisées par l'air très pur : des pépiements à peine perceptibles, des bêlements timides, des appels longuement filés de cultivateurs invisibles sous les arbres de leurs vergers. Deux ou trois burnous, crémeux sur les feuillages sombres et luisants, et dont les propriétaires, ayant aperçu de loin notre troupe, viennent discrètement aux nouvelles, nous regardent de côté, sans en avoir l'air, et rentrent dans leurs enclos avec des visages pensifs et fermés. L'atmosphère d'un village de France et, sous des palmes exotiques, la tranquille, la pacifique, l'éternelle campagne de partout.

Nous reprenons le chemin d'eau, dans la rivière exceptionnellement grosse, cette année, par les pluies, ce qui étonne un peu nos montures. Sport entre tous méticuleux, tantôt amusant, tantôt agaçant, que cette équitation en zigzag, en lacets attentifs, à la recherche des passages guéables. A certains endroits, les bêtes ont de l'eau jusqu'au ventre, jusqu'à nos bissacs-étriers qu'imbibent les éclaboussures. Tandis que nous penchons la tête sur l'encolure, pour essayer de guider les mules, qui d'ailleurs n'en font qu'à leur idée, nous

sommes poursuivis par une curieuse illusion d'optique. L'œil ayant perdu les points de repère environnants et ne voyant plus que le courant rapide, il semble que ce soit notre monture qui ait perdu pied et qui vogue sur l'eau, comme une outre gonflée, en nous emportant à la dérive. Le cheval du *deïra*, lui, s'en va toujours, svelte et dansant, élégamment adroit à ce jeu. Notre guide au beau pardessus écossais nous suit, imperturbable, basques traînant dans l'oued, en chantonnant interminablement. Quant au respectable Laban-Jacob, plus économe de sa garde-robe et peut-être aussi rhumatisant, il relève son burnous et sa gandoura jusqu'en haut de ses cuisses maigres et les retient à poignée. Ainsi retroussé et son chèche jouant le madras de nuit des bourgeois louis-philipparde, il évoque — de façon bien inattendue — ces lithos de Daumier et de Gavarni où Monsieur Denis s'empresse, un bougeoir à la main, « où vous savez, pour ce que vous savez... ». Il ne faut pas moins que le long bâton de pâtre, sur lequel il s'appuie, son nez crochu et sa barbe grise, pour lui conserver un peu de sa dignité patriarcale.

Pendant que le regard s'amuse à ces menues choses, notre route liquide s'est enfoncée peu à peu entre deux hautes parois rocheuses, formidablement verticales et escarpées. Alors commence l'enchantement du beau canyon de l'oued el-Abiod.

Très beau par les dimensions de ces murailles et par les traces parlantes qu'y a laissées l'histoire géologique du massif aurasien. Abruptes comme des remparts de château fort, aussi simples et rigidement profilées que les gorges de Tighanimine sont rugueuses et tourmentées, ces falaises de calcaire, tantôt d'une blancheur crayeuse et aveuglante sur la paroi ensoleillée, tantôt d'un ocre chaud, gravées de stries, moulurées de frises et de corniches plus sombres, interrompues de place en place par des redans et des bastions aux flancs desquels se poursuivent sans interruption, selon une continuité architecturale, des sillons et des cordons horizontaux. Elles disent avec une muette éloquence la fureur du torrent qui, dans les temps anciens, précipité du Chélia avec une effrayante rapidité, s'est creusé son lit en direction du Sud. Ce fut avec une effrayante rapidité, selon l'expression du général Niox, plus qu'un fleuve, « un océan tout entier », qui a dû dévaler ici pour aller remplir — aussi vainement qu'un tonneau des Danaïdes — une mer saharienne aujourd'hui desséchée. De ce torrent peu à peu calmé, épuisé d'âge en âge, on voit nettement les érosions préhistoriques et les étiages successifs. Des siècles plus récents, le glacis de ces remparts se conserve, à une hauteur que l'oued ne semble plus pouvoir atteindre, les traces de l'irrigation romaine : des trous carrés qui probablement soutenaient, par des porte-à-faux de poutres ou des crampons de fer, de longues *séguias*, aujourd'hui disparues.

L'histoire politique et humaine de l'Aurès pré- ou post-romain se perpétue pareillement dans ce canyon. Au sommet d'un éperon modelé par les anciennes colères du torrent, en un point de la rive gauche (si le mot *rive* pouvait avoir un sens ici) nommé, je crois, Haïza, voici un véritable château fort, encore que rustique, qui semble moins surplomber le rocher que le continuer, comme s'il avait été sculpté dans sa propre masse. Donjon, grandes surfaces nues et à meurtrières, dirait-on, rien n'y manque d'un castel moyen-âgeux de grand style, sauf les mâchicoulis et les poivrières. Celui-ci est étrange à nos yeux d'Européens par ses toitures plates, aux bords hérissés de pièces de bois qui lui donnent un air particulièrement hargneux et barbare.

Plus loin, construites avec la même audace au ras des lèvres de l'abîme, des *guelaas* à deux étages, murées du côté du plateau terminal, mais qui ouvrent sur le gouffre leurs galeries d'exposition et de séchage des fruits : vastes baies, carrées et sombres, dont l'ensemble figure les ouvertures d'un prodigieux passe-boules pour géants. La plupart de ces greniers-forts ne sont accessibles, du lit de l'oued, que par d'invraisemblables échelles de roc ou même grâce à des corbeilles suspendues à des cordes dont on aperçoit là-haut les treuils sommaires et périlleux... Il y a, sur la rive gauche du Rhône et à quelques mètres du fleuve, un château ruiné, un seul, qui soit aussi escarpé, qui ait été construit avec un tel air de défi, sur l'extrême bord d'un rocher vertical — moins élevé d'ailleurs que celui-ci — et qui surplombe d'aussi près son fleuve : c'est Mornas. Mais imaginez ici un Mornas qui se continue ou se répète sur les crêtes de deux falaises parallèles et très proches, également à pic ; une succession de Mornas, dont les façades extérieures, au lieu d'être aveugles, sont largement ouvertes et béantes sur le vide... A regarder les *guelaas* de Haïza et celles qui leur font suite, on éprouve un étrange malaise, un vertige en retour que j'appellerai le vertige d'en bas.

C'est que ces *guelaas* ne sont pas seulement des magasins à serrer les grains et à sécher les fruits. C'étaient — ce sont encore, paraît-il — des postes d'observation, des belvédères à surveiller les oasis, ou plutôt l'oasis unique, ininterrompue, qui suit la base des falaises.

C'est, en effet, le second paradoxe — et non le moins étonnant — de ce couloir, parfois profond de deux cents mètres et plus, que de se transformer bientôt en un jardin à la fois infernal et paradisiaque. Tout à l'heure oasis de montagne, puis de vallée : maintenant, oasis d'abîme. Ces effrayantes érosions du rocher par l'eau, ces stratifications géologiques, mises à nu et surmontées de constructions vertigineuses, tous ces signes d'inimaginables cataclysmes, s'atténuent et s'apaisent dans le fond du canyon en une féerie de végétation saharienne. D'abord, plongeant leur pied dans l'eau même, une bordure de lauriers-roses, l'arbuste des oueds, aux racines limoneuses, au

feuillage d'un vert poussiéreux et froid, d'où s'évadent des fleurs d'un rose neuf, joyeux, inimitable. Puis, de deux minces bandes d'humus jaillissent obliquement, pareils à des étendards, les souples hampes des dattiers et le bouquet échevelé de leurs palmes. Sous leur ombrelle légère, diaphane, sans cesse agitée d'un frissonnement un peu raide, quasi métallique, foisonnent les abricotiers en boule, d'un vert luisant, sous lequel pullulent les petits *mechmèches* parfumés, lumineux comme des gouttes de verre en fusion ; et aussi les figuiers tentaculaires, aux feuilles découpées à l'emporte-pièce, en caricaturales « mains de Fathma » ; et les grenadiers, dont les fleurs, comme éclairées par une flamme intérieure, mettent sous leur feuillage un étoilement de lanternes japonaises.

L'irrigation de ce double et interminable jardin prend des aspects curieusement divers. Car déjà, dans ce couloir étroit, la chaleur solaire, emprisonnée, commence à devenir héroïque. Aux points où le torrent des âges préhissonné, s'est heurté à une roche plus dure, qui l'a obligé à faire un coude, la falaise se transforme en autant de miroirs concaves et de serres naturelles. La copieuse végétation que voici — le palmier surtout, grand buveur — ne va pas sans beaucoup d'eau, sans une hydraulique à la fois naïve et compliquée comme celle des jeux d'enfants. Ici, ce sont des sources et des cascates qui, après avoir été ingénieusement disséminées à travers les jardins, trouvent encore la force de faire tourner des moulins primitifs. Là, une *séquia* taillée en plein roc ou faite de goulottes en troncs de palmiers évidés, répartit l'eau en pleins amont en aval, par étages successifs. Tout cela minutieusement agencé, colmaté par un silicate naturel et réparé sans cesse, avec cette science de l'irrigation qui atteint à la force d'une religion. Le précieux liquide ruisselle en filets d'argent, en gazouillis discrets, jusqu'à l'oued qui reçoit le surplus de ce festin d'eau pour le redistribuer plus bas. La rivière elle-même, entre ces deux marges de verdure, devient délicieusement changeante et maniérée, tantôt coulant en petits rapides glauques ou laiteux, s'élargissant plus loin et s'étalant en miroirs d'une limpidité exquise.

Plus émouvants que tout le reste, à la réflexion, le silence et la solitude au milieu desquels nous nous avançons. Je crois bien que, de Tifelfel à Rouffi et, plus loin, de Rouffi à Baniane, seconde partie du canyon de l'Abiod, nous n'aurons pas vu dix êtres humains. Je me rappelle tout juste la rencontre, au bord de l'oued, de quelques ouvriers occupés à réparer une *séquia* et qui s'y prenaient avec application, certes, mais avec la touchante maladresse d'enfants construisant des canalisations de sable et s'ingéniant à les compliquer, à les faire sinuer à plaisir. Le sens de la ligne droite et l'usage du cordeau qu'emploient chez nous le terrassier ou le maçon le plus rustique, c'est sans doute une acquisition fort simple de la civilisation, aussi révolutionnaire cependant que l'invention de la scie et de la brouette, instruments qui ne semblent pas non plus exister ici. L'Aurès n'a pas eu encore son Pascal et paraît se soucier peu d'accepter les trouvailles du nôtre. Tout y est transporté, cailloux ou terre à gâcher, à la main ou sur le dos, dans des couffins, par tradition

peut-être autant que par économie. Hé ! mon Dieu, y a-t-il si longtemps que chez nous, malgré la connaissance de la poulie et des fils d'acier, nos maçons montaient moellons et mortier par petits voyages successifs, leur « oiseau » sur les épaules ?... S'il s'agit enfin, chez les *chaouïas*, de couper un tronc de palmier, de le débiter et de le creuser en gouttière, un unique instrument, en forme de petite houe aiguisée, tient lieu à la fois, semble-t-il, de hache, de scie et de rabot, des cordes d'alfa tressé faisant office de clous et de crampons... Aussi est-ce une grande affaire que de poser ou de changer dix mètres de canalisation. Certes, le machinisme n'a pas encore causé de désastres économiques au fond du canyon de l'Abiod !...

Sauf cette rencontre, personne. En vain je fouille des yeux l'intérieur des jardins, les ouvertures des *guelaas* : l'oasis semble vidée de toute humanité. Tous ces beaux fruits qui s'appêtent à mûrir, cette hydraulique minutieuse et ces greniers aériens, tout cela semble avoir été créé par des gens qu'on aurait chassés d'ici ou par les *djenouns* des légendes arabes.

J'ai beau me rappeler que le paysan aurasien est un cultivateur nomade, dont les terres sont réparties sur une centaine de kilomètres et qui ne peut accorder à chacune d'elles que quelques semaines de présence et de labeur, la solitude de ce défilé verdoyant a quelque chose de singulièrement oppressant. Lieu de délices, sans doute, oasis plus luxuriante et plus aimable que la plupart de celles du grand Désert, mais qui a l'air — dans cet hiatus du massif berbère — d'être sans emploi et sans vie. Ces jardins sur l'eau, étranglés et comme cadencés par la nature au fond d'une gorge de calcaires incandescents, cette serre et cette forçerie providentielles que les bouleversements géologiques ont préparées à l'homme entre des plateaux ingrats et des montagnes inhumaines, ces oasis secrètes près desquelles on pourrait passer — sur la route d'en haut — sans même en pressentir l'existence, c'est bien là, je pense, la plus troublante illusion que l'on puisse avoir de retrouver, par une voie quasi souterraine, un site de l'Atlantide légendaire, un lambeau du primitif Eden, mieux que perdu — oublié.

Rouffi-la-Troglodyte

L'oasis de Rouffi, étape médiane du grand canyon de l'Abiod, a pour et contre elle la physionomie et la majesté monumentales de son hémicycle rocheux, dont l'image s'impose à la mémoire avec autant de force et de précision que celle d'une architecture voulue — théâtre ou arène — et composée de parti pris. Il n'est pas de touriste si obtus qui ne puisse comprendre à première vue ce site sans commune mesure pourtant avec aucun autre. Pendant dix ans et plus, on va inventer et réinventer Rouffi, par la plume et par le pinceau. Il faut s'y hâter avant qu'à l'âge des cavernes, qui est encore le sien, ne succède bientôt l'âge du *Chalet des Touristes*, des tourniquets d'entrée et des cartes postales en couleurs. Ainsi va la gloire des sites trop étonnants et trop beaux.

Aujourd'hui, lorsque nous y arrivons par un sentier de chèvres qui, brusquement, quitte le lit de l'oued, nous avons la surprise à la fois amusante et un peu vexée d'y trouver le Poète-voyageur, installé pour quelques jours, afin d'y rêver, dans le bordj-hôtel-belvédère que le Gouvernement général — fort discrètement et judicieusement — a suspendu au flanc de ce cirque prodigieux. Sans doute ce confrère d'importance n'était-il pas le premier — moi non plus, d'ailleurs, il y a quelque six ans déjà — qui fût monté jusqu'à ce *fondouk* troglodytique. Tout de même, Irriéra et moi, nous éprouvons un petit pincement agacé à nous y voir devancés, en cette belle matinée de mai, et à n'être pas seuls à Rouffi. D'autant que le Poète a l'air de vivre ici comme chez

lui. Il a fait monter jusqu'à cette aire d'oiseau de proie, et je me demande par quel tour de force muletier, les deux cantines de dimensions transatlantiques qui le suivent partout. Il y emporte jusqu'à ses classiques, reliés en pleine peau, et se vante à nous, sans charité, de pouvoir relire d'un œil les *Lettres* de Madame de Sévigné — *non erat hic locus*, peut-être... — en regardant de l'autre la vallée de l'Abiod.

Il est si bien installé dans ce bordj qu'il nous y accueille en burnous-robe de chambre et sandales de bain, avec un délicieux petit calot de filet blanc qui est une élégance biskrite. Bien contents tout de même, après une première velléité de le précipiter dans l'abîme, de lui serrer la main et de bavarder confraternellement avec lui. Mais pourquoi diable a-t-il planté son porte-plume ici avant que nous y plantions notre stylo et notre crayon?... C'est ainsi, je pense, avec ces sentiments de cordialité mêlée d'humeur, que doivent se rencontrer, sur les points rares du globe, les Brazza et les Stanley de toutes les époques. Bah! Rouffi est un régal pittoresque autour duquel on peut s'attabler à trois sans se gêner mutuellement.

Elargi pour l'instant en un véritable fleuve de palmes et de champs cultivés, sagement alignés au fond d'une combe non moins rugueuse que le défilé précédent, mais aux pentes plus douces, l'oued el-Abiod exécute une double et gigantesque volte en baïonnette, au principal tournant de laquelle le rocher se dresse de nouveau et reprend la sauvage beauté d'un canyon. Il a dû y avoir là, entre le flot diluvien et l'ossature de la montagne, un duel titanesque où l'eau, selon son habitude, a triomphé. Sur la rive gauche, elle a creusé, comme d'un violent coup d'échoppe, un hémicycle de plus de deux cents mètres de hauteur, rigoureusement vertical, dont les stratifications crétaées, d'une blancheur mate, sont aussi continues et parallèles que pourraient l'être les galeries d'un théâtre à quelque cinquante étages. Sur l'autre rive, dressé comme une étrave de navire, à peine émoussé à son sommet par la violence torrentielle des eaux, se dessine un éperon de haut bord, qui a l'air de flotter sur la mer de palmes étalée à sa base. A l'heure où ce cirque colossal — dont cet éperon serait la borne de virage — est divisé nettement en un côté soleil et un côté ombre, l'effet est saisissant. Tant d'autres comparaisons affluent à l'imagination! Il semble par exemple, sous une certaine perspective, que ce bélier de pierre, taillé en brise-glace, se soit reculé pour reprendre de l'élan et entamer plus profondément la banquise de calcaire en face de laquelle il se dresse...

Mais Rouffi n'est pas que cela. Ce site de beauté et de terreur géologiques a été entouré et s'entoure encore d'une vie humaine plus étrange que celle de pays plus lointainement exotiques. L'homme s'est accroché à ce roc, aux anfractuosités et aux grottes dont il est vermiculé. L'audacieuse *guelaa*



des Oulad-Mimoun, qui nous fait face à la pointe même de l'éperon, continue la vie aurasiennne telle que nous l'avons vue dans le canyon. Sur la rive gauche, sous le rocher qui nous domine, quelques demeures indigènes sont, comme le bordj lui-même, encastrées dans le calcaire, sous d'inquiétants auvents de rocher. Puis, vers le nord-est, c'est le vieux Rouffi, aujourd'hui ruiné, qui jadis empruntait économiquement les cavernes pour y construire ses maisons. Certaines de ces grottes étaient même des usines naturelles de salpêtre, dont l'autorité française dut interdire l'exploitation aux belliqueux Aurasiens qui en tiraient leur poudre.

En suivant toujours la falaise, nous arrivons à l'une de ces petites vallées affluentes de l'Abiod où il faut avoir le courage de s'enfoncer un peu pour mieux goûter l'éden que nous avons suivi jusqu'ici. La nature y semble aussi barbare et chaotique qu'elle est souriante sur les bords de l'oued principal. Plus d'eau ou presque. Des amoncellements de blocs détachés de la montagne, entre lesquels des palmiers phtisiques s'obstinent à survivre. Dominant cet oued mineur, un village de maisons à demi troglodytiques, d'où des gamins dépenaillés nous saluent et nous appellent timidement, comme des personnages providentiels, tandis que leurs sœurs — coiffées avec ce souci des couleurs vives et des enroulements rituels qui persiste en Aurès, même chez les femmes les plus misérables — s'enfuient à notre approche, pareilles à des fleurs qu'emporteraient le vent. L'une d'elles cependant, exquise femme-enfant, dont le front est audacieusement barré de violet iris et de jaune safran, n'a sans doute pas encore vu le loup, mais elle a dû voir déjà le touriste, cet animal indiscret, parfois généreux. Preste au cinquième de seconde, elle échappe — si astucieusement qu'il soit manié — à notre accordéon photographique. En vain lui offrons-nous des trésors, dix sous, vingt sous, pour emporter son image... De guerre lasse, nous sommes redescendus dans les jardins, lorsque son frère nous rattrape, essoufflé :

-- Elle dit qu'elle veut bien si tu lui donnes un *douro*.

C'est le « Vous m'en direz tant ! » de la marquise du XVIII^e siècle.

En face de ce village de tanières est perchée, sur la rive droite, une *mechta* de style plus correct, où la tradition veut qu'il y ait un moulin à huile très, très vieux : « plus de cent ans », me dit notre *deïra*, ce qui pour lui est la nuit des temps. Beaucoup plus âgé peut-être, en effet, en tout cas d'une antiquité de mœurs, sinon d'époque, fort émouvante. Il a été construit selon la fameuse galéjade, relative à la fabrication des canons. On prend un très ancien olivier — dans un pays qui n'en possède plus guère qu'à l'état de décrépitude — on bâtit quatre murs autour, et un toit. On enterre l'arbre à moitié et, entre ses deux branches maîtresses, on installe une sorte de pressoir barbare dans lequel les olives, préalablement ramollies par la cuisson, sur un petit foyer que voici, et ensachées, sont écrasées à l'aide de gros coins en bois. Il en sort, à maigre filet, le délectable liquide dans lequel les Aurasiens — aisés, s'entend — trempent avec gourmandise, comme leurs frères kabyles, leur morceau de

3. — Au-dessus des canyons de l'oued-el-Abiod

galette ou *kessera*. Tout cela au passé peut-être, car il m'a bien semblé que ce pressoir vétuste n'est conservé qu'à titre de monument historique.

L'autre curiosité de cette *mechta* — lorsqu'on y pénètre par une porte d'allure féodale et par une rue de boutiques, dans l'une desquelles une machine à coudre représente la grande industrie — c'est une *guelaa* collective, de proportions assez vastes, dont l'une des portes en bois, celle de la *djemaâ*, à la fois lieu de prière et salle municipale, est encore ciselée à la manière ancienne : losanges doubles, séparés par des barres verticales, le tout dessiné avec un touchant mépris de la régularité et de l'aplomb. Plus curieux encore : certaines de ces portes sont cadénassées, ou croient l'être, par ces fers à double anneau qu'au siècle dernier les chaouchs de *Biribi* appelaient des « pédottes ». Par quels avatars ont dû passer de tels engins pour arriver jusqu'ici ?...

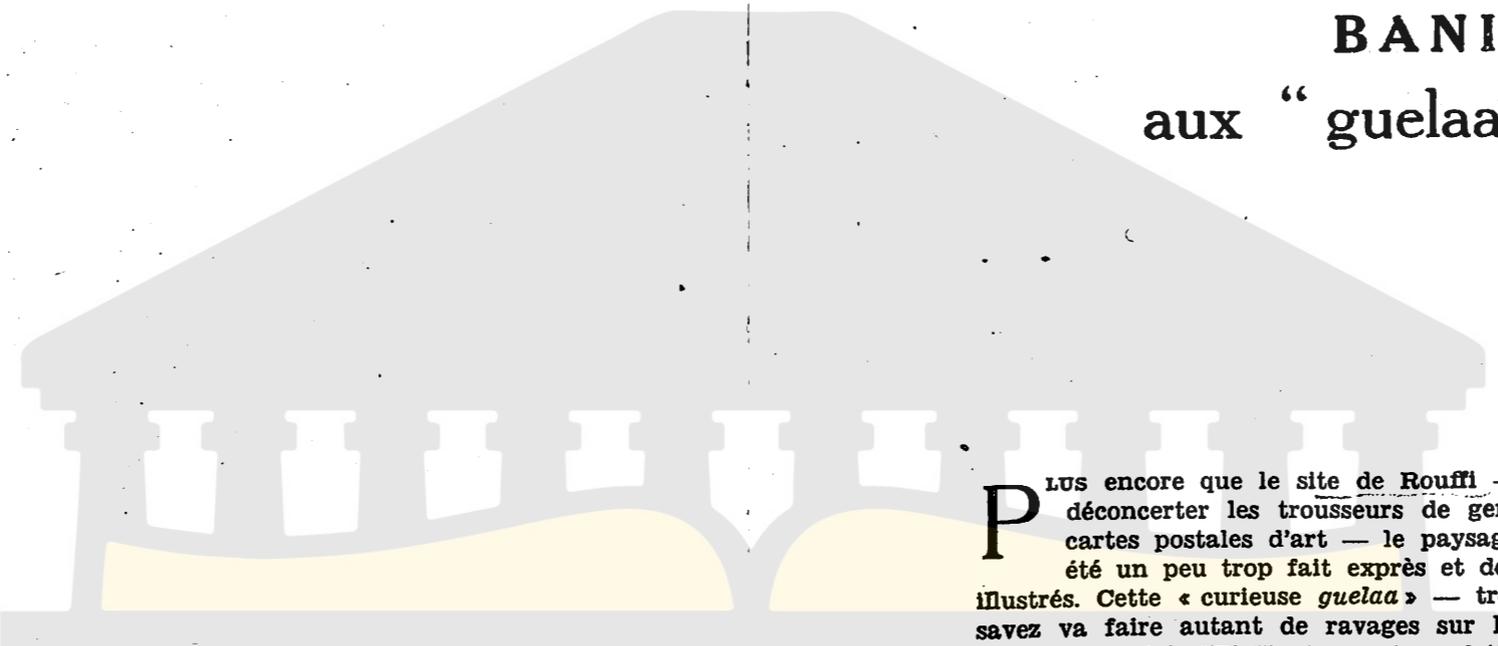
Nous voici revenus au bordj. De la chaîne des fondouks-abris créés par M. Lutaud durant la guerre — geste d'autorité et de confiance qui ne contribua pas peu à éteindre une insurrection naissante, fomentée par qui l'on pense — celui de Rouffi est le joyau singulier. C'est une construction basse, toute en longueur — un simple balcon, avec quelques chambres au fond — aussi minuscule et perdue sur cette muraille cyclopéenne qu'un nid de géotrupe entre deux moellons de mur. Ce bordj serait déjà fort à la mode si la baisse du dollar et de la livre n'en avait écarté les Anglo-Saxons, alors que précisément on venait de l'aménager pour eux : salle de bain alimentée par les suintements du rocher, rockings et tables à thé qui aujourd'hui moisissent dans une resserre.

Le reliquat de cette tentative ambitieuse était, lorsque je suis passé dans ce bordj pour la deuxième fois, un vieux gardien arabe et son fils, prologés sans surveillance ni budget défini dans cet hôtel paradoxal. Il faut avoir vu, pour concevoir la nécessité de la tutelle et de l'éducation françaises, ce que deviennent, entre les mains d'un indigène de la génération précédente, les progrès de la civilisation. Il faut avoir vu les tables boiteuses, les assiettes ébréchées sans merci, les lampes à bout de pétrole et lamentablement fumeuses, du fait qu'un indigène non élevé à la française n'arrive pas à comprendre ce que c'est qu'un pas de vis. Il faut avoir aussi goûté aux « tambouilles » que peut fabriquer un fils du bled, par hasard devenu restaurateur. L'Arabe ne se révèle virtuose, d'instinct, qu'au moment de l'addition (1) Mais qu'importe, lorsqu'on a pour soi, durant quelques heures, l'un des spectacles les plus mystérieusement beaux de la terre ?

(1) Je suis à l'aise pour formuler ces critiques, dont je sais qu'elles ont été enregistrées par qui de droit et auxquelles on est en train d'apporter le remède nécessaire.

Deux fois en quelques années, j'ai couché dans le bordj de Rouffi. De mon premier passage je me rappelle les prodigieuses minutes du couchant, dont les jeux de lumière sur l'hémicycle et l'éperon adverse se succèdent, rapides et divers, contrariés et embrouillés par ces grands portants rocheux, jusqu'à l'instant où les falaises s'évanouissent derrière une gaze empourprée qui est montée du fond de l'oued, à la façon d'un rideau de théâtre antique.

De mon deuxième passage je garde un souvenir encore plus pathétique. Cette nuit-là, je dormais mal, un peu courbatu par les premières étapes muletières, un peu angoissé aussi, jusque dans mes rêves, par l'image de la roche lourde et menaçante qui constituait la moitié du plafond de ma chambre. Il faut quelque entraînement pour dormir dans une caverne, même ripolinée... à la chaux. Je me suis levé et j'ai ouvert ma porte. Alors, sous la pleine lune qui avait comme aspiré les brumes du soir, j'ai eu un des spectacles les plus saisissants de ma vie de voyageur. A la lumière morte de ce nocturne *sunlight*, le vaste cirque, tout à l'heure noyé et empâté d'ombre, ressuscitait avec une précision froide, presque lugubre. S'évadant du fossé obscur de la palmeraie, le promontoire de calcaire paraissait plus blanc, plus haut, étrangement sculpté par cet éclairage d'éclipse. Sauf la petite *koubba* laiteuse, logée à sa base, tout y semblait effrayant, inhumain. Les couches stratifiées de la roche marquaient mieux que pendant le jour l'échelle des millénaires. L'ensemble du cirque figurait une immense arène, balayée et ruinée à jamais par un déluge. Vision à la fois de préhistoire et de fin du monde, voilà ce que m'a donné le bordj de Rouffi, où je souhaite — tant cette émotion fut poignante et sans lendemain possible — de ne revenir jamais.



BANIANE

aux "guelaas" étranges

PLUS encore que le site de Rouffi — dont la grandeur sévère a de quoi déconcerter les trousseurs de gentilles aquarelles et les fabricants de cartes postales d'art — le paysage essentiel de Baniane a l'air d'avoir été un peu trop fait exprès et de tirer à lui la couverture des albums illustrés. Cette « curieuse *guelaa* » — trop curieuse et trop jolie — que vous savez va faire autant de ravages sur les blocs de whatman que le fameux palmier penché d'El-Kantara, si parfaitement idoine à remplacer les saules pleureurs de 1830.

Ce n'est pas une raison pour oublier le merveilleux chemin qui nous y mène. D'abord, une seconde édition, ou plutôt le tome II du canyon de l'Abiod. Il est de bon goût, au départ, après un dernier regard à l'hôtel-joujou qui nous abrita cette nuit, d'aller saluer le marabout si discrètement installé au pied de l'éperon rocheux qui porte la *guelaa* des Oulad-Mimoun. Ce petit jardin dans la grande oasis, le balancement des cédrats, ces citrons cotonneux et hydropiques qui mettent sous le feuillage d'énormes boules d'or vert, la traditionnelle tasse de café sous les palmes à laquelle il n'est pas interdit de répondre par un léger don aux œuvres charitables du saint personnage, les politesses en petit nègre que l'on échange avec lui, si net et si élégant sous ses lainages blancs, si épiscopal par l'onction de ses manières — voilà un épisode de vie pittoresque et de mœurs indigènes qui n'est pas à négliger.

Après quoi, de nouveau, une belle solitude paradisiaque, le silence fleuri et ensoleillé de la seconde partie du canyon. Celui-ci un peu plus large que le couloir d'hier, mais tellement plus profond et plus abrupt en général qu'il y paraît à peine. La double bande de terre végétale s'étend assez loin pour justifier maintenant des enclos et des murettes de pierre, et porte une végétation de plus en plus copieuse et saharienne. Les palmiers se multiplient en nombre et en volume. Il semble même, autant qu'on en puisse juger par une prospection trop hâtive, que cette végétation remonte plus haut dans les petites vallées affluentes qu'entre Tifelfel et Rouffi : autant d'oasis annexes que l'on enrage de ne pouvoir découvrir. Tout ici, grâce à la puissante collaboration de l'eau encore abondante et du soleil de plus en plus ardent, prend une vigueur croissante. Des odeurs se révèlent et s'exaspèrent : parfum sec et vif des menthes sauvages, parfum gras et amollissant du benjoin qui foisonne sous nos pas.

Les murailles de l'abîme deviennent plus écrasantes, d'une blancheur crayeuse et aveuglante de lumière oxydrique, bastionnées de tours de défense dont les sentinelles sont de grandes quilles dolomitiques, jusqu'à un point où — le canyon ayant été secoué par quelque convulsion très ancienne — les roches se sont désagrégées et les falaises se sont en partie écroulées et affaissées sur elles-mêmes. Dès lors, le fond de l'oued devient impraticable, encombré par un chaos de blocs, par un indescriptible chantier de démolition géologique : ce qui se traduit pour nos bêtes et pour nous par une ascension affolante au flanc de la muraille de droite. Les mules n'avancent plus, à proprement parler : elles gravissent une échelle de pierre presque verticale, un escalier de tour Eiffel, mais singulièrement plus étroit, qui les oblige à virer, tous les deux mètres, de 45 degrés et nous contraint nous-mêmes à mettre pied à terre.

Puis, le plateau terminal, sur lequel, dès que nous y avons fait quelques mètres, nous comprenons mieux le mystère et le secret du canyon d'où nous venons de nous évader. De l'abîme édénique on ne voit plus rien. Le regard court à perte de vue sur le plateau de l'autre rive, sans qu'on puisse même soupçonner l'emplacement de la coupure. Et voilà tout ce que verront plus tard ceux qui traverseront l'Aurès par son « grand central » routier, sans quitter les molles banquettes d'un car pour sybarites...

Pour l'instant, cette route n'est encore que piste : interminablement sillonnée par les caravanes remontantes dont je parle ailleurs et qui mettent sur ces espaces désolés l'animation d'une éternelle bande cinématographique. C'est la file des grands chameaux à mufle de fauves qui, la bosse amaigrie et flasque — en style électrico-camelin, les accus vidés — semblent flairer l'herbe fraîche que le Désert leur refuse maintenant et vers laquelle ils se

hâtent à grandes enjambées. Au surplus — les horizons les plus arides n'étant jamais indifférents ni ennuyeux, en Algérie, pour qui sait goûter les jeux du soleil sur le sol tout nu — cette piste nous vaut, dans les lointains, une double et exquise polychromie. A gauche, les ondulations molles de l'Ahmar-Khaddou, la « joue rouge » des poètes arabes, plutôt bistrée à cette heure-ci, à contre-soleil. Mais à notre droite, le Djebel Takroumt, vraie « joue rose », qui met à l'arrière-plan d'un bled pommelé de touffes une marge délicatement lumineuse et nuancée.

Enfin, permission nous est donnée par notre guide-major de redescendre sur l'oued, dans l'oasis de Baniane, un nom mystérieusement harmonieux, encore qu'il signifie tout bêtement, en berbère : *les constructions*. Du moins dit-il ce qu'il veut dire s'il désigne, comme on peut le penser, les *guelaas* à triple étage qui ont fait la renommée de ce lieu et qui durent apparaître aux habitants comme les gratte-ciel de l'architecture aurasiennne. Mais il est d'usage de retarder la curiosité qu'on en a par un déjeuner pris dès l'entrée de la palmeraie, sur la nappe verte d'une prairie ombragée que les fonctionnaires appellent, paraît-il, la « salle à manger de M. Dubief », parce qu'un secrétaire général du Gouvernement avait coutume d'y ouvrir sa boîte de sardines. Endroit charmant d'ailleurs, où quelque indigène du village qu'on aperçoit là-bas se hâte de vous apporter de l'eau de source et des fèves crues en guise de hors-d'œuvre, avec l'espoir que vous lui abandonnez en revanche votre os de gigot, pas trop gratté.

Après quoi, un peu plus bas, le coup de théâtre des *guelaas* tant espérées. Ici, le canyon s'est déjà fort abaissé. Les parois n'en ont plus l'aspect rugueux ni les cassures vives des falaises de ce matin. Les eaux n'ont pas bousculé ni déchiqueté leurs bases : elles les ont doucement arrondies et polies, lavées et blanchies, en une suite d'énormes colonnes à chapiteaux, courtes et trapues selon le style phénicien, entre lesquelles — derrière un calme miroir d'eau — s'arrangent très joliment lauriers-roses, palmiers bas, figuiers et tamaris. Un metteur en scène ne s'y prendrait pas mieux et la nature en remonte ici au plus adroit faiseur de chromos.

Et voici la touche finale, le contraste « fait exprès ». Au sommet de ces trois colonnes monstrueuses s'érigent trois *guelaas* dont celle du centre épouse étroitement et continue l'arrondie du chapiteau, achevant celui-ci par un audacieux encorbellement. Singuliers greniers-citadelles, qui n'ont plus rien de commun avec les magasins cubiquement féodaux de Haïza et de Rassira. La forme en ronde, notamment, de la *guelaa* centrale leur donne un style nouveau ; et plus encore la quadruple avancée des auvents qui abritent les trois étages d'ouvertures béantes. Ces auvents, formés d'un hérissément de poutres et de poutrelles, qui les fait ressembler à des nids aériens de mitrail-

leuses, sont aussi des balcons de séchage. Ils confèrent à l'ensemble une allure étrange d'ailettes de radiateurs ancien modèle. Où avons-nous vu déjà, soit sur des gravures, soit dans nos souvenirs, cette ordonnance bizarre?... C'est chinois, mongol, thibétain peut-être. Et cela fait encore songer, par une association d'images bien imprévues, à certains *buildings* de l'Alger nouveau, dont les balcons pareillement hypertrophiés ont cette forme d'ailettes échelonnées sur une colonne de chauffage.

Ce paysage naturel et son couronnement architectural sont choses que l'on n'oublie pas. Ces colonnes blanchâtres, cannelées de coulées ferrugineuses, qui trempent leur base dans l'oued, cette *guelaa* en surplomb, si vieille, mais teintée par le soleil d'un or pâle de laque japonaise, tout cela semble jouir de la pérennité des très antiques constructions — castels ou moulins — au bord de l'eau. C'est là, pour jamais, le « sujet » à la fois verdoyant, fleuri, souriant et délabré, qui fera couler beaucoup d'eau dans le godet des aquarellistes.

Les gorges de M'chounèche-la-Rouge

Il faut payer cher — et comptant — les minutes d'idylle chromolithographique que l'on passe sous la triple *guelaa* de Baniane. Qu'est-ce pourtant, semble-t-il, que de descendre des 440 mètres d'altitude d'ici aux 330 de M'chounèche? Huit kilomètres à vol d'oiseau et cent dix mètres de dénivellation : espoir d'une pente très douce. Mais l'oued el-Abiod, sur cette fin d'étape, n'accueille plus le promeneur. Il lui ferme la porte au nez, s'enfonçant lui-même dans des gorges dont la traversée reste encore énigmatique et ne saurait être, en tout cas, que l'œuvre d'un alpinisme souterrain. Entre Baniane et M'chounèche, il faut faire un assez joli bond, par un sentier qui serait diabolique s'il avait seulement l'apparence d'un sentier, et sous des *ras* ou pics de 1.000 mètres. Et voilà qui termine sévèrement la matinée.

Au surplus, les hauteurs elles-mêmes ne prétendent plus à la fraîcheur. Bien avant l'oasis climatiquement et totalement saharienne, nous sentirons tomber « sur nos nuques et sur nos dos », tel le fardeau des déménageurs courtelinesques, l'authentique soleil du Désert, seul confiseur des dattes de choix, ambrées et translucides : celles qui ne vont plus aux chameaux, ni même aux indigènes trop pauvres, mais qu'attendent les boîtes d'exportation et les coupes de cristal des buffets de bal. *Sic vos non vobis*, fellahs de M'chounèche !... Il vous faut produire des dattes de luxe pour gagner le droit d'en manger de troisième qualité. Mais n'en va-t-il pas ainsi, par humaine fatalité, même dans les pays où une démagogie révolutionnaire a cru pouvoir bouleverser d'un seul coup le vieil ordre du monde ?...

... Ce sont là réflexions évidemment oiseuses et assez piètres lapalisades intérieures d'un excursionniste à dos de mule — moujik du Tourisme — qui va gravissant des pentes de 25 pour 100, en incessants crochets, soufflant autant que sa bête à cette rude gymnastique et cherchant à l'oublier en parlant avec soi-même d'autre chose...

Car c'est une joie maligne, lorsqu'on a fait de telles étapes, que de les relire sur la carte au 200.000°. On y voit un sentier bien dessiné, de jolis affluents bleus de l'Abiod. Dans la réalité, des ruisseaux fantômes, zigzaguant à travers des roches chaotiques. Nos mules marchent au flair dans ce site parfaitement inhumain, sauf les lambeaux de sandales en alfa qui ont terminé là leur carrière. Le cheval du *deïra* toujours coquet, fait encore de la haute école sur la pointe des blocs, mais notre jeune guide ne chantonne plus. Quant au vénérable Laban-Jacob, disparu, invisible. Je commence à supposer qu'il a déclaré forfait, lorsque je le vois, pitoyablement héroïque, traverser pieds nus, par des raccourcis, les larges ravinements que nous contournons.

De l'Abiod il n'est plus question. Il a disparu sur notre droite, avalé par des mouvements rocheux qui n'en laissent même pas deviner les bords extrêmes. Il est englouti dans les entrailles du sol de toute la hauteur de l'ascension à laquelle nous peinons. J'apprends cependant, près du sommet de la côte et tandis qu'apparaissent devant nous les prémices d'un ciel et d'un climat nouveaux, plus lumineux et plus chauds, que notre chemin s'est rapproché de l'oued invisible. A toute force il faut y plonger les yeux : j'y parviens par deux fois.

Une première fois, près d'un coude brusque du canyon, qui permet un peu de recul et quelque perspective. J'aperçois distinctement trois étages de structure géologique, superposés avec une étonnante netteté : une assise de moellons ronds, énormes ; puis, une suite de stratifications horizontales, d'une régularité parfaite ; enfin, une frise de colonnettes verticales, si précises et si bien alignées qu'on les jurerait sculptées dans la masse. Tout cela d'un rouge assourdi de minerai ferrugineux. Au fond de cette triple architecture, le filet d'eau de l'oued, en coulée mince et verte, d'un vert inquiétant de liquide corrosif qui peu à peu, au cours des siècles, aurait creusé lui-même, comme vitriol dans un bloc de métal, cette gigantesque fissure... Plus loin, me mettant à plat ventre comme au bord d'une crevasse alpestre, le regard en fil à plomb, j'arrive à voir le canyon dans sa profondeur totale et probablement dans sa partie la plus étranglée. C'est alors une sorte de palais infernal — tel qu'on imagine ceux de Ninive — aux murs étayés de colonnes et de pilastres à demi renversés, comme si quelque fabuleux Samson les avait secoués et disloqués, aux parois décorées de motifs bizarres, surmontées d'entablements ruinés : une splendeur à la fois magnifique et lugubre d'hypogée qu'on viendrait de mettre au jour.

Le double vertige d'un abîme que l'œil ne mesure plus et d'un vide sinistre, d'un vide de cauchemar, m'oblige à fuir... Il se peut qu'un jour, lorsque toute la terre sera dûment aménagée pour le snobisme et le confort d'une tribu exigeante — celle des Beni-Perrichon — les gorges de M'chounèche soient, comme celles du Rummel autour de Constantine, parcourues à mi-hauteur par un commode *Chemin des Touristes* : nous regretterons toujours, nous autres, cette vision rapide et incomplète.

A grand ahan, voici le col atteint. Soudain, c'est tout le Désert des Ziban qui nous apparaît comme l'apothéose de cette étape : un nuancement inexprimable de collines diaprées d'un rose et d'un azur très fins, qui s'interpénètrent sans se mélanger en un ton unique et qui vibrent isolément, comme sur une immense toile de pointilliste. A bout d'horizon, le léger poudrolement d'or qui est la brume ordinaire et splendide de cette mer figée et morte, « miroir de l'infini », le Sahara.

Nous sommes à l'extrémité sud-ouest du massif et c'est pour moi une singulière émotion que de retrouver en fin de course — si l'on peut appeler course une dégringolade pedestre, cent fois pire que l'ascension, à travers des roches désagrégées et coupantes — cette oasis de M'chounèche par où, jadis, j'avais pénétré pour la première fois en Aurès. C'était au lendemain de la guerre, au temps où le tourisme se risquait encore bien peu dans ce pays de réputation doublement inquiétante et où l'on allait péniblement, sur des *arabas* sautillantes ou par des autos ferrailleuses, de Biskra jusqu'ici, sans plus. Aujourd'hui, du moins en « saison », c'est une navette d'autobus.

Même accueil cependant et même pittoresque immuable qu'il y a quinze ans. A la place exacte où je l'avais quitté, voici ce groupe de femmes coiffées de rouge coquelicot qui, leurs jupes bleu sombre relevées — sans vaine pudeur dans ce cas spécialement ménager — jusqu'au-dessus des genoux, en lavent leur linge sur les pierres plates d'un gué de l'oued, avec les pieds, en trépignant sur les haïks et les gandouras savonnés un *charleston* très comiquement utilitaire. Cette danse sans musique sur l'eau glauque et sous l'ombre des hauts palmiers, ces mollets et ces pieds balancés latéralement, avec le rythme rapide et la précision de nos battoirs de blanchisseuse, chorégraphie surprenante chez des femmes d'ordinaire graves et compassées, voilà une des plus jolies images en couleurs de l'Aurès.

Ce souvenir m'a conduit jusqu'au bord de l'oued el-Abiod, que l'on s'ébahit de retrouver enfin, assagi, étalé en paisibles miroirs, après tant de kilomètres de course vagabonde et tant de dénivellations précipitées. Il faut passer la rivière et la remonter sur quelques centaines de mètres pour retrouver le rouge de sang à demi séché et le bouleversement cataclysmique des gorges

que je surplombais ce matin. La tentation est vive de s'y enfoncer, de revoir d'en bas ce qu'on a vu d'en haut. J'en ai essayé l'aventure et l'ai poussée sur un kilomètre environ, c'est-à-dire insuffisamment pour retrouver le formidable palais assyrien. J'ai été arrêté assez vite, faute de temps, et aussi parce qu'il y faudrait, m'a-t-il semblé, un minimum d'attirail alpiniste. Ce que j'ai pu cependant atteindre et entrevoir m'a fait pressentir une excursion de grand style, dont je n'ai pu même savoir si elle a jamais été conduite jusqu'au bout : dont avis aux passionnés de records. Aussi bien est-il sage de laisser dans un pays aimé quelque chose à faire et à voir, et d'en emporter un sentiment de regret, presque un remords.

Pour le reste, M'chounèche est toujours tel que je l'avais vu il y a six ans et il y a quinze ans, tel sans doute qu'il était il y a un siècle. Dans ces oasis aurasiennes, en effet, *immuabilité* n'est pas un vain poncif de littérature. Même les apports insensibles de la civilisation s'y font sous la forme d'objets et d'ustensiles modernes, mais désuets et jetés au rebut par l'Européen, auxquels l'indigène attribue des usages nouveaux et imprévus. La vieille planche de caisse à savon sert admirablement à réparer une porte berbère, sculptée et vermoulue. Le bidon d'essence remplace peu à peu, hélas ! les outres et les poteries *chaouïas*. Il n'est pas jusqu'à certain instrument d'hygiène intime qui, à la porte des *caouadjis*, ne se métamorphose étrangement en lampe à acétylène, cette nouveauté que l'indigène a saisie avec empressement, comme il accueillera sans doute la lumière électrique, quand il se pourra. C'est par l'éclairage nocturne, cette féerie, que l'on gagnera le mieux, je crois, ces pauvres gens au soupçon et au désir d'une vie nouvelle. Pour l'instant, tout ce bric-à-brac d'ustensiles désaffectés et réaffectés à d'autres usages se mélange très étroitement et se fond, dirait-on, avec la vie antique du pays.

Ne vous étonnez pas d'ailleurs si, dans cette immobilité, manque tout à coup à vos yeux tel monument dont on avait gardé le souvenir et si, par exemple, tel vieux minaret qui était là il y a peu d'années — pareil à une construction-joujou sous l'énorme croupe de roches stratifiées qui le dominait — a disparu, volatilisé par le vent de sable ou peu à peu fondu par les pluies, et a été remplacé par un autre. Les Aurasiens, ne pouvant construire ni bien haut, ni bien solide, changent de mosquée aussi souvent — plus souvent peut-être — que de gandoura. Seul, le bordj-hôtel du Gouvernement paraît inébranlable, y compris son gardien. De même la demeure du caïd — absent — où nous sommes invités par son fils au *caoua* de la bienvenue, au milieu d'un mobilier de contremaître pantinois qui doit apparaître aux citoyens de M'chounèche comme le dernier mot des raffinements européens. Riche cependant, ce caïd, et son fils déjà instruit à la française, pourvu d'un vocabulaire suffisant pour causer à bâtons rompus. Hélas ! inimaginable est l'impuissance d'un

Arabe de vingt ans — sauf de belles exceptions — à entrer, je ne dis pas dans nos idées générales et nos abstractions, mais seulement dans nos façons les plus ordinaires de raisonner et de sentir. On a très justement observé que la faute en est moins à une déficience congénitale qu'à la trop longue éducation des enfants mâles par les femmes, dans l'ombre et les insignifiants papotages du gynécée.

Notre jeune hôte ne s'éveille de sa paresse cérébrale que sur une question. Parmi les innombrables photographies de sous-préfecture, constellées de confetti de mouches, qui tapissent les murs de la pièce, j'ai cru reconnaître le fameux bachagha Ben Gana. Alors, mon interlocuteur triomphe. Malgré la ressemblance, il me prouve par vives raisons que la confusion est impossible, qu'il y a dans la coiffure du photographié une certaine façon de draper le chèche, d'enrouler les bandes et les cordons par quoi la coiffure est enserrée, qui apparente le personnage à une tout autre tribu. Il rit franchement de ma bévue. C'est moi qui fais figure d'un imbécile, d'un ignorant qui aurait pris le képi d'un sous-préfet pour celui d'un général. Ce futur caïd me quitte très satisfait de lui-même, content d'avoir enseigné à un *roumi* l'essentiel de la haute vie indigène et du blason arabe.

Le chemin des écoliers dans la Dekhla

Et cependant la fréquentation de ces caïds et fils de caïds est un des plaisirs curieux du voyage en Algérie, je veux dire dans les régions encore primitives et sans hôtelleries. Ils sont, en général, très sincèrement loyalistes, ne fût-ce que par raison et intérêt bien compris. Même les attardés de la résistance passive, voire les jeunes fous, travaillés par un panislamisme de gazettes soudoyées, conservent les nobles attitudes et les qualités de la race. Et lorsque le burnous de pourpre est donné à un Arabe d'extraction modeste, il semble lui conférer ces qualités, parmi lesquelles un sens très généreux de l'hospitalité et une rare délicatesse de manières. J'en ai eu la preuve, deux fois, en traversant la Dekhla, sur l'étape M'chounèche-Biskra.

Car ce n'est pas quitter l'Aurès — administrativement, oui, mais non touristiquement parlant — que d'échapper à la redoutable étape M'chounèche-Djemorah, dont je parlerai plus loin, et d'aller par chemin plat faire un entr'acte à Biskra avant de gagner la vallée de l'Abdi en passant par Branis. Ce chemin des écoliers est même à recommander à ceux qui n'ont pas encore dans le sang et dans les muscles le goût de l'équitation muletière.

Il y a une quinzaine d'années, cette route vers Biskra n'était encore qu'une piste, sur laquelle on achevait de disloquer des autos fatiguées. J'ai le souvenir d'un bain pris dans l'Abiod, en compagnie d'un directeur de minis-

tère, en attendant une voiture de secours, et de ce beau caïd à cheval qui, très cérémonieusement malgré nos costumes sommaires, se présenta et nous invita pour une tasse de café dans son petit village, El-Habel si je ne me trompe. Aujourd'hui, voici une chaussée bien tenue, sans risques pour les ressorts et très reposante pour nos moteurs asinomobiles. On y fait à loisir ses adieux à M'chounèche, ou plutôt *au M'chounèche* : car c'est là un nom collectif — tout comme les Zibans — qui résume une pléiade d'oasis, étirées en coups de pinceau verts tout le long de l'Abiod, désormais calme et définitivement embourgeoisé.

On salue aussi, en se retournant, la puissante et longue bande de l'Ahmar-Khaddou, ce soir d'un rouge translucide de cornaline. Cet adieu provisoire au massif aurasien se fait sous une lumière ineffable qui, devant nous, donne à la blondeur chamoisée du bled une exquise légèreté. Puis, c'est la Dekhla, une région étrangement hérissée d'éminences — qui furent peut-être des montagnettes — ravinées horizontalement, en étages successifs, par des eaux furieuses ; à moins que ce ne soit, depuis des siècles déjà, par le vent de sable, lente et affreuse destruction du Sahara par lui-même, pour laquelle cependant des géologues-poètes ont forgé cette expression galante : *l'érosion éolienne...*

Est-ce fatigue, est-ce ennui au soir tombant ou appétit de mondanités sahariennes, il nous vient l'idée d'aller saluer le caïd de Drauh, l'oasis très savamment modernisée — rigoles au cordeau, dattiers en quinconce — que voici sur notre route. C'est paraît-il, un caïd « très bien », expression qui évoque aux narines d'un excursionniste le parfum reconfortant du *caoua*.

La vie d'un village saharien au crépuscule : tous les hommes assis dehors, adossés aux murs des maisons, principalement celles des *caouadjis*. Les vieux nous adressent quelques *salams*, dont les jeunes — ainsi que dans nos campagnes — deviennent plus avars. Le caïd est bien l'homme prédit, mieux que poli, celui-là, presque affectueux avec des Français. Il a un charmant garçonnet, ouvert et déluré comme un petit Parisien et qui, avec une audace d'enfant gâté, s'empare d'une tasse, la remplit lui-même et en quelque sorte trinque avec nous.

La nuit venue, lorsque nous parlons de repartir sur nos bêtes, le digne caïd proteste avec cette fermeté très douce, à demi-voix obstinée, qui est l'accent de la grande hospitalité arabe. Puisque nous ne voulons pas dîner et coucher ici, il va nous faire conduire à Biskra en voiture, par son fils aîné, le très grand frère ou demi-frère du bambin.



Alors, c'est un *sketch* d'automobilisme nocturne que je n'oublierai de ma vie. Car la conduite d'une voiture est pour un indigène une manière de fantasia riche en imprévus. La « familiale » dans laquelle nous nous entassons avec le fils de notre hôte et un de ses amis est une guimbarde au passé agité et chargé. Traitée exactement à la façon du cheval ou du bourricot, que l'Arabe n'aime (ah ! la légende...) pas plus l'un que l'autre et dont il épuise impitoyablement les forces, cette 15 CV, naguère de luxe, est arrivée à la limite du surmenage et de la ruine. Les coussins crachent leurs ressorts, les glaces ne sont que fentes et cassures, et il va sans dire que les phares sont veufs de leurs ampoules. Dès l'oasis de Chetma, dans la nuit noire, il faut renoncer à marcher sans lumière. L'ami du conducteur et un autre adolescent, mobilisé sur place, se procurent deux lampes à acétylène, construites selon le rite du pays avec des irrigateurs désaffectés. L'un et l'autre se couchent sur les ailes de la voiture, burnous flottants, et brandissent ces phares hors code qui, d'ailleurs, ne provoquent ici aucun étonnement. Tout Chetma, les boutiques d'épiciers, les terrasses de *caouadjis*, sont piquetées de lumières semblables : c'est au milieu d'une fête vénitienne, dans une trainée d'odeur alliagée, que nous traversons le village, dont tous les hommes sont assis ou couchés sur le pas des portes, pareils à des fantômes au repos.

Chetma traversé, à nous l'espace !... Dans un cliquetis diabolique de pistons trop rodés, de bielles gambilleuses et de pignons de vitesses édentés, le pilote fait rendre son maximum à la « troisième ». Je crois bien, en effet, qu'il ignore la prise directe, soit qu'on ne la lui ait pas enseignée, soit qu'il ait hésité une fois pour toutes à s'en servir. Nous bondissons de part et d'autre de la chaussée, éteignant nos phares toutes les deux minutes et les rallumant à la flamme d'un briquet. Notre conducteur jubile d'orgueil. Nous, qui en sommes restés à la prudence européenne, nous recommandons notre âme à Dieu.

Enfin, l'oued Biskra, qui coulait à pleins bords il y a quelques jours, mais qu'une semaine de soleil a de nouveau asséché. Nous le traversons au galop de chasse, en un furieux cross-country automobile. Cinq minutes après, nous sommes sous les arcades du Jardin public de Biskra, en train de sucer des pailles devant un haut-parleur géant qui éructe des valse : un peu étonnés, à vrai dire, de trouver ici l'été du Désert, si peu d'heures après avoir palpé les dernières bandes de neige du Chélia. Nos trois compagnons — jeunesse dorée des oasis — sont ravis de cette escapade sur la ville et ce sont eux qui nous remercient de leur en avoir procuré le prétexte. Nous touchons du doigt de tout ce que l'automobile a pu mettre — et mettra davantage encore — de commodités et surtout de gaité et de fantaisie dans le mélancolique islam. En souhaitant bon retour à nos jeunes amis — le ciel veuille qu'ils aient pu rentrer à la lumière triomphale des phares système « bock » !... — nous rendons grâce nous-mêmes au très miséricordieux Allah de nous avoir sauvés, non pas des sentiers périlleux de l'Aurès, mais de ce gymkana automobile dans la nuit...

Un Tanezrouft dans la montagne

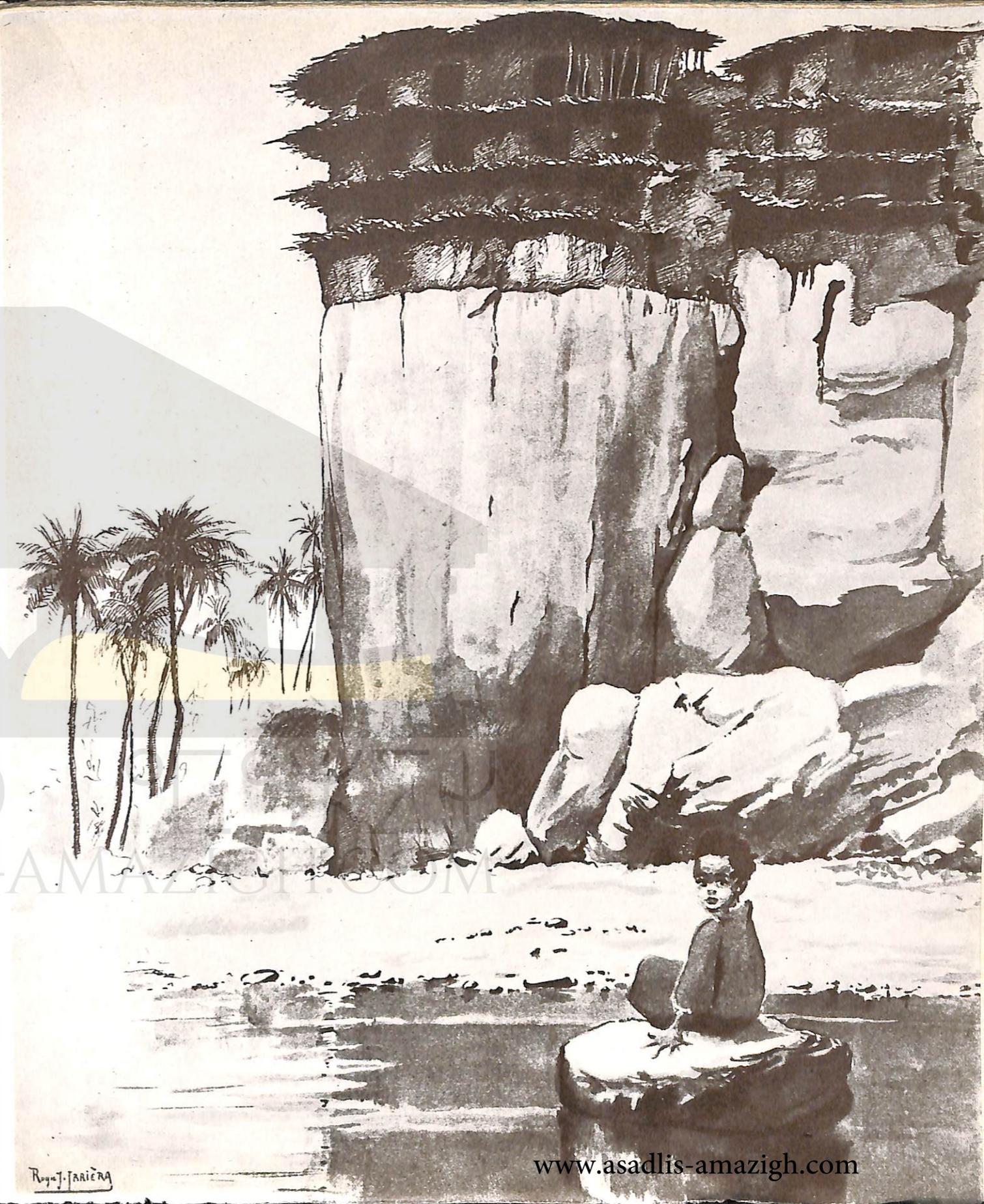
J'ai sous les yeux un instantané photographique à peu près illisible pour un autre que son auteur, auquel cependant je tiens plus qu'à tout le reste de ma collection.

C'est le souvenir d'une étape que j'ai voulu risquer entre M'chounèche et Djemorah, pour éviter — lors de mon premier tour en Aurès — le crochet Drauh-Biskra-Branis qui me semblait trop long, impatient que j'étais d'atteindre l'oued Abdi et persuadé, d'après nos habitudes européennes, que la ligne droite serait le plus court chemin d'un point à une autre. Je suis bien heureux d'avoir fait cette étape, ce qui veut dire, en bon français, que je ne la recommencerais pas volontiers. Encore qu'elle n'ait rien d'héroïque, sauf sa longueur, je ne la conseillerai qu'aux excursionnistes capables de résister, autant qu'à la fatigue, à une journée de désolation naturelle et, sinon d'ennui, d'oppression psycho-physiologique, dans la région la plus sauvagement désespérée que j'aie jamais vue. Je n'excepte pas la route du Niger, dont l'horizontalité lumineuse est moins angoissante que cet itinéraire de Tanezrouft en montagne. Ce sont des sierras sans nom, sur lesquelles la carte du Service géographique n'ose même pas indiquer de sentier et où les oueds sont prudemment figurés en pointillé, comme intermittents ou simplement possibles : on leur laisse le bénéfice du doute.

Donc, nous avons quitté M'chounèche... Mais non : je n'ai plus — hormis mon cliché — de souvenirs précis de cette randonnée. Ai-je pris des notes ? Je ne sais et ne veux pas le savoir. Elles ne me représenteraient plus rien, et d'ailleurs — comme dirait, avec une variante, le savetier de la fable — ce n'est pas ma façon de conter de la sorte. Je n'ai donc conservé de cette journée qu'une seule vision — et cet unique document.

Je revois sur celui-ci — moins la teinte rougeâtre qui donnait à ces grands plissements montagneux l'aspect d'un manteau drapé sur un mort — le cadavre, en effet, d'une nature qui fut peut-être florissante jadis. Une demi-douzaine de gros arbres en boule, probablement centenaires, car ils semblent énormes malgré l'éloignement, sont dispersés en constellation sur une solitude pierreuse, immense. Ce sont sans doute les derniers patriarches, les survivants suprêmes d'une forêt anéantie par les indigènes et par la dent patiente des moutons. Sur la droite, et plus étonnante encore, une oasis-joujou, vingt palmiers peut-être, à peine discernables à la loupe, alimentés par on ne sait quelle maigre source et qui persistent à vivre, lamentablement. C'est bien, cette fois, l'« oasis dans la montagne », si perdue et si inconnue que nos guides, vieux routiers de l'Aurès, n'ont pu lui donner de nom. Sous les palmes étiques, en arêtes de poisson, telles que je les apercevais à la lorgnette, quelques masures où vit encore, paraît-il, une fraction d'humanité.

Cette oasis aérienne et squelettique, presque desséchée, au milieu de ce désert de pierrailles et de ces ruines sylvestres, quel exemple de déboisement intégral et quelle leçon pour l'avenir du massif !... Quelle mélancolie aussi de vivre là, d'y procréer, d'y avoir des passions, des joies peut-être... Quel mystère déconcertant, si l'on ne se rappelait la phrase du professeur E.-F. Gautier, parlant des pauvres agglomérations de l'extrême-Sud : « Il est vrai que la nature, ironiste imperturbable, a développé, dans ce pays affreux, précisément le même amour passionné du sol natal que dans les plus riches contrées du globe. »



DJEMORAH

cité-jardin sous les palmes

DJEMORAH, c'est le contraste fait oasis. Rien de plus saharien encore, par le nombre et la prédominance de ses dattiers — 80.000, dit-on — et par l'aspect de ses *mechtas* ou fractions de villages, de ses palmeraies plates et allongées comme des couleuvres sur un sol blond ou vert-gris . Rien de plus aurasien déjà par le cadre sévèrement montagneux qui entoure ce lac de verdure, ce calme horizontal.

Y arriver est un enchantement, surtout si vous avez os  l'étape M'chounèche-Djemorah. Pas de plus belle récompense à une journée austère. Tout d'un coup appar it un vaste cirque, formé par un moutonnement, ou plutôt par un moelleux capitonnage de mamelons beiges et roses, que dominent des arêtes de calcaire et au delà desquels la vue glisse doucement jusqu'à l'horizon azuré d'El-Outaya et de Biskra. Derrière nous, un hémicycle plus âpre de hauteurs, d'un chamois p le ou d'un vert oxydé. Au fond de la coupe ainsi formée, la principale *mechta* de l'oasis, ses deux petits minarets, crépis à neuf, d'un blanc de lait frais. En marge des palmeraies, un tapis de céréales, sur lesquelles les costumes aux éclatantes couleurs des moissonneuses apparaissent comme de mobiles fleurs des champs.

J'y suis venu aussi de Biskra, par le col de Sfa et Branis, oasis minuscule, encore séparée de Djemorah par des kilomètres d'éboulis et de chaos rocheux, par des croupes à la végétation p le, parmi lesquelles les premières

5. — Les guelaas à trois étages de l'oasis de Baniane

caravanes cherchaient à s'infiltrer — avant la date réglementaire — dans le lit de l'Abdi. Même par ce chemin plus facile, l'arrivée sur Djemorah, sur cette constellation de palmeraies, longue de quelque dix kilomètres, est un des coups de théâtre du circuit.

Opération préliminaire de toutes ces arrivées à l'impromptu : nous envoyons nos guides, accompagnés d'une sorte de garde champêtre qui dormait au soleil, à la recherche du caïd-providence, sans qui l'ouverture du fondouk-hôtel, les repas aussi, seraient fort aléatoires. Il est en tournée dans son village éparpillé et il faut longtemps pour le découvrir. Enfin le voici, très noble sur sa mule immaculée, vêtu lui-même de laine blanche et de bonhomie candide, tout à fait biblique, sauf les lunettes noires qui le modernisent un peu. C'est d'ailleurs un caïd « à la page », un caïd à auto : entendez par là, touristes douillets, qu'on peut à la rigueur venir ici de Biskra, d'El-Kantara même, en quelques heures de voiture, sur une piste assez dansante, il est vrai.

Notre hôte est moderne encore, disons « évolué », sur plusieurs points. Il ne boit pas de vin, certes, selon la loi et le Prophète, mais il ne dédaigne pas un verre d'anis. Le Coran, dit-il, a défendu le vin, non l'anis. Evidemment. En outre, durant tout le temps du déjeuner qu'il fait improviser pour nous avec des boîtes de conserve, du poulet, et le vin des mécréants, il ne cesse de plaider — et je transmets son vœu à qui de droit — la nécessité d'une école franco-indigène à Djemorah. Sans doute y voit-il un supplément de prestige pour lui-même, aux yeux des habitants de cette oasis exceptionnellement peuplée qui n'a pas encore d'école, alors que, dit-il, des *décheras* bien moindres, Teniet ou Tkout, en sont pourvues. Mais il voit aussi dans l'école, outre l'*instruction* (un mot dont les Aurasiens commencent à se gargariser) une espèce de garderie où les cultivateurs semi-nomades de Djemorah pourraient laisser leurs enfants lorsqu'ils vont travailler plus au nord, au lieu de les emmener avec eux, empilés et ballottés parmi les bagages. C'est une autre façon d'envisager l'instruction, et à laquelle les avisés *chaouïas* n'ont pas manqué de songer.

Après ces anticipations audacieuses, le caïd devient pour nous, dans ce paysage de bucoliques sahariennes, un guide aimablement rustique. C'est avec une complaisance de gérant de château, amoureux de son domaine, qu'il nous fait visiter l'oasis. D'abord les étangs, dont celle-ci est particulièrement fière, encore que ces points d'émergence de sources souterraines aient tout juste, même le plus important, quelques centaines de mètres carrés. Mais une telle pièce d'eau, sous ce ciel du Sud, vaut un lac de Vincennes, tout au moins un Bassin de Versailles. Le décor en est si bien composé : hauts et sveltes palmiers, dont la base est noyée dans les abricotiers, les figuiers et les grenadiers. Et le charme de ce miroir liquide, d'une transparence de cristal, au fond duquel on voit une multitude de floconnements sablonneux, comme si l'eau de la

source remontait à travers une passoire invisible... Des barbillons aussi connus et vénérés à Djemorah que les carpes à Fontainebleau, des corps bronzés de négrillons nageurs ou barboteurs, font de ce « grand lac » un vivier et une piscine que l'on doit estimer ici sans pareils au monde. Voici plus loin des *séguias* distributrices, dans les jardins, d'une eau répartie et mesurée par le traditionnel « peigne » de gros cailloux qui mesure le débit et fixe le tarif annuel de chaque ruisseau particulier. Car l'idylle saharienne se complète toujours d'un compteur d'eau. Ces ruisselets sont parfois transportés d'un bord à l'autre de l'oued encaissé par des goulottes faites de troncs de palmiers évidés. Et même — hélas ! — le caïd nous montre un aqueduc minuscule, maçonné au fil à plomb par quelque entrepreneur de Biskra, dont il est plus fier que de tout le reste. Je dois, pour ne pas le froisser, faire le simulacre de photographe cette merveille assez intempestive au milieu de l'hydraulique ingénue du reste de l'oasis.

Par bonheur, le moulin *chaouïa* n'a pas encore été victime de ces tentatives révolutionnaires. En voici un, banal aux yeux de notre guide, pour nous pittoresquement documentaire. Une petite construction cubique, à cheval sur la *séguia* motrice, et dont la mécanique intérieure diffère curieusement de celle de nos plus anciens moulins de rivière. En Aurès, soit ignorance, soit économie des transmissions par pignons dentés, la turbine actionnée par le courant et la meule destinée à broyer le grain sont toutes deux horizontales, parallèlement et solidairement fixées aux extrémités d'un arbre en bois : autant de tours de la turbine, autant de tours de la meule. Celle-ci reçoit, par un trou central, le grain contenu dans une trémie et dont l'écoulement est réglé — en fonction de la vitesse de rotation de la meule qui l'écrasera — par un grossier mais très ingénieux vibrateur ou *thazdouth*. Tout cela, piliers de maçonnerie, poutres à peine équarries, meules et cordes de réglage, compose une mécanique dont la précision est sans doute approximative, mais qui, du moins, ignore la panne. C'est la perfection dans la simplicité, pourvu qu'on ne soit pas trop exigeant sur le rendement, qui est assez faible. Mais les champs de céréales de l'Aurès ne sont pas plus la Beauce que l'estomac des ksouriens n'est comparable à celui de Gargantua. Et puis, les sacs minuscules qui apportent le grain ou remportent la farine sont si joliment faits de cuirs cousus, ornés de dessins bizarres et peinturlurés de couleurs crues ! C'est déjà le sac targui ou soudanais, coffre à la fois souple et résistant pour les choses précieuses de la vie, la farine, les dattes séchées et les *douros*.

Tout d'ailleurs, à Djemorah — bien qu'avec plus d'eaux vives et une verdure plus drue, plus chargée de sève — annonce déjà la vie primitive et resserrée des plus lointaines oasis de l'extrême-Sud. On conçoit difficilement que le casino de Biskra et ses hôtels à grooms soient à moins de trente kilomètres de cette oasis intégrale, absolument *genuine*, comme disent les Anglo-Saxons. Au bout de quelques heures, on se laisse prendre au charme de cette existence, au bonheur que l'on attribue imaginativement aux indigènes, à vrai dire combien plus heureux que les misérables fellahs d'un El-Goléa ou d'un Timimoun. Quelle félicité dans le relatif, semble-t-il, pour qui n'en a pas connu

d'autre, et comme il serait vain, pour ne pas dire coupable, d'instaurer ici un autre casino, d'autres hôtels, une autre cheminée d'usine à gaz !...

Je sais que je me contredis volontiers d'une page à l'autre. Tous les visiteurs du Sahara oscillent ainsi entre une pitié parfois indignée et le *O fortunatos...* enthousiaste. Aujourd'hui, dans cette aimable Djemorah, il nous paraît que la seconde impression est la bonne, que le mot *tristesse* n'ait pas de sens entre ces eaux courantes, ces feuillages luisants, et ce soleil, si ardent qu'il soit déjà, et qu'enfin les ksouriens d'ici — pour la plupart propriétaires de leur lopin, et non serfs des nomades, comme les négroïdes du Touat et du Gourara — nous donnent sans le savoir, à nous autres Européens, des leçons de philosophie et de bonheur.

Ce qui, au surplus, n'est pas relatif, c'est l'incomparable beauté des palmiers d'ici, mise en valeur par leur dispersion même à travers d'autres cultures, pour le moins aussi copieuses, et par la façon aisée, aérée si je puis dire, dont ils sont répartis dans une oasis coupée elle-même par de nombreux « espaces libres », par des placettes, des groupes de constructions disséminés çà et là. D'autres palmeraies du Sud, si majestueux que soient leurs dattiers, affectent — par nécessité, par stricte localisation de la quantité d'eau nourricière — une allure trop ramassée, une beauté quelque peu uniforme et banale. Ce n'est pas le cas à Djemorah.

Dans la *mechta* principale, la palmeraie est entrecoupée, morcelée par bouquets. Les habitations (ailleurs généralement séparées d'elle, à cause des moustiques engendrés par des *séguias* trop lentes) semblent ici les défier, grâce aux eaux vives : les maisons se mêlent intimement aux jardins. Les deux minarets tout neufs n'en sont pas loin non plus, ainsi que la placette des boutiquiers qui, entre parenthèses, ne sont pas mozabites, l'Aurès s'étant donné cette dernière preuve d'indépendance de ne pas se laisser envahir par le *moutchou* âpre et rusé. Voici plus loin, sur une vaste esplanade, l'ensemble, subtilement aquarellé par le couchant, de la petite mosquée de Leguef, avec ses murs de terre ton sur ton par rapport au sol — ce soir, rose sur vieux rose — son triple bouquet de palmes, de figuiers et d'abricotiers, et sa blanche *koubba*. Toute une série enfin de « sujets » à peindre, distincts, personnels, éparpillés avec un goût instinctif de l'urbanisme rustique. Cette partie de Djemorah est mieux qu'une oasis au sens ordinaire du terme : c'est une petite ville-jardin.

Les palmiers surtout sont des merveilles, même pour qui se rappelle ceux de Laghouat ou de Figuig. Jamais je n'ai mieux compris la valeur décorative de cet arbre, pour lequel il faudrait trouver un nom spécial : car il ne ressemble à aucun autre, du moins en Afrique du Nord, et suggère plutôt l'idée

d'une fleur arborescente, aux proportions gigantesques, tropicales. Arbre assez vite banal et lassant pour le regard lorsqu'il se présente en trop grand nombre, en masse compacte ou, pis encore, en allées de pépinières, en quinconces tirés au cordeau. Arbre aussi d'un dessin un peu naïf, un peu bête si l'on veut, lorsqu'il se tient bien droit, en poteau télégraphique, en mât de cocagne au bout duquel on aurait fixé un gros bouquet de fête. Mais combien individuel, gracieux et imposant à la fois, dès qu'il n'est plus en bataillon trop serré et qu'il peut se laisser aller — par exemple et surtout sur le bord des oueds — à sa naturelle fantaisie, aidée par le vent.

Jamais autant qu'ici — durant la longue promenade que nous faisons d'un groupe de dattiers à l'autre — je n'ai goûté l'allure reptilienne de ces stipes obliques, écailleux, d'un rose de sucre d'orge à la lumière du soir. Jamais je n'ai mieux admiré leur souple et puissant départ de serpent qui se détend, ou encore de parabole géométrique dont la ligne brusquement se casse et s'achève en un jaillissement et une retombée de palmes : quelque chose comme une fusée obscure qui se serait figée sur un ciel clair, dans la seconde même de son éclatement.

Un autre agrément de cette oasis remarquablement peuplée, c'est d'être presque partout habitée, jusqu'à ses extrêmes confins. Là même où on la croit terminée, sous un dernier bouquet de dattiers, voici une habitation, j'allais écrire une petite ferme, qui met encore de la vie dans cette sylve de palmiers et d'arbres fruitiers. On songe à certaines forêts particulièrement humanisées de l'Île-de-France : c'est ici, toutes proportions gardées, un Fontainebleau saharien. Des cases sommaires sans doute, mais si aimablement placées au bord d'un ruisseau, si joliment nichées sous les frondaisons, qu'elles prennent des airs de villas-ermitages. Des essais de clôture, des enseignes de propriétés privées, comme ces crânes de mulets qui, accrochés à un des arbres de l'entrée, sont destinés à protéger maison et récoltes contre le mauvais œil. Des colloques de paysans qui, au soir tombant, s'entretiennent de leurs affaires, nous saluent cordialement. Tous les signes, enfin, d'une existence villageoise pas trop misérable et, semble-t-il, sans amertume.

Le lendemain, de bon matin, nous nous sommes arrachés non sans regret à cette oasis privilégiée autour de laquelle la montagne aurasienne, moutonnée et rose, semble avoir adouci son âpreté ordinaire pour encadrer comme il convenait ce site de béatitude. En selle pour remonter la vallée de l'Abdi !

Ah ! les charmantes minutes que ces départs matinaux, à dos de mule, quand on commence à se faire à ce sport ! Départs à l'antique, non par des routes kilométrées, mais par des sentiers virgiliens ; départs insensibles, sans la brutale césure du coup de sifflet ferroviaire ou du démarreur automo-

bile, après quoi l'on ne voit plus rien derrière soi et tout est fini de ce que l'on quitte... Nos ruptures, maintenant, sont douces, progressives et sans trop de tristesse. J'ai le temps, dix fois encore, en me retournant sur la selle, de contempler cette délicieuse coupe naturelle, remplie à pleins bords de céréales, de palmes et de félicité, et d'échanger les saluts d'adieu avec notre brave caïd qui, dans ses laines blanches, sous le soleil matinal, fait une si jolie statue vivante, toute en plis légers, en flottements translucides. A mule, on s'éloigne peu à peu : le fil de la séparation s'étire longtemps avant de se casser.

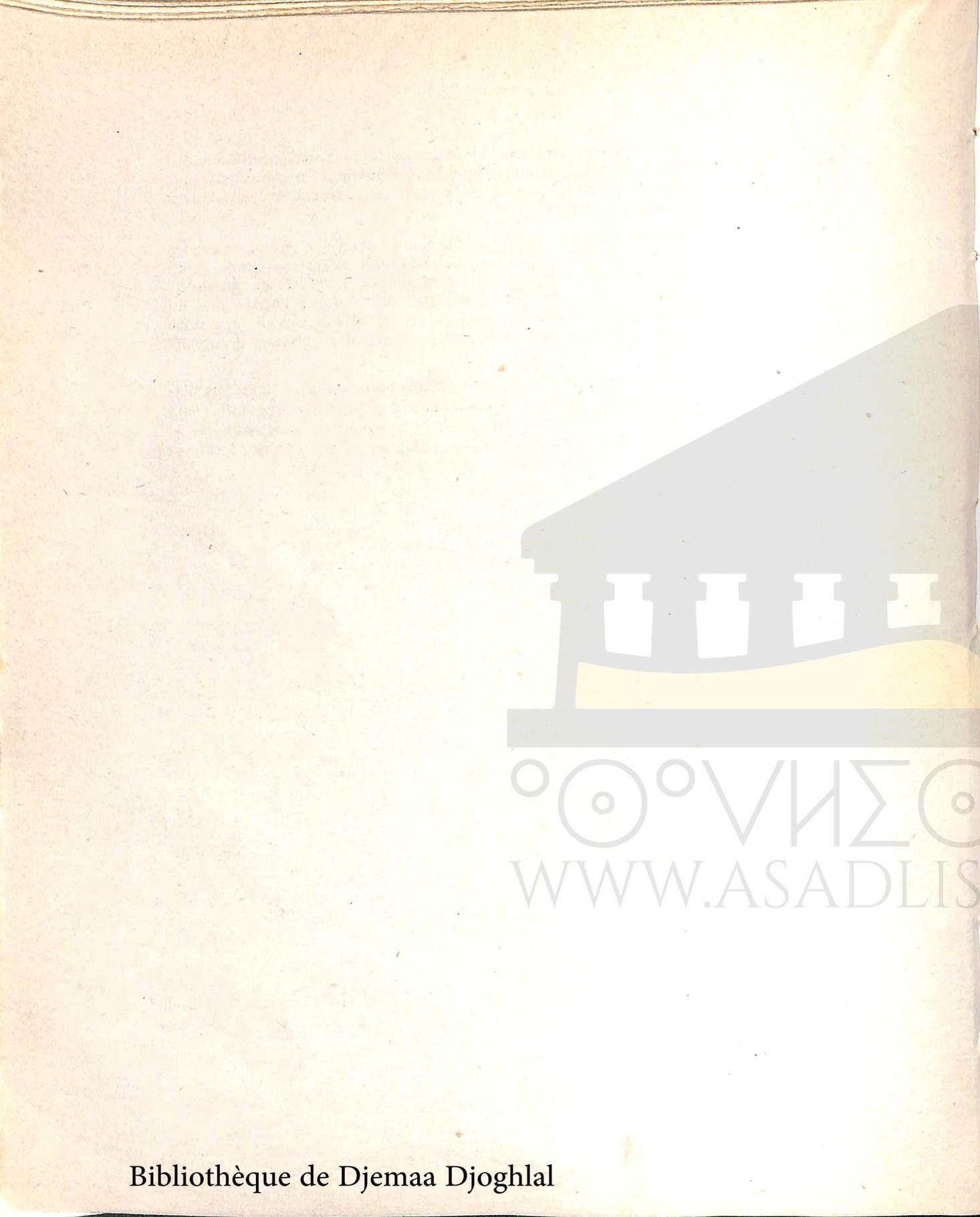
Nous voici bientôt dans le lit de l'oued el-Abdi, un lit fort caillouteux, passablement plus large que celui de l'Abiod et dont les rives n'ont ni la hauteur, ni surtout les escarpements fantastiques du canyon oriental. C'est encore cependant un chemin d'eau fort encaissé par endroits entre de puissantes murailles. Celles-ci sont faites d'abord de poudingues rougeâtres que le torrent préhistorique et les ravineurs de la pluie ont fouillés et sculptés de façon singulière. Il y a notamment un point de la rive droite où ces poudingues, façonnés en minces colonnettes et en bas-reliefs parfaitement horizontaux, sur une grande longueur, évoquent étrangement, couleur comprise, l'architecture et les décorations à la fois énormes et tarabiscotées du grand palais d'Angkor. A un certain endroit, près d'un palmier solitaire qui est comme le gardien de ce musée paradoxal, on jurerait une procession de ces figures longues, souples et molles qui sont les Panathénées de la statuaire cambodgienne.

Les deux marges de l'oued sont, d'ailleurs, sauf des passages tout en cailloux et en chaos rocheux, aussi abondamment oasisiques, plus abondamment peut-être, que celles de l'Abiod. En bien des points, la palmeraie y monte plus haut, sur des rives moins abruptes, où apparaissent de plus en plus nombreuses et significatives les traces de l'irrigation romaine. Les arbres fruitiers surtout s'y affirment plus robustes et plus luxuriants : on voit s'épanouir progressivement le verger-roi de l'Algérie, dont les jardins de Menaâ seront l'apothéose. Ce canyon moins encaissé que l'autre est aussi plus accueillant aux agglomérations humaines. Ce ne sont plus les *guelaas* hautaines et mystérieuses de l'Abiod, gardiennes de villages invisibles. Ici, les *décheras* peuvent s'accrocher aux flancs des murailles et y prennent une allure plus humaine. Le douar de Beni-Souik, avec ses maisons cubiques, littéralement criblées de petites ouvertures triangulaires, descend presque jusqu'à la rivière. L'un des deux Amentanes y trempe ses pieds. Ce peut être là une station bien agréable pour un lunch spartiate, dont le dessert sera la visite du village, le spectacle de ses vieilles fileuses aux fronts si noblement drapés, ou celui des jeunes laveuses de l'oued, trépignant sur leurs savonnages. A moins que les guides ne vous aient fait prendre plus tôt un chemin supérieur, assez ingrat, mais d'où l'on domine le diorama des deux Amentanes, l'un tout gris, au sud,

l'autre tout rose, au nord, et de leurs rustiques tours de guet, pareilles à des fortins barbares et qui en ont sans doute joué le rôle, mais qui n'ont aujourd'hui d'autre ambition que de repérer de loin les voleurs de dattes. Car les palmiers foisonnent encore dans ce verger.

De ce sentier haut — qu'il est mieux de n'aller chercher qu'après Ouarka, aux maisons ornées de rosaces — nous aurons, en même temps qu'un large et beau coup d'œil sur le thalweg de l'oued Abdi, la révélation soudaine d'un climat plus frais et plus âpre. C'en est fini des chaudes exhalaisons du Sahara. C'est par un rude sentier de plateau et de cols successifs que nous retombons sur l'oued, à Menaâ, pour n'y retrouver que des palmiers décoratifs mais non fructifères.

Adieu mental au Sahara dont, ce matin encore, nous nous emplissons les yeux à Djemorah. Il nous accompagne cependant, ayant fait route avec nous, et nous le retrouverons encore sur la chaussée macadamisée de Menaâ à Batna. Nous le ramenons à notre suite, en effet, sous sa forme la plus colorée et la plus théâtrale : les caravanes de printemps.



Cultivateurs errants et caravanes de famille

Il y a caravanes et caravanes, qu'il convient de distinguer.

Imaginez d'abord un cultivateur français qui aurait sa vigne et son foyer principal en Bourgogne, mais qui posséderait un champ de blé dans la Brie, quelques hectares de betteraves non loin de Lille, une olivaie en plein rapport près de la Côte d'Azur, et qui devrait se charger lui-même, avec sa famille et quelques ouvriers, de l'exploitation de ces divers fonds. Telle est — si l'on réduit à quatre-vingts kilomètres environ le total des distances ainsi représentées — la situation d'un grand nombre d'Aurasiens, en observant en outre que le pays ne connaît pas d'autre express que la mule, d'autres wagons de marchandises que les chameaux, et qu'il n'y a pas de temps à perdre pour se rendre, à l'époque opportune, d'une de ces terres à l'autre, pour préparer, ensemençer, moissonner chacune d'elles et engranger les récoltes au moment propice.

Si l'on veut préciser, carte en main, un paysan *chaouïa* peut fort bien être propriétaire de quelques arpents d'orge dans la région de Médina, voire, plus au nord, dans celle de Lambèse et de Batna, avoir d'autre part un verger autour d'Arris, de Menaâ ou d'Amentane, et quelques beaux noyers à Bouzina. Une propriété étant surtout définie en Aurès par ses possibilités d'irrigation, il peut être possesseur, ici, d'un terrain *bour*, c'est-à-dire uniquement arrosé par les pluies, là, d'une terre *haï*, c'est-à-dire arrosée par une

source ou un ruisseau, dont il détient une part ou *nouba*, avec faculté de vendre ou de céder pour un temps cette part d'eau sans aliéner la terre qu'elle irriguait (supposez, pour raisonner et comparer par l'absurde, un locataire parisien qui revendrait ou sous-louerait à un voisin de palier son abonnement au gaz tout en conservant pour lui-même l'appartement). Ou bien, et mieux encore, ce paysan peut être propriétaire d'une excellente bande de terrain *djelf*, c'est-à-dire arrosé par les crues et par des rigoles ou *séguias*, au fond d'un canyon tel que celui de l'Abiod, et y cultiver abricotiers, grenadiers, vignes, légumes, sous des palmiers dont les dattes ne sont pas toujours de choix, mais dont l'ombrelle protège utilement le reste du jardin contre les ardeurs du soleil. En surplomb de cette bande « oasis », il aura sa *guelaa* particulière ou sa fraction de *guelaa* collective, où il grimpera comme il pourra, parfois à l'aide d'une poulie et d'une corde, et où il centralisera les récoltes de ses différentes terres. Enfin, tel un fermier bressan par exemple, qui — peu amateur de son triste vin de noah — voudrait jouir d'une parcelle de vigne avec vigneron sur le terroir de l'Hermitage ou celui de Châteauneuf-du-Pape, il peut acheter quelques dattiers de grand cru dans l'oasis de M'chounèche, avec cette clause spéciale que ces palmiers continueront d'être soignés par le vendeur, moyennant un cinquième de la récolte.

Au total, régime de propriété et de culture assez étonnant, assez compliqué au premier abord, mais qui est rendu possible, nécessaire même, par l'extrême variété des climats de l'Aurès à une époque donnée. Travaux et récoltes s'échelonnent, au cours de l'année, d'un bout à l'autre du massif, et la même équipe qui vient de moissonner l'orge à Tifelfel aura tout loisir de remonter l'oued avant d'en faire autant à Médina. Après quoi, ayant ramassé abricots, figues et noix, ayant même terminé le séchage de certains fruits, elle pourra se trouver à pied d'œuvre pour la cueillette des dattes dans l'extrême-sud du massif.

D'où un perpétuel mouvement de navette, un demi-nomadisme du nord-est au sud-ouest et *vice versa*, qui fait du paysan *chaouïa*, pendant la majeure partie de l'année, un Juif errant de la charrue et de la houe. D'où aussi cette impression que les villages ou *mechtas* de l'Aurès sont assez vides dans la belle saison — on n'y voit guère que des femmes, surtout des vieilles, des enfants, peu d'hommes, sauf des passagers ou des *lazzaroni* de l'endroit, possesseurs seulement d'un maigre lopin et qui vivent surtout au café maure — et qu'en somme, pendant les mois actifs de l'année, tout le monde ou presque « marche la route », à la poursuite du travail à faire sur des propriétés disséminées.

D'où enfin, aux yeux du visiteur, un incessant défilé de menues caravanes à faible parcours, qu'il ne faut pas confondre avec le vaste parcours alternatif nord-sud et sud-nord, c'est-à-dire avec l'*achaba* ou « poursuite de l'herbe », des vrais nomades sahariens, entre le Désert et le Tell. Par rapport à ce large rythme, vieux comme le monde, à ces « grandes lignes » du nomadisme commandé par des nécessités naturelles autant que par un instinct de race, les humbles cortèges *chaouïas* font figure de petites lignes d'intérêt local. Ils n'en sont pas moins curieux à observer.

Ce sont d'ambulants et modestes campements, dont le bourricot et la mule sont les porteurs ordinaires et qui ne comportent que les objets essentiels pour des étapes assez brèves : quelques provisions, quelques poteries, une tente très basse, soutenue par trois piquets : le minimum d'un *camping* d'une nuit ou deux, au bout duquel les campeurs trouveront à se loger dans les *mechtas*, chez des parents ou des amis, ou même dans une maison à eux ; sans compter ces *afris* ou grottes naturelles que l'on voit assez fréquemment aux flancs des canyons : petites hôtelleries sans gérants ni factures, que l'on a prises souvent et à tort pour des habitations de troglodytes. On reconnaît spécifiquement ces pauvres et sommaires caravanes de famille à la coiffure régionale des femmes, à l'affabilité relative des hommes, souvent vêtus de défroques militaires, et surtout à l'âne ou à la mule chargés — si peu — de la charrue légère, toute en bois, avec quoi l'on égratignera un sol par bonheur complaisant et généreux.

Mais ce ne sont là qu'allées et venues de Berbères circulant chez eux, à travers leurs modestes domaines. Un spectacle autrement émouvant attend le voyageur dans les profonds couloirs de l'Abiod et de l'Abdi : celui des caravanes de grands nomades remontant vers le nord pour y chercher à la fois du pâturage pour leurs dromadaires, pour eux le commerce de leurs produits et du travail sur les Hauts Plateaux et dans le Tell. Chasse à l'argent indispensable, même sous les latitudes sahariennes. Invasion rythmique du Nord par le Sud, pacifique *razzia* de douros qui a remplacé les violents pillages de jadis, la mise en coupe réglée des sédentaires ou demi-sédentaires par les errants au long cours.

Il était nécessaire, pour faire comprendre les différences d'allure, de costumes, de bagages et surtout d'effectifs humains et camelins, de bien discerner les humbles caravanes de famille qui vont et viennent à l'intérieur du massif — évoquant les croquis de bohémiens de Callot — des caravanes de douars et de tribus qui, nous le verrons, traversent l'Aurès comme des fresques mouvantes et majestueuses.



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



Sur la route mystérieuse des caravanes du Sud

J'ai dit pourquoi — chasse à l'herbe et chasse au travail rémunérateur — les nomades du Sud remontent chaque printemps vers le nord. Ce retour des dromadaires affamés et assoiffés, des Sahariens maigres et avides, est assez mal vu par ceux qui possèdent des terres cultivées et un foyer. Moins à craindre sans doute que les « redoutables acridiens » (selon l'inusable cliché) qui dévastaient jadis et parfois encore dévastent tout ou partie de l'Algérie fertile, les chameaux de caravanes se comportent cependant comme de gigantesques sauterelles, marquant cruellement leur passage au bord des champs et des jardins. De leurs longs cous, de leurs dents jaunes et obliques, de leurs lèvres en caoutchouc, étonnamment préhensiles, indifférentes aux piquants, ils cueillent négligemment tout ce qui leur semble comestible : aussi bien les raquettes épineuses du figuier de Barbarie que les plants de pommes de terre. Et leurs guides sont des chapardeurs émérites qui — de même que les *romanis* dans nos campagnes — professent une singulière dilection pour les volailles égarées, les moutons imprudents, voire pour les chats candidats à la gibelotte. Si l'on ajoute à ces déprédations le fait que, depuis quelques années, la main-d'œuvre est moins demandée là-haut et la lutte pour l'embauche plus âpre, souvent jusqu'aux rixes, on conçoit que les autorités françaises soient obligées de réglementer et de canaliser la transhumance remontante des caravanes. Avant 1930 encore, leur mouvement ascendant s'amorçait dès fin

7. — Beni-Souik (vallée inférieure de l'oued-el-Abdi)

avril et prenait toute son ampleur au cours de mai. On nous apprend cette fois que les grands défilés camelins ne seront autorisés qu'à partir du 1^{er} juin et que tous ceux qui enfreindraient cette consigne seraient impitoyablement arrêtés sur place ou même refoulés provisoirement par les agents de l'Administration, postés en surveillance aux guichets de l'Aurès.

Quelle tentation cependant que ces fonds de vallées verdoyants et déjà en pleine récolte ! Quelle hâte chez les tribus nomades d'arriver les premières à pied d'œuvre pour les moissons des Hauts Plateaux ! Et surtout quels corridors providentiels que ces canyons de l'Aurès, avec leurs petits affluents vite desséchés qui peuvent servir de cachettes à chaque étape, pour tâcher de passer avant la date réglementaire et pour se glisser entre les mailles de la surveillance ! C'est pourquoi, dès la dernière semaine de mai, nous avons déjà croisé plusieurs de ces processions, dont la rencontre n'est pas le moindre attrait d'un circuit en Aurès.

Les caravanes, on les subodore — je veux parler de ma mule, qui a du flair — avant même de les voir.

C'était un peu avant la coupure de Tighanimine. Tout à coup, ma bête, rompant sa marche mécanique et dolente, s'est raidie sur ses sabots, comme bloquée par un quadruple frein. Les naseaux dilatés, elle ronfle et proteste. « Caravane », dit simplement notre *deïra*, dont le cheval a marqué de même un temps d'appréhension. Et voici en effet, au sortir d'un portant rocheux, la silhouette énorme, au col souple et pendulaire, du dromadaire chef de file. « Le premier qui vit un chameau... » dit La Fontaine. Ma mule est de cet avis et voudrait bien retourner sur ses pas. Même l'accoutumance ne l'a pas rendue familière avec cette bête de forme préhistorique et monstrueuse, à senteur de fauve, et du reste d'importation étrangère. Antique solipède berbère, dont la marche est dure, mais régulière et soigneuse, elle n'admet pas encore cet intrus syrien, au profil de vieille fille goitreuse et susceptible, ce chemineau du Désert aux sabots spongieux et avachis, dont les jambes grotesquement articulées semblent suivre à regret des pantoufles hors d'usage. Il faut le gourdin du muletier, ou même tourner la tête de la mule contre le rocher pour qu'elle consente à une telle rencontre. Elle a tort : le spectacle est de ceux dont nous ne nous lasserons pas, nous autres. La caravane, tant qu'il y en aura, restera pour l'imagination humaine un thème souverain. Mieux que les sites les plus sauvages ou les habitations les plus étranges, plus peut-être que les ruines romaines elles-mêmes, elle nous donnera l'impression du passé : d'un passé qui, remontant de très loin dans le temps et dans l'espace, venant

en quelque sorte à notre rencontre, au pas mou et somnambulique de ces bêtes dégingandées, aurait tout juste la vie falote des personnages et des scènes de cauchemar...

Tout d'abord, des cortèges encore médiocres, de deux ou trois familles, tribus minuscules ou fractions de tribus. Je vois encore la première. Une avant-garde d'ânon, écrasés sous d'énormes bissacs ; l'un de ces bissacs rempli de bois coupé et, sur ce bois figurant les raides brins de paille des crèches de Noël, un enfantelet tout nu, gigotant et souriant au soleil. Ensuite, un vieux nomade barbu, bizarrement allongé sur sa bête dans la pose du *Jour* de Michel-Ange. Sur un troisième bourricot, une malle poilue, disloquée et ridicule, des plats de bois, des pilons à couscous. Puis, sur l'un des trois chameaux, le traditionnel palanquin ou *bassour*, harem ambulante de l'épouse du chef, dont on aperçoit entre deux rideaux le regard furtif. Pauvre *bassour*, en vérité, par sa carcasse sommaire de branches courbées, mais splendide par la couverture qui le drape, aux rayures sang de bœuf, bleu de ciel, groseille et vert acide.

Autour de lui, femmes et fillettes de moindre importance vont pieds nus, en faisant cliqueter les anneaux de leurs chevilles : visages bronzés et lourds cheveux nattés en oreilles de chien ; yeux sombres et hagards que dément un semblant de sourire, un sourire mélancolique, perpétuel et figé, sans autre explication que l'essoufflement constant de ces marcheuses, leur besoin de respirer largement, et aussi peut-être une sorte de retroussis instinctivement animal de leurs lèvres épaisses, trop courtes, dirait-on, pour masquer leur denture de fauves. Les jeunes femmes ont les pommettes violemment fardées, ce qui, joint à leurs voiles et à leurs costumes éclatants, à leurs bijoux de métal et de corail, fait songer à quelque pauvre cirque de campagne dont les artistes, par lassitude ou par économie, ne se démaquilleraient jamais. Tous ses figurants, femmes, enfants, grands diables en burnous ou nègres armés de matraques, sont silencieux et — hostilité ou dédain — nous regardent à peine. Seules, les très vieilles femmes de l'arrière-garde confondent leurs cris rauques avec les aboiements furieux de chiens maigres qu'elles retiennent à pleins bras. Un petit chacal en peluche café au lait très clair suit sagement la troupe, et aussi quelques moutons sahariens à la toison crémeuse, invraisemblablement rosie par le soleil du matin, si drôlement coiffés d'une tache noire ou marron, très régulière, qui leur fait en même temps un chaperon et un masque. La caravane est passée, et nous plaignons, en les enviant un peu, ces pauvres gens que nulle conquête, nulle civilisation n'a pu et ne pourra peut-être jamais détourner de leur errance millénaire.

Les caravanes plus longues et plus peuplées, celles que le nouveau venu en Afrique imagine et attend d'après la littérature et l'image, c'est plutôt en remontant le lit de l'oued Abdi que je les ai rencontrées et suivies. Sans doute la vallée de l'Abdi est-elle plus large, plus accueillante que celle du canyon parallèle, encore que tout aussi propre à les dissimuler. Sans doute aussi le chemin de l'Abiod, passant sous les feux conjugués de l'Administration et de la gendarmerie d'Arris, est-il vu d'un mauvais œil par ces bohémiens du Désert, qui n'ont pas toujours la conscience tranquille et qui, au surplus, trouvent sur l'itinéraire Biskra-Branis-Djemorah-Menaâ un chemin plus direct vers Batna et les Hauts Plateaux. Quoi qu'il en soit, c'est l'Abdi surtout qui m'a paru être la voie à la fois secrète et triomphale de la transhumance saharienne.

De ces caravanes majeures, dont j'ai dû un jour remonter la procession compacte, presque sans solution de continuité, pendant une dizaine de kilomètres, le film est saisissant. Ce ne sont plus, cette fois, de simples chameaux de bât, marchant à la queue leu leu, en longs trains de messageries, comme on en rencontre dans l'arrière-saison, sur les routes de l'Algérie, pour le transport en gros des dattes et des grains. C'est le voyage solennel de toute une tribu, avec armes et bagages, ânes, troupeaux, chiens et enfants : c'est le spectacle, inimaginable pour qui ne l'a pas vu, de tout un village en marche, on dirait presque en fuite. Et sans doute l'époque n'est-elle plus — dont il nous reste une description de Fromentin, colorée comme une toile d'orientaliste — où les hauts et puissants caïds caracolaient en tête de ces longues théories, sur des chevaux lumineux et dansants, suivis de *bassours* de gala, « mitres étincelantes au-dessus de la tête des dromadaires blancs », sleeping-cars de ces trains sur piste. Ces caïds, aghas et bachaghas, distants et boudeurs en 1850, aujourd'hui apprivoisés, ont à leur disposition la locomotive, l'autocar ou même souvent leur personnelle six-cylindres. Quelle noblesse encore, cependant, quelle éclatante symphonie de couleurs et de bruits, dans les caravanes sans étamajor ni étendards, sans étalons aux étriers damasquinés d'or, sans fanfares ni tambourins, qui ont survécu malgré tout !...

Les montures et véhicules essentiels en sont maintenant les chameaux, dont on ne songe plus à sourire lorsqu'ils marchent ainsi en très grand nombre, majestueux et beaux par leur adaptation traditionnelle à ces déplacements confus de masses humaines, par l'espèce d'harmonie secrète que l'on découvre entre ces animaux issus des pays bibliques et le souvenir des exodes d'Israël.

Sur leur robe terne et feutrée, des taches de couleurs très vives, malgré la poussière ; des cotonnades bariolées, des foulards écarlates, des costumes de femmes largement drapés, ceinturés ou barrés de vert, de violet, d'orangé, que la froide photographie transforme, hélas ! en oripeaux, voire en guenilles indigentes et fripées, mais qui, sous le soleil d'ici, remplissent la palmeraie d'un spectacle héroïque, éblouissant. Aux flancs des bêtes, un indescriptible bric-à-brac de couvertures rayées, roulées en paquet, étalées en

rideaux de *bassours* ou flottant en caparaçons, de piquets de tente, d'outres dégonflées, de poteries, de plats à couscous, vastes comme des *tubs*, amas hétéroclites d'où émergent des têtes de négrillons, rasées et ahuries. D'étranges colis, logés et arrimés à la diable, qui signifient la volonté de « marcher la route » sans cesse, sans retard : une jeune femme a juché auprès d'elle, sur son chameau, et soutient comme un énorme nourrisson un ânon nouveau-né...

Surtout, un vacarme infernal d'objets qui s'entre-choquent, de cris d'hommes qui courent, la trique à la main, parmi les chameaux qui beuglent et les ânes qui braient. Les innombrables chiens trompent leur faim jamais satisfaite en jappant éperdument aux jambes du bétail. Les petites chèvres, noires et brillantes, dont les échines ondulent autour des dromadaires monumentaux comme des vagues autour de vaisseaux de haut bord, bêlent sans arrêt, misérablement. On ne sait plus si ce sont les cabris qui vagissent ou les enfants de la tribu qui pleurent, ni si les plaintes des moutons ne sont pas des sanglots de gens qu'on égorge. Les caravanes se défilent dans le lit de l'oued, en trébuchant sur ses cailloux, comme un peuple affolé que poursuivrait de loin une armée ennemie.

Spectacles à la fois magnifiques et pitoyables : Bible en action ou Zoo-Circus en déroute, selon l'humeur du témoin et l'œil dont on les regarde. En me grisant les yeux, toute une matinée, de ce kaléidoscope vivant, j'ai songé que le cinéma, avec son exotisme artificiel et ses plates figurations, était bien fou d'ignorer de telles mises en scènes, naturelles et sincères. Comment ceux-là mêmes qui, il y a une quinzaine d'années, ont « tourné », à Rouffi, les vues d'un Hoggar encore inaccessible pour eux à cette époque, n'ont-ils pas songé à poster une caméra discrète dans le lit de l'oued Abdi et à y prendre le film authentique des caravanes de printemps ?... La chose est encore à faire aujourd'hui.

Mais que dis-je ? On nous en donnerait une bande exactement photographique sans doute, et même bruyante à souhait. Mais les couleurs ? Mais les sauvages parfums d'ici ? Mais les cent aspects d'un tel tableau, selon l'angle sous lequel on le regarde ? Et les découvertes que l'on fait, les émotions que l'on éprouve à se rapprocher de la caravane, à se mêler presque à elle ?... Un tel pittoresque ne se déguste bien que sur place : il ne s'exporte pas en boîtes de conserve.

Menaâ dans les vergers

SAUF Arris, revue et augmentée à l'européenne, une seule agglomération aurásienne — Menaâ — fait réellement figure de petite ville, ne fût-ce que par son aspect ramassé et le copieux groupement de ses maisons sur un mamelon conique. Plus exactement, sur une moitié de cône, l'autre moitié restant nue. Menaâ n'a pas réalisé complètement la forme pyramidale des villes mozabites : c'est un héli-Ghardaïa, un décor en trompe-l'œil. Tel quel, fort imposant cependant par rapport à la plupart des villages de l'Aurès.

La première fois que j'y suis arrivé, j'avais été amusé — après une de ces fins d'étapes caillouteuses et solitaires, au bout desquelles on retrouve avec gratitude les signes de la vie humaine — par les petits marabouts qui l'avoisinent : bizarres cénotaphes à pointes arrondies, enrobés d'une chaux bleutée qui les fait ressembler à des sorbets en fusion. J'avais été frappé surtout par l'entassement de ses maisons à toits plats et par l'étrange croupe montagnaise qui lui fait suite sur la droite, découpée en stratifications rocheuses si régulièrement disposées qu'on jurerait une rangée de biscottes géantes.

Cette fois, Menaâ s'est révélé à nous d'une façon très curieusement anecdotique et moderne. Sur la placette qui sépare la ville de l'éminence adverse — celle qui porte le fondouk-hôtel du Gouvernement général — que

vois-je en effet ? Une vieille camionnette, un cadavre d'automobile à peu près réduit à l'état de squelette et qui a échoué là comme un bateau naufragé sur une plage.

Toute une aventure. Le gros personnage de la ville, celui-là même qui m'avait si aimablement accueilli, puis escorté, en 1928, s'est pris de querelle, il y a trois ans, avec le propriétaire-wattman de ce rustique autobus, qui faisait alors le service de Batna, la route arrivant jusqu'à Menaâ. Histoire de femme, rivalité amoureuse, surchauffée par le vin, auquel les musulmans ne s'adonnent pas sans risques ni sans fureur. Coups de revolver, tout comme sur le boulevard de la Chapelle : les habitants m'ont fait voir, avec un secret orgueil de minaret, la trace d'une balle sur le mur d'une maison, cicatrice que l'on conserve comme un souvenir historique. Le fils du personnage en question a été blessé. Lui-même expie au pénitencier de Lambèse l'adresse dont il a fait preuve en tuant net le conducteur de l'autobus.

Le car est resté sur place, doublement sacré, et par la question d'héritage, toujours délicate et compliquée en pays berbère, et surtout par l'espèce de malédiction qui s'attachait dès lors à ce véhicule néfaste. Mais si on ne l'a pas remis (et qui l'eût pu d'ailleurs ?) les citoyens de Menaâ ne se sont pas privés de racler ce cadavre mécanique jusqu'aux os, aussi proprement que les fourmis rouges nettoient une gazelle dans le Sahara. Tout y a passé de ce qui semblait utilisable : les glaces, le crin des banquettes, les pneus des roues, si propres à faire des sandales, les miroirs de phares, qui doivent maintenant être promus au rang d'objets d'art... Le reste demeure là, en châssis d'exposition, muni de tous ses organes. Les gamins du pays y montent à plaisir, s'asseoient sur le siège, font le simulacre de manier le volant et de passer les vitesses. Cette carcasse est devenue comme le *Borda* automobile des futurs pilotes de la ville. Et cela ne serait que comique si ce n'était aussi la preuve que l'exemple autant que le besoin peut créer la fonction, et la certitude que ces galopins *chaouïas* se préparent inconsciemment à recevoir la civilisation dont ils touchent ici le symbole essentiel.

Le nouveau caïd de l'endroit est un fort brave homme, infiniment poli et obligeant, qui, bien que décoré du ruban rouge, souffre d'une envie chronique de cravate, celle-ci fût-elle seulement du Nichan. C'est, nous laisse-t-il entendre, pour ne pas rester inférieur en majesté à certains de ses confrères.

Il nous a reçus à la porte du fondouk-hôtel, le premier en date des cinq de l'Aurès, inauguré en juin 1917 par un discours très habilement flatteur pour les Berbères « jardiniers et démocrates », un discours que n'eût point renié un légat romain. Type traditionnel, modernisé au minimum nécessaire, du fondouk saharien : une cour carrée, autour de laquelle sont distribués en rez-de-chaussée chambres, salle à manger et salon rustiques, remises pour autos. Toits plats et petites fenêtres triangulaires, à l'aurasienne, garnies de moustiquaires. Bref, tout ce qui suffit au touriste, sans compter que, le cas échéant, ces refuges eussent fait d'excellents bordjs militaires. Mais qui pourrait y songer rétrospectivement, en dégustant la cuisine à la fois locale, propre et mijotée à la française, du chef de poste, un ancien tirailleur qui est devenu, par don naturel, un chef tout court ?... Tout près de ce bordj gastronomique, la demeure — en style pareillement aurasien — d'une vieille demoiselle anglaise qui est venue s'installer ici, unique Européenne, Allah seul saura jamais pourquoi : peut-être séduite par l'aimable diorama de la ville, peut-être pour battre un record d'originale solitude.

Après une nuit réparatrice dans le fondouk, il est amusant de retrouver, au matin, un autre Menaâ, éclairé à contre-soleil par une lumière frissante qui met sur ses toits plats un bizarre effet de neige. Suivons, pour aller visiter la ville, le burnous du caïd, que tous les hommes viennent baiser à l'épaule avec un geste antique de soumission filiale. Nous sommes descendus par un chemin bordé de céréales très drues. La petite cité est ceinturée par des jardins et des vergers si luxuriants et d'une valeur telle que c'est la crête même des murettes de séparation, très basses, qui sert de chemin pour y circuler. A l'entrée de la rue principale, un perron de *caouadji*, tapissé de nattes, pour les éternels lazzaroni de l'islam qui ne manquent pas, dès le matin, même en pays berbère. Une longue terrasse lui fait suite, au pied des dernières maisons, qui semble être à la fois un belvédère et un forum pour les notables de Menaâ.

Le corps de la *déchera* est fait de maisons relativement vastes, à fenêtres minuscules, ouvertes très haut, presque sous les toits, comme des meurtrières. L'intérieur est un lacs de ruelles ascendantes, assez propres, obscurcies en maints endroits par des passages couverts dont les derniers, au bout des rues, figurent des portes de ville forte et nous ouvrent brusquement de magnifiques échappées sur les jardins du bas et sur les montagnes environnantes. L'une d'elles a une vue plongeante sur le confluent de l'Abdi et de l'oued Bouzina, carrefour d'eaux de teintes différentes, éden de prairies,

de champs et d'arbres fruitiers. Elle semble avoir été disposée là pour la joie des artistes : le nôtre s'y asseoit instinctivement, tous crayons et pinceaux dehors. Enfin, sur la crête de l'agglomération, c'est l'étonnement de voir le demi-cône d'habitations s'arrêter tout net au bord d'une descente abrupte, hérissée de figuiers de Barbarie, ces chevaux de frise fournis par la nature aux villages *chaouïas*.

Au total, sauf la platitude des toits-terrasses et l'absence de tout volet aux fenêtres en meurtrières, l'ensemble de Menaâ donne assez l'impression de nos petits villages perchés des Alpes-Maritimes, des Basses-Alpes et du Var. La dernière touche de ressemblance, c'est le minaret de la mosquée principale, mince parallélogramme qui joue les clochers de la Provence montagnaise, mais avec un savoureux détail de modernisme. Le caïd précédent, qui avait l'orgueil de sa cité et voyait grand, a fait graver au sommet de ce minaret, dans l'enduit encore frais, un faux cadran du plus bel effet, dont les aiguilles sont immobiles à jamais. A l'horloge principale de Menaâ il est trois heures et quart, pour l'éternité.

Ou du moins tant que durera ce monument. Car ici comme dans tout l'Aurès, comme dans tout l'islam, les constructions — même à base de pierres, mais de pierres liées avec de la boue — sont précaires et vite caduques. L'instituteur de l'école franco-indigène, avec qui je causerai tout à l'heure et à qui je vanterai le bonheur d'avoir devant les yeux — du point où est située son école — ce village à la provençale ou à l'italienne, ne sera pas tout à fait de mon avis. Il me répondra, non sans quelque humeur — celle que témoignent volontiers les sédentaires aux errants : « Bah ! c'est toujours la même chose... »

Encore qu'un maître de groupe scolaire du boulevard Saint-Denis ou de la rue Turbigo puisse en dire autant, quelle erreur, ou plutôt quelle illusion !... Rome a bien pu faire du solide et du longtemps durable en ce lieu qui fut le siège d'une de ses colonies. Dans la cour même de l'école, une pierre écrite nous parle encore d'un personnage qui fut quatre fois consul... Mais l'indigène, réduit à ses propres moyens, c'est une autre histoire ! Ses villages, même et surtout de quelque importance, comme celui-ci, sont en perpétuelle transformation. J'ai sous les yeux plusieurs clichés d'ensemble de Menaâ, dont l'un vieux de plus de trente ans, un autre de cette année. Sans doute la silhouette générale semble n'avoir guère changé ; mais dans le détail, à la loupe, on constate d'incessants remaniements. Des maisons se sont surélevées, d'autres ont disparu. Surtout, on remarque un nombre croissant et un élargissement progressif des soi-disant fenêtres. Le caïd, qui a l'air de bien connaître — peut-être par la pratique des actes de vente — l'histoire des habitations principales, me confirme dans ma supposition : « Tu vois, me dit-il, cette maison. C'est la plus vieille de Menaâ : elle a *plus de cent ans*. » Ce qui n'est pas, comme on pourrait le croire, une chronologie vague d'ignorant : c'est le siècle

à peu près rituel du vieux palmier et de la vieille bâtisse. Puis il ajoute, en me montrant le propriétaire de la dite : « Celui-là, il voulait la démolir, parce qu'elle est vieille, elle est *cassée*. Alors, je lui ai dit : « Mon fils, ne démolis pas ta maison parce qu'elle est vieille : *c'est un souvenir*. Si tu la ré pares, elle dure encore trente ans. » Esprit de conservation fort inattendu chez un Arabe, même quelque peu francisé. Embryon, peut-être, de sens archéologique... Mais allez comparer cette ancienneté avec celle de nos Manosque et de nos Saint-Paul-de-Vence, auxquels fait songer la silhouette de Menaâ !

Voici précisément que nous allons assister à ce sempiternel travail de ravaudage, au cœur même de la cité, c'est-à-dire dans la mosquée du haut, dont le bâtiment principal a cédé sous le poids des ans. Il s'agit de réédifier toute la salle de prières, colonnes et toit. Humble mais pénible entreprise ! Sur ce chantier, tout comme dans les travaux d'irrigation de l'Abiod, rien qui ressemble à nos modernes outils ou adjuvants de construction. Je cherche en vain des yeux une scie, un rabot, une poulie à hisser les fardeaux, voire une échelle. Le seul instrument efficace paraît être la petite houe à tranchant aiguisé — sœur de l'essette de nos tonneliers — qui sert tour à tour à écorcer les troncs d'arbres et à les dégrossir, à vaguement aplanir les planches, par petits éclats successifs, ce qui leur donne finalement un aspect de métal martelé. On ne peut pas imaginer, à moins de remonter à l'âge de la pierre, plus misérable façon de travailler le bois.

Il s'agit pourtant de mettre en place une dizaine de troncs d'abricotiers assez lourds qui, une fois recouverts d'un enduit passé à la chaux, joueront tant bien que mal les colonnes intérieures des plus fameuses salles de prière, ces colonnes dont l'islam avait reçu le modèle et la tradition de la Rome africaine et que Kairouan-la-Sainte elle-même a cyniquement empruntées, pour simplifier le travail, aux ruines de Suffétula. A grand-peine, l'équipe charpentière de Menaâ, après avoir muni ces futures colonnes d'une béquille destinée à supporter le solivage, les dresse sur de petits socles de pierre, puis les maintient verticales à l'aide d'une dizaine de légers troncs de genévriers, disposés autour d'elles en faisceau et fixés par des cordes d'alfa. Car je ne vois rien non plus ici qui ressemble à un marteau et à des clous. Les vrais Indiens Sioux, s'il en reste, ne doivent pas construire plus naïvement le wigwam de leur grand chef. Les pauvres gens que voici peinent durement à ce labeur, et comme ils ont soif, une outre est généreusement mise à leur disposition — pleine d'eau. Par bonheur, les solives destinées à recevoir le toit ont été fournies, dûment équarries à l'européenne, par l'Administration d'Arris.

Allah devra au Gouvernement de l'Algérie un abri plus décent et plus durable. Même dans la construction d'un bâtiment religieux, notre autorité se révèle attentive et magnanime.

J'évoquais les colonnes romaines de la Grande Mosquée de Kairouan et de plusieurs autres mosquées musulmanes. Le village de Menaâ lui-même, qui fut romain, n'a pas négligé ces emprunts et nous a sauvé ainsi quelques fragments antiques. Hors cité, dans l'ancienne *zaouïa* des Beni-Abbès, siège d'une illustre confrérie religieuse, où nous conduit notre guide, nous retrouvons bien tout d'abord la pauvre salle de prière et le pitoyable *mihrab* de plâtre, façonné en coquille et grossièrement barbouillé, tel que nous l'avions vu à Tkout. Et cela paraît être également d'une fausse antiquité et d'un art abâtardi. Mais à côté de cette salle, dans une courette où s'allonge un élégant tombeau musulman, à dalle prismatique et effilée, c'est l'étonnement de découvrir une sorte de petit cloître roman, sombre, surbaissé et comme à demi enterré, dont les supports d'arcades ne sont, en effet, que des fragments antiques, des fûts de colonnes romaines. Une telle découverte illumine cet obscur réduit de l'islam berbère. Rien n'est émouvant pour nos imaginations latines comme de retrouver toujours et partout ces vestiges de l'autorité impériale et de l'ordonnance classique, dans un pays où plus qu'ailleurs l'anarchie s'opposait aux efforts de la civilisation et où la guerre était à l'état endémique.

La guerre !... Comment en concevoir même l'idée devant cette délicate bande de nature cultivée qui, pour être moins encaissée et mystérieuse que les oasis du grand canyon, n'apparaît pas moins paradisiaque — il faut bien répéter le mot qui s'impose encore ici. L'étroitesse relative de ce vallon de céréales et de jardins, son encadrement de montagnes sévères, le rendent doublement édénique. Le tapis mosaïqué des moissons prochaines, les opulents abricotiers, les palmiers qui, bien que peu fructifères à cette altitude, décorent et abritent les jardins de leurs tiges souples et de leurs palmes légères, ajoutez à cela le mariage de l'Abdi rapide et blanchâtre et de l'oued Bouzina, plus clair et plus calme — un Rhône minuscule et une Saône lilliputienne — tout contribue à faire du site de Menaâ un coin privilégié, un des carrefours du bonheur.

Splendide est cette matinée de mai, à peine plus chaude qu'une belle journée de juin en France. Au charme subtil de cette campagne mi-française, mi-africaine, s'ajoutent les claires taches de lumière et de couleur que font autour de nous les burnous ou les gandouras et surtout les costumes féminins,

somptueusement versicolores et ici particulièrement coquets, même dans le train de la vie journalière. Je parle ailleurs, avec plus de précision, des femmes aurasienne et de ce qu'elles ajoutent au pittoresque de la nature. Mais comment ne pas noter, à Menaâ, sous les coiffures aux amples enroulements et aux teintes agressives, ce gracieux mantelet blanc qui leur tombe juste aux hanches, retenu par une seule fibule et laissant découverts la poitrine et son attirail de bijoux : vêtement à la fois pudique comme une guimpe de religieuse et d'une coquetterie amusante, inachevée, dirait-on, comme certains « trois quarts » de grandes couturières. Une jeune femme le porte avec une grâce souveraine, au milieu d'un verger où nous conduit le caïd, parmi les frais orangers et citronniers, dons de l'Administration, qui vont ajouter leur revenu à celui des abricots. De même deux chevrrières adolescentes, qui se sauvent devant notre objectif, parce qu'elles sont mariées et que la coutume le veut ainsi — mais en souriant comme Galatée fugitive. Par contraste avec ces femmes de Menaâ, que l'on sent si bien et si joyeusement chez elles, voici, sur la route, la file ininterrompue des caravanes, hommes sombres, femmes bronzées et poussiéreuses, qui regardent avec envie ou mépris — on ne sait — le bonheur idyllique de la cité des jardins.

Menaâ, qui semble aujourd'hui toute joie et toute cordialité, était cependant, au milieu du siècle dernier, au centre d'une des dernières révoltes aurasienne. Nara n'est qu'à cinq kilomètres d'ici, dont les ruines disent encore la répression terrible que dut y exercer la colonne Canrobert. Les *chaouïas*, se joignant aux fanatiques ou aventuriers de la guerre sainte, menaçaient une fois de plus l'ancien *limes* saharien de Rome, qui était redevenu le nôtre. Du siège épiquement historique de Nara, je ne sais si quelques vieux Berbères d'ici ont conservé le souvenir : je n'ai pu, par voie d'interprète, en avoir la preuve. Mais ce que je sais bien, c'est qu'ici pas plus que dans le reste de l'Aurès, je n'ai discerné ces attitudes hostiles, ces regards défiants qui vous troublent parfois dans d'autres régions algériennes. Le Berbère concevrait-il, dans son subconscient d'agriculteur-né, si différent en cela de l'Arabe et du nomade de race, le lien ethnique, très lointain, qui l'apparente — en dépit de la « cassure méditerranéenne », qu'il ignore sans doute — aux *roumis* qui se révèlent amis de la terre et de l'ordre, c'est-à-dire de la paix ? Ne s'est-il peut-être montré guerrier et rebelle à notre égard que par crainte paysanne de voir ses champs saccagés ou confisqués ? Peut-il en vouloir enfin, même rétrospectivement, à ceux qui collaborent avec lui dans l'œuvre de culture et d'irrigation méthodique, et qui lui apportent le rameau d'olivier sous la forme de plants de pépinières ?... Toujours est-il qu'ici les hommes nous font bonne figure et que les femmes, si joliment groupées sur les toits-terrasses de Menaâ — comme des fleurs éclatantes, étalées sur une coupe — nous sourient sans contrainte. Les enfants mieux encore. Mais ceci est une autre histoire.

Avec les enfants de l'Aurès

La France, précisément, n'a pas à se reprocher — dans ce Saragosse aurasien que fut le siège de Nara — un massacre des innocents. Femmes et enfants avaient été mis à l'abri, en arrière d'un col. Les hommes seuls tombèrent, volontairement, les armes à la main. La race n'en fut pas perdue.

C'eût été un malheur doublement abominable. Ces enfants *chaouïas*, que nous ne cessons d'observer, comme le signe de ce que sera demain, sont si joliment différents des petits Arabes et Sahariens que j'ai connus jusqu'ici, souvent gâtés, il est vrai, par le touriste lui-même. On apprivoise facilement ces mouettes nord-africaines, mais on les rend, hélas ! criardes et importunes. De Bougie à Biskra, de Ghardaïa à Timimoun, une enfance inoccupée, trop souvent famélique, devient vite odieuse, n'étant plus que mendicité.

L'Aurès n'est pas encore infecté par ce vice social. Les gosses que j'ai rencontrés et photographiés sur les rives de l'Abdi n'avaient pas l'air de souffrir de la faim. Ils s'amusaient innocemment à des jeux de plage assez semblables à ceux des nôtres au bord de la mer. Sans s'effrayer de nous, encore que fort curieux de nos costumes, ils nous souriaient, mais ne demandaient rien. Les pastoureaux et les chevrières que l'on voyait à tout bout de champ autour d'Amentane évoquaient, en dépit de leurs gandouras ou de leurs bijoux

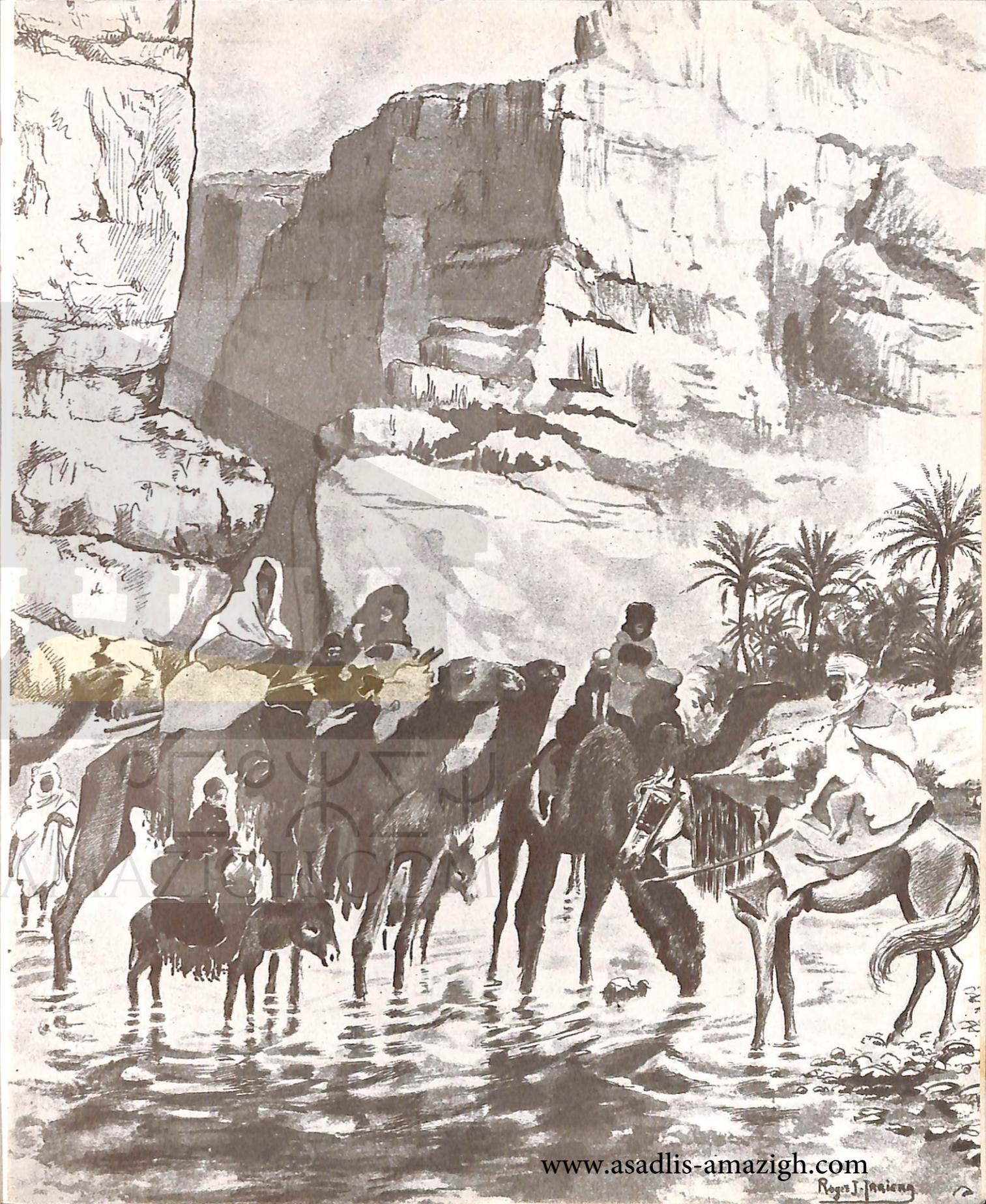
précocement féminins, de braves petits Savoyards, aux figures un peu anguleuses et aux joues rondes. Armés de matraques, déjà conscients d'un rôle à remplir, ils s'occupaient diligemment à rassembler et à conduire leurs troupeaux. Ce n'est pas cependant qu'ils ignorent tout à fait le geste de sollicitation pour obtenir le décime ou *sourdi* du voyageur. Mais ils l'esquissent à peine, timidement, avec une sorte de pudeur ou de fierté villageoise : la main tendue, sans plus et sans dire un mot, surtout sans cette insistance de mouches bourdonnantes et collées à vous que l'on déplore aujourd'hui jusque dans les villes austères du Mزاب.

Dans les gros villages et même dans la seule *déchera* de l'Aurès — Menaâ — qui ressemble à une petite cité, les enfants sont pareillement discrets, graves d'ailleurs jusque dans leurs jeux. La fillette que voici s'amuse avec ses camarades sans cesser de porter très précautionneusement son petit frère à califourchon sur son dos. La gaieté de cette race, même chez les « poulbots » de la ville capitale, reste empreinte d'une retenue spécifiquement berbère. Pas de criaileries comme chez les *yaouleds* du Tell ou du Sahara. Leur rire, quand parfois ils rient, se casse rapidement. Ce sont — et cela est particulièrement frappant — ce qu'on appelle chez nous des enfants bien sages. Pas plus mendiants que ceux de la pleine campagne : à peine la main ouverte, mais vite retirée si l'on n'a pas l'air de comprendre.

Avec cela, un respect pour l'étranger qui n'est pas de l'effroi, mais plutôt une urbanité naturelle. Et quelques jolis traits de civilité puérile. Je sais que le voyageur insiste et s'attendrit volontiers sur les anecdotes qu'il a découvertes ou provoquées lui-même. Qu'on m'excuse cependant de citer celle-ci. A Menaâ, je fais l'expérience unique — et en cachette — de donner à un moutard de trois ou quatre ans, qui n'a rien demandé, une pièce de deux sous. Il se précipite — les appétits de l'enfance étant éternels et partout les mêmes — chez l'épicier et en sort avec un cornet de cacahuètes. Spontanément, sans que sa mère ait eu le temps de le catéchiser, il revient vers moi, m'en offre une au bout de sa menotte et insiste sans paroles pour que j'accepte et mange avant lui. Voilà un trait de politesse enfantine qui, chez nous, ne court pas les rues.

Mais c'est à propos des garçons de plus de douze ans, en qui se dessine mieux l'avenir de la race, que j'aurais voulu pousser à loisir une enquête sur l'enseignement franco-indigène, question délicate entre toutes.

D'aucuns se sont égayés de trouver en Aurès, dans nos rares écoles, un manuel d'histoire de France qui débute ainsi : « Nos ancêtres les Gaulois », et d'entendre les écoliers *chaouïas* épeler gravement cette entrée en matière. Elle paraît moins comique à qui a pris la peine de les observer et de les



interroger avec soin. Sauf la gandoura et les pieds nus, ces gamins blonds et délurés, descendants lointains d'une race qui ne connaissait pas de solution de continuité entre notre continent et celui d'Afrique, ne paraissent pas si différents, ethniquement, des nôtres, fût-ce par la réceptivité intellectuelle. En vain les bouleversements géologiques ont-ils rompu le contact direct entre les Celtes des premiers âges et les Berbères d'aujourd'hui. En vain ceux-ci n'ont-ils eu pour toute culture, durant des siècles de barbarie, avant l'annonement machinal du Coran et les récits poétiques de l'islam, que des légendes orales, sèches et rudes, dont Masqueray a traduit quelques-unes, notamment celle de Bourch l'aveugle, père de la tribu des Ouled-Daoud : légendes qui nous semblent sans queue ni tête et où nos cerveaux cartésiens ne trouvent qu'énigmes et obscurités. Mettez ces enfants *chaouïas* sous la coupe d'un jeune ménage d'instituteurs français et vous serez ébahis de les voir presque immédiatement de plain-pied, je ne dis pas avec certains petits montagnards arriérés de chez nous, mais bien avec les plus alertes de nos écoliers villageois.

Je passe sur le psittacisme scolaire. Un enfant de Teniet m'a récité sans faute tous les détails de l'architecture d'un château féodal. Le maître avait seulement oublié de lui en suggérer la signification historique par rapport aux *guelaas* aurasiennes : l'enfant a eu vite fait, d'ailleurs, de saisir et d'admettre cette comparaison. Je n'ai pu savoir, d'autre part, si, dans le dévidement correct de quelques fables de La Fontaine, il apercevait la moralité (ou l'immoralité) de l'anecdote. Mais les nôtres y voient-ils autre chose qu'un conte amusant ?...

Par contre, dans des cahiers de gosses berbères, feuilletés à l'improviste, j'ai trouvé d'heureuses surprises. D'abord une propreté et un ordre méticuleux, que pourraient leur envier bien des enfants de nos écoles primaires, même urbaines. Que des gamins qui ont chez eux, pour tout spectacle, des murs de guingois, des portes obliques et branlantes, des objets ménagers sales et entassés à la diable, puissent se conformer aussi rapidement à l'horizontalité géométrique des pages d'écriture, à la stricte verticalité des additions, voilà qui témoigne sans doute d'un patient et consciencieux dressage de la part des maîtres, mais aussi de possibilités insoupçonnées dans ce terrain neuf.

Mieux encore. Dans des narrations écrites sur des sujets très simples et livrés à la seule fantaisie de ces petits primitifs, j'ai pu constater que des élèves de douze à quatorze ans étaient capables de notations imaginativement ou visuellement sincères et justes. Je me rappelle l'un d'eux, faisant parler une horloge, dans la demeure d'un paysan, et lui prêtant, à la Daudet, cette phrase : « Je sonne joyeusement et plus vite les douze coups de midi, dans l'attente du maître qui va rentrer. » Un autre, voulant décrire l'expression du visage d'un écolier loustic qui prépare un bon tour à un camarade, avait écrit : « Je vois Mohammed appuyer ses dents du haut sur sa lèvre inférieure », retrouvant ainsi, par la seule observation et avec plus d'exactitude, notre expression stéréotypée « se mordre les lèvres », qu'il ne connaissait pas encore sans doute. Voilà qui est de bon augure.

A Tkout, j'ai pu interroger longuement un enfant qui venait de passer son certificat d'études et qui, pour réaliser cette performance, avait dû marcher cinq heures en montagne avant de rejoindre la voiture qui devait le conduire à Batna. Petit bonhomme très fier de son succès, plus désireux d'apprendre à la fois le français et l'arabe, ces deux langues nobles par rapport au berbère, que ne le sont nos jeunes bourgeois de goûter au latin et au grec. A celui-là, pour savoir s'il avait réellement le cerveau fait comme le nôtre, j'ai poussé des « colles » mathématiques, simples mais décisives. J'ai pu obtenir de lui, du premier coup, et lui faire répéter sous différentes formes, pour m'assurer qu'il avait bien compris, le mécanisme de la multiplication et la définition de la fraction décimale. Je sais des bacheliers de France qui n'en sont pas aussi sûrs et qui, en tout cas, expliquent moins nettement ce qu'ils en savent.

Une seule ombre à ce tableau prometteur. Les savants en herbe que j'ai interrogés sur leurs vœux d'avenir ont bien l'air, ainsi que ceux de nos bourgs, de ne considérer l'instruction que comme une manière d'évasion, comme un préservatif contre le travail manuel auquel ils voient se livrer leurs pères. « La terre, c'est fatigant », tel est leur déplorable refrain. On les sent butés devant la perspective de se pencher à leur tour sur cette glèbe « trop basse », selon le mot de chez nous. Et l'on s'inquiète de voir semer de la graine de diplômes dans ces intelligences qui n'en attendent qu'une excuse à la paresse physique. Ceux-là seront bien inspirés, je pense, qui sauront conjuguer l'enseignement primaire avec le goût de la culture et défendre la bonne terre des vallées aurasiennes contre le mépris des forts en dictée et en règle de trois.

Au pays de la mode immuable

UN village de l'Abdi. Dans un chaos descendant de cubes superposés, une ruelle indécise m'a conduit, sans que j'y prisse garde, sur le toit-terrasse d'une maison, qui domine celui de l'habitation suivante. De ce belvédère indiscret j'ai le spectacle, peu banal en Aurès, d'une nudité féminine.

Il est vrai qu'il s'agit d'une très petite femme — deux ans à peine — dont le corps pataud se tient tout juste sur ses jambes trop courtes, des jambes de montagnarde. L'enfant est d'ailleurs jolie sous ce bain de soleil (car je ne pense pas qu'il ait été question de lui en donner d'autre) avec son épiderme ambré et ses cheveux déjà passés au henné, flambants dans la lumière. Elle pleure, crie et trépigne parce que sa mère veut lui passer une gandoura propre — une fois n'est pas coutume — qui achevait de sécher.

Cette femme de demain a peut-être raison de pleurer si elle peut pressentir l'existence de dur labeur, presque d'esclavage, qui l'attend. Elle aurait tort si, fille d'Eve et coquette, elle pouvait se douter qu'elle va porter, sa vie durant, un des plus beaux costumes régionaux du monde.

Suivons sa carrière. Enfant généralement très brune au milieu de garçonnets souvent blonds, mais teinte en acajou clair pendant son enfance, elle aura quelques années peut-être d'attitudes libres et dégagées : par exemple, ce joli hanchement, main droite appuyée à la taille, des fillettes et ado-

lescentes *chaouïas*. Charmante aussi quand elle descendra puiser l'eau à la rivière, jupe courte et mollets nus, ou qu'elle dansera la gigue sur sa lessive. Mais souvent liée, dès son jeune âge, par les mêmes parures, pesantes et compliquées, que sa mère : il n'est pas rare de voir en Aurès des bébés affublés — comme ceux de nos enluminures du moyen âge — des mêmes robes, manteaux, collets et chaperons drapés que les grandes personnes et les porter avec un sérieux très comique.

C'est sous cet attirail déjà que la jeune fille va sans trêve préparer la laine, broyer le grain, pétrir le couscous ou même travailler aux champs, labeur qu'elle partagera tôt avec les hommes, pour le continuer après son mariage et devenir, dans sa vieillesse, une douloureuse bête de somme, chargée de bois mort. Si elle suit jusqu'au bout la voie conjugale (on verra comment elle peut en sortir, sinon en tout bien, du moins sans déshonneur), elle sera soumise, humble de cœur, incroyablement ignorante. Son seul orgueil et sa seule consolation seront d'avoir promené, au milieu d'une nature souvent nue et ingrate, dans des ruelles aux maisons barbares, une splendeur couturière qu'elle ne doit, bien entendu, qu'à elle-même et à une longue tradition, mais qui l'ennoblira comme elle ennoblit les sites et villages parmi lesquels elle évolue. Cette continuité dans la parure, depuis l'âge le plus tendre, l'aisance avec laquelle elle porte — comme un papillon ses ailes — des formes et des couleurs osées mais ancestrales, jamais changées, comme elles le sont chez nous, par les modes déconcertantes qui, chaque année, bousculent les attitudes et embrouillent les rythmes du corps féminin, voilà qui fait de l'Aurès un vivant et incomparable musée du costume régional.

Ce costume, voyons d'abord qui le porte et ce que vaut la légendaire beauté des Aurasienne. Surfaite, à vrai dire : le canon de la *Vénus chaouïa* est une femme assez courte, encore svelte à l'âge de la nubilité, mais qui s'épanouit vite en largeur, en ventre et en poitrine amplement maternels. L'*azria* que l'on surnommait, il y a quelques années, la « reine de l'Aurès » avait double menton et rappelait moins la Belle Ferronnière qu'une grosse et accorte charcutière bourguignonne. La beauté du visage, variable selon les *douars*, se recommande en général par une réelle blancheur du teint, par les classiques « yeux de velours », parfaitement horizontaux et symétriques par rapport à un nez droit et long et à une bouche bien modelée, qui font — avec la même sérénité un peu vide — le charme des jolies filles de l'Aveyron. J'ai vu d'ailleurs, dans la région de Menaâ, des visages fins et spirituels, aux nez aigus, voire retroussés, d'apprenties de la rue de la Paix... Mais le caractère majeur de la beauté aurasienne m'apparaît dans certaines têtes virginales, d'un ovale très pur, dont l'attitude penchée — regard baissé, commissures des lèvres légèrement tombantes — exprime une timidité mélancolique. La gravité



et la pudeur, même sur des visages puérils, telle est — par une ironie de la nature — la séduction essentielle de cette race de femmes qui passe pour avoir été l'une des plus naïvement dissolues du globe. Et cette contradiction s'accorde si bien à leur costume à la fois agressif et hiératique !

On ne saurait décrire celui-ci par le menu. Il y faudrait un livre et une classification délicate, selon les villages. Il y a là une profusion de détails qu'on peut dévider en style de catalogue, mais qui laisserait l'imagination avant de rien lui suggérer. Mieux vaut essayer d'en dégager les traits généraux. D'abord, l'ampleur et l'aisance. Pour des formes généreuses, la grande couture aurasienne, d'origine lointaine et obscure, a eu le bon goût de décréter des jupes lâches et abondamment plissées. Celles-ci font oublier la largeur des hanches et donnent aux femmes d'ici, par le seul rythme de la marche et le balancement des plis, cette « ligne » que nos élégantes trop en chair demandent en vain à la coupe ajustée. Au surplus, dans l'ordinaire de la vie, cette base du vêtement est sombre, d'un noir absolu ou d'un bleu profond à peine égayés à l'extrême bord par deux ou trois lisérés de couleurs aiguës, groseille, citron, vert pomme, qui, plus larges ou plus haut placées, seraient insupportables, mais qui, à cette dose, sont d'une grâce délicate. Une ceinture de teinte discrète marque la frontière où va commencer, sur une draperie encore sombre qui emmaillotte et comprime la poitrine, la débauche de bijoux, pendentifs, mains de Fathma, boîtes d'argent, colliers de corail et filigranes divers, que le mantélet clair ou sombre dissimule en partie. Enfin, couronnant le tout et libre de toute contrainte, surtout dans les costumes de gala, le faite splendide de cette architecture couturière — la coiffure : un terme bien modeste et bien vague pour désigner toutes les dispositions de formes et de coloris qui *habillent*, plutôt qu'elles ne les *coiffent*, au sens européen de ce mot, le visage et la tête, le cou et les épaules, en les reliant au reste du costume.

C'est un volume qu'il faudrait pour énumérer les mille arrangements possibles, autour d'un visage féminin, de foulards et d'écharpes, unis, ramagés, lamés : les uns simplement jetés sur la tête, dirait-on, mais modelés d'admirable façon en chaperons drapés du XIV^e siècle et qui donnent aux vieilles femmes des physionomies de sibylles ou de pleureuses gothiques ; les autres tordus sur eux-mêmes avant d'être enroulés en turbans massifs, à la manière hindoue. Et que de distinctions il faudrait faire dans cette liberté en apparence désordonnée, depuis le strict *tarbouch* à plis contrariés, à la Schéhérazade, de la région de Baniane jusqu'au turban pointu, drôlement chaviré sur l'oreille, du costume de gala de Bellihoud ! Ajoutez à cela des mariages de couleurs crues, heurtées, dont le seul énoncé ferait grincer la rétine, mais qui, on ne sait par quelles secrètes habiletés dans la disposition et les proportions, appa-

raissent équilibrées et harmonieuses. Et tant de trouvailles amusantes, qui semblent corriger un peu l'allure religieuse de l'ensemble : le bout de frange violette qui s'évade, avec une négligence voulue, d'un turban jaune, le pendant de passementerie qui semble avoir été mal fixé et qui tombe humoristiquement devant un œil... Aucune de ces coiffures n'est indifférente, aucune ridicule. De très vieilles fileuses en loques, photographiées à l'improviste, donnent sur le cliché des enroulements ou des drapés de tête d'un art impeccable : un sculpteur n'y changerait pas un pli. C'est de l'art figé en tradition, presque en instinct, mais quel art !...

Danse de mannequins

Où sont les danseuses ?

— Elles sont aux champs, là-bas, avec leurs vaches.

On ne reproduira jamais trop ce bref dialogue entre le caïd de Teniet-el-Abed et un voyageur que je connais bien. Celui-ci était arrivé au « Col de l'Adorateur » (c'est le beau nom de ce village) bien persuadé, sur la foi des *Guides* et des récits qui courent les officines de tourisme, que le « conservatoire rustique » — hé ! oui, nous avons tous lu ou écrit cela... — des danseuses de l'Aurès était quelque chose comme les quartiers, disons chorégraphiques, de Biskra ou de Touggourt. Il suffisait, pensait-il, de s'y rendre le soir, cigare aux lèvres, pour assister, dans le bourdonnement des tambourins et les plaintes rythmées de la *raïta*, à une perpétuelle séance de professionnelles somptueusement vêtues, surchargées de bijoux baroques, aussi ponctuelles à leur art quotidien qu'au leur celles du corps de ballet de l'Opéra.

La vérité est autre, plus modeste, mais beaucoup plus savoureuse. Les danseuses sont aux champs... Voilà qui sent le vrai, l'authentique, le passé très lointain. J'imagine, en effet, qu'il n'en a jamais été autrement dans l'antiquité qui nous est familière ; que la population de l'Attique elle-même — en dépit de l'Acropole et des statues de Phidias — était restée en grande partie une race de cultivateurs et de bouviers, et que les farandoleuses des Panathénées devaient à l'ordinaire pousser leurs chèvres parmi les rochers.

J'ajoute que celles du « conservatoire » aurasien, même au temps où elles étaient plus nombreuses, se montraient aussi vagabondes que des sociétaires de la Comédie-Française. Elles étaient fréquemment appelées, ici ou là,

pour une réception donnée par un caïd, voire pour une fête publique dans une ville. La première fois que je vins à Teniet, le gros de la troupe avait un engagement à Batna. La seconde fois, le caïd s'excusa : aucune danseuse, ce jour-là, dans le pays. Au reste, il nous laissa entendre, dans un style assez amphigourique, que le recrutement de ces artistes se faisait mal depuis quelque temps : les vocations diminuaient. Il déplorait le manque d'*azrias* dansantes du ton dont un propriétaire de chez nous regrette d'avoir été grêlé l'an passé et de ne pouvoir vous offrir une bonne bouteille. Bref, et pour ne pas mentir au touriste, on trouvera les « célèbres » danseuses de l'Aurès un peu partout, mais selon l'occasion, et pas toujours là où l'on pensera les rencontrer. Et c'est fort bien ainsi : le jour où elles figureraient quotidiennement au programme des spectacles de Teniet, c'est que la Terpsichore aurasienne se serait modernisée un peu trop et fâcheusement industrialisée.

Azria : ce joli mot, léger comme un nom de fleur ou d'oiseau, et qu'on traduit souvent avec une laide brutalité, nous donne l'origine sociale de ces artistes en même temps qu'il exprime une forme singulière de l'émancipation féminine en pays berbère.

Sans doute, en Aurès comme en Kabylie, le mariage fait de l'homme un maître et de la femme une esclave légitime. Dans les deux pays, l'infidélité de l'épouse peut encore être punie féroce. Mais tandis que la femme kabyle reste enchaînée au mariage tant qu'elle peut procréer et que, veuve, sa famille peut l'obliger à épouser son beau-frère ou tel autre parent, l'Aurasienne jouit d'un droit illimité de divorcer : jusqu'à cinq ou six fois dans la même année, le cas s'est vu. Après chaque divorce et jusqu'au mariage suivant, elle est *azria*, c'est-à-dire femme libre ou, plus exactement, *célibataire*, état qu'elle peut adopter définitivement s'il lui plaît et qui lui confère une pleine indépendance. L'*azria*, c'est une « garçonne », mais après mariage, à laquelle sa liberté vaut autant d'égards et de confort relatif que l'état conjugal lui valait de dures fatigues. Prostituée, non pas : elle se pique de n'être point vénale, de n'écouter que sa fantaisie amoureuse et de n'accepter que des cadeaux spontanés. Son budget est bouclé généralement par son métier à tisser, à l'occasion par la danse, art où s'affirme le triomphe du costume aurasien, dont elle possède, comme on pense, des exemplaires de choix.

Deux fois j'en ai eu le régal. Ce fut d'abord à M'chounèche, en grand gala officiel. Je revois encore cette scène.

On nous a offert la *diffa* sur une table dressée en plein village, dans un bosquet de figuiers et de palmes, au travers duquel le soleil s'insinue et ruisselle, en pluie de lumière. On nous a servi le *méchoui*, ce mouton qui semble avoir imprudemment avalé l'échalas qui tient lieu de broche et sur quoi il s'est doré de l'or gras et brun des poulets de théâtre en carton verni. Le caïd barbu, splendide sous son manteau de pourpre, a retiré les rognons de la bête avec une majesté de sacrificateur romain et une prestesse de chirurgien et les a offerts à l'invitée de marque. Puis il nous a versé de ses mains le café arabe, au parfum de cassolette.

Alors, sur une scène garnie de feuillage, deux petites danseuses, diadémées d'étoffes voyantes et de lourds bijoux, chapées à la façon de nos Vierges noires d'église et jusqu'au bout des orteils de manteaux pesants, somptueux et sombres, qui s'évasent en triangles isocèles, entament — au son d'une flûte et de quelques tambourins — une danse interminable et douce qui n'est, à vrai dire, qu'une marche saccadée, un menu et constant trébuchement des pieds invisibles. Leurs visages délicats, discrètement tatoués de croix bleues, sont rigoureusement impassibles : seules, les mains esquissent quelques gestes hiératiques, que soulignent les longues finales de la flûte et que commentent, pour les oreilles des initiés, les imperceptibles modifications de rythme d'une phrase mélodique, toujours la même, semble-t-il. C'est la danse réduite à son minimum de dépense physique et d'expression sensible : une danse dont la signification religieuse et profonde est probablement oubliée, perdue à jamais, — à moins qu'elle n'ait jamais eu d'autre sens que de faire valoir, admirablement, ces fins et immobiles visages d'idoles, ces coiffures étonnantes de fantaisie et de couleur, auxquelles font suite, sans solution de continuité, les manteaux triangulaires et géométriquement rigides qui en sont les bases démesurées.

Je revois aussi, au premier rang du cercle des assistants, un spectacle qui complète le premier. Une douzaine de graciles fillettes, diadémées et pareillement chapées, surchargées, elles aussi, de pendentifs, de colliers et de fibules, suivent cette chorégraphie avec une tension du corps et du visage qui est certainement autre chose que l'attitude bien sage d'écolières endimanchées devant une distribution de prix. Ce sont de petites personnes déjà — l'une, tête penchée sur l'épaule, l'autre, le menton appuyé sur une paume — qui, sans nul doute, aspirent de tout leur être à retenir et à reproduire plus tard ces menues évolutions où nous ne discernons pas grand'chose. Incroyable décalage des âges et des goûts, sous ce ciel qui fait éclore très vite les fleurs et les enfants ; et peut-être aussi secret des hérédités lointaines : voici qu'une douzaine de fillettes sahariennes, d'âmes apparemment très simples, à l'âge où les nôtres ne vivent encore, en fait de spectacle, que pour Guignol ou pour

le trépidant cinéma, suivent avec une gravité passionnée des mouvements et des rythmes qui ne nous paraissent à nous qu'infiniment subtils et mystérieux...

C'était là une représentation de grande cérémonie, où je suppose qu'on avait convoqué de longue main les étoiles les plus illustres et les costumes les plus fastueux de la région. A Teniet-el-Abed, j'ai eu la chance d'obtenir du caïd une séance plus intime, donnée par trois danseuses engagées à l'improviste.

Pour les deux premières, ce fut chose aisée. Elles buvaient le thé à la menthe et fumaient la cigarette à la porte du *caouadji* voisin, chez qui se réunissent les oisifs du village. L'une était petite, délibérément vulgaire et presque simiesque, avec un fâcheux tatouage au menton, mouche sans moustache, qui achevait de l'enlaidir. L'autre, une grande et robuste gaillarde, avait une tête chevaline et résignée d'ancienne courtisane, très usagée, ou de *star* déchu. Toutes deux, d'ailleurs, rituellement et richement parées. Il fut plus difficile de dénicher la troisième, celle-ci jeune encore et de caractère farouchement indépendant, d'une âpre beauté de Carmen villageoise. A peine divorcée, m'a-t-on dit, cette *azria* était tombée aux mains d'un amant plus jaloux que son mari et avait dû le tuer pour n'être pas tuée par lui. Merveilleusement coiffée d'un foulard violet, presque sans ornements, mais drapé ou plutôt simplement et mollement plié et posé sur la tête — avec quel goût exquis! — et qui dégageait une frange frontale de cheveux noirs et lustrés, fréquente chez les Aurasienne. Sur un ovale plein, légèrement marqué de pommettes, des yeux veloutés et directs comme ceux d'un enfant, un nez puéril et palpitant, semblaient contredits par le dessin des lèvres, légèrement dissymétrique et comme faussé par une amertume intérieure. Peut-être bien était-ce là le secret de son charme : des yeux qui appelaient le désir, une bouche prête à injurier ou à mordre pour s'en défendre, Carmen enfin...

J'ai vu ces trois femmes comme il fallait les voir, celle-ci surtout, dans la salle étroite et basse où nous avons diné, à la lueur trouble d'une lampe à pétrole, sans estrade ni autres apprêts qu'un épais tapis berbère, leurs allées et venues venant mourir à nos pieds.

Une minute de prélude et de mise en train. Sur le sourd vrombissement de deux tambourins, frappés à mains plates, la flûte du troisième musicien dessine son appel sanglotant, qui se précise bientôt en une phrase rythmique, nuancée de modulations à peine perceptibles pour nos oreilles

européennes. Tout, d'ailleurs, dans cette danse archaïque et austère, ne sera qu'indications ou vellétés de mouvements et d'évolutions retenus aussitôt qu'esquissés. Quelques renversements, quelques inclinaisons préliminaires du buste, se brisent net et se figent, dirait-on, en points d'orgue d'immobilité absolue, cataleptique. Puis commence un thème chorégraphique dont il semble que ce soit moins la danse d'un corps que celle d'un costume secrètement animé par ce corps invisible. L'artiste a saisi et relevé en croix, sous ses avant-bras qui dès lors n'existent plus, deux copieux paniers d'étoffe qui lui battent les hanches. Elle les agite lentement, comme les ailes de quelque chauve-souris géante ou de quelque prodigieux phalène, au vol obscur et silencieux. Aucune coordination des autres mouvements entre eux, pas d'harmonie générale. L'*azria* réalise, au contraire, des miracles d'indépendance musculaire, selon la formule des « culturistes ». Tandis que les bras exécutent ce large battement d'ailes, tout à coup, du pied tendu en avant et qui progresse à très menus pas, à petits sauts, de ce pied qui, du reste, dépasse rarement la jupe, part un frémissement qui se propage tout le long de la jambe et fait vivre durant une ou deux secondes les longs plis de cette jupe. Ou bien ce sont les épaules qui soudain tressaillent d'un frisson latéral et bref. Et toutes ces oscillations, ces vibrations qui semblent monter du sol à travers les membres de l'artiste s'achèvent par d'étranges hochements de tête, par ces girations de cou qui, sur le corps immobile des oiseaux de proie, des vautours de Zoo, nous causent un indéfinissable malaise.

On voudrait interpréter ce mystère chorégraphique. Ne serait-il pas destiné, en fin de compte, à mettre en vedette le chef-d'œuvre terminal de la coiffure?... Car enfin, danse hiératique, c'est bientôt dit ou répété, à moins que tout n'ait été religieux en un temps passé. Des hypothèses bizarres vous viennent à l'esprit. Dans cet Aurès où le costume de la femme a conservé une telle splendeur et une telle importance, ces danses énigmatiques, leurs évolutions à la fois sèches et maniérées, où le corps semble oublié au profit de la robe et de la coiffure, ne seraient-elles pas une forme antique et sacrée de nos défilés et présentations de mannequins?... Danse du costume et des bijoux, la plus ancienne et la plus féminine de toutes, peut-être...



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Roger J. J. J. J.

L'Oued Bouzina “père des eaux”

OUED BOUZINA, dont le nom musical signifie le « père des eaux », c'est sur ses rives que j'ai trouvé l'image la plus fidèle de l'antique Hellade, sinon telle qu'elle fut, du moins telle — je veux dire plus vraie peut-être, par la force impérieuse de la poésie et de nos traditions classiques — que nous voulons qu'elle ait été. Ni la thessalienne vallée de Tempé n'a dû surpasser le charme de Tagoust, de ses verdure et de ses jeunes moissons, ni la fontaine de Castalie la fraîche limpidité des miroirs d'eau qui reflètent les majestueux noyers du village de Bouzina. Ici mieux qu'en Grèce la course du temps et celle des mœurs se sont arrêtées au sein d'un massif difficilement pénétrable. Aucune route, je pense, ne menace cette vallée singulière, dont la rivière, issue des hauteurs du Djebel Mahmel — le deuxième des géants de l'Algérie — traverse d'abord un pays désolé et s'enfouit souterrainement sur une quinzaine de kilomètres avant de devenir un cours d'eau abondant et pérenne. Ce ne sera pas là, de longtemps encore, le domaine des autocars.

Aussi est-il assez malaisé d'atteindre, en partant de Menaâ, cette Tempé de l'Aurès. Ce n'est pas une petite affaire que de franchir à dos de mule le Kroumt Kreloua, une croupe de quelque 1.200 mètres d'altitude, aussi rocailleuse que son nom, aux flancs de laquelle les courageuses bêtes en arri-

vent à perdre leur sang-froid et leur précision légendaires. La descente surtout relève de l'acrobatie vertigineuse. Les mules, qui ont des principes arrêtés en fait d'équilibre, ont tôt fait de vous indiquer, en manquant parfois des quatre pieds, qu'il est sage de ne pas s'obstiner à leur demander trop et qu'il vaut mieux terminer derrière elles, à pied, la dégringolade en lacets par quoi l'on tombe enfin sur l'oued Bouzina.

Mais quelle récompense, au soir de cette étape sévère — après un itinéraire où l'on ne compte plus les restes de sandales d'alfa limées et déchirées par les cailloux aigus — que l'arrivée devant Tagoust !...

Sous un ciel qui n'est pourtant plus saharien, on a devant soi un extraordinaire assemblage de tons vifs ou tendres, disposés par couches larges et horizontales : la plus vaste et la plus belle fresque de couleurs, peut-être, que l'on puisse voir dans la montagne algérienne, qui n'en est pas avare. Quatre étages nettement tranchés. En haut, la crête altièrre — près de 1.700 mètres d'altitude — du Djebel Bouss, d'une suave nuance fleur de soufre, légèrement oxydée de vert ; au-dessous d'elle, un quadruple festonnage de stratifications calcaires, d'un blanc crémeux ; puis, une suite d'ondulations d'un ocre enflammé. Enfin, accompagnant le lit de l'oued, une bande sinueuse de champs cultivés où les tons d'émeraude les plus fins alternent avec les ors les plus légers et qui, se prolongeant sur la droite, va encercler les deux Tagoust — Village Blanc et Village Rouge, appellations assez énigmatiques — immédiatement entourés par un encadrement d'étincelantes verdure, de luxuriants vergers. Et sans doute l'unanime enchantement des voyageurs qui ont décrit ce diorama — chacun à sa façon et avec des couleurs diverses, selon les époques de l'année — provient-il de ce qu'on y arrive forcément à l'heure du couchant, qui magnifie n'importe quel paysage. Il règne pourtant sur celui-ci je ne sais quelle atmosphère subtile et calme. Et surtout, à mesure qu'on en approche, la façon dont se présente ce double village, mollement étendu dans son hamac de verdure, limité par une montagne terminée en falaise, lui donne une physionomie si joliment intime, un air si secret de « bout du monde » !...

Mais le plus profond, le plus pathétique souvenir que j'aie emporté de Tagoust, c'est d'y avoir vécu dans la société et sous l'hospitalité d'un homme aussi reculé dans le temps que ce site l'est dans la géographie aurasiennne. Je songe à feu Djebaïli Abd-el-Kader — qu'Allah ait son âme, avec celle de tous les vrais croyants !... — cheikh retraité de Bouzina, l'un des derniers survivants alors d'une lignée aujourd'hui disparue : celle des grands chefs arabes qui avaient encore vu, dans leur enfance, l'Emberour Napoléon III. Une Algérie disparue : celle qui s'était soumise très dignement à la conquête, tout en conservant intactes non seulement sa foi, mais aussi ses mœurs, son allure,

et par-dessus tout cette gentilhommerie si particulière qu'on a surnommée la grande hospitalité arabe. Grande, en effet, moins par le faste, qui était souvent maigre, que par la sincérité et la discrétion parfaites dont s'ornait cet art social si difficile à bien pratiquer.

Djebaïli Abd-el-Kader était déjà très vieux. On ne demande pas son âge à un Arabe qui peut-être ne l'a jamais su lui-même exactement : je crois cependant qu'il était octogénaire. C'était une très belle figure, dans les deux sens du mot. Il avait passé sa vie à mettre la paix et un peu de morale dans une région où la guerre et le vol fermentaient sans cesse autour de la possession des eaux et de celle des femmes, les belles prostituées de Bouzina et d'Oum-Erka. La décrépitude l'effleurait à peine. La tête restait magnifique, puissamment léonine par la ligne oblique et continue que lui faisaient le front dégagé, les sourcils broussailleux, le nez fort, légèrement aquilin, et surtout la barbe chenue, en large éventail, dont les moustaches gardaient le retroussis de celles des grands félins. Cet homme, à cinquante ans, avait dû être un modèle d'humanité arabe. Encore à peine voûté, habillé d'un vêtement sombre, qui tenait de la gandoura par la simplicité, du burnous par le capuchon, et qui faisait mieux éclater ses trois médailles, à peine accusait-il son âge par une canne de soutien et par des pantoufles de podagre. C'était un « vieux grand seigneur », comme écrit quelque part Fromentin, qui eût aimé Djebaïli Abd-el-Kader.

Il nous avait fait recevoir par une humble musique — une flûte et deux tambourins — luxe rare en Aurès. D'une voix déjà cavernieuse, pourtant très douce, il nous avait souhaité la bienvenue, mais avec l'aide d'un interprète. Car il avait trouvé le moyen — en quatre-vingts ans — de n'apprendre ni même de comprendre dix mots de français ; ou bien cet homme traditionaliste et subtil feignait-il l'ignorance. Nous avions échangé les salams grâce au caïd plus jeune qui nous accompagnait, et les : « Il dit que... », « Il répond que... » mettaient de la majesté dans ces palabres. Toute son hospitalité à l'avenant, à la fois généreuse et d'une naïveté touchante. A table, une bouteille de corton (la dernière, comme d'habitude), mais qui eût été inouvable sans nos tire-bouchons de poche. Sur le grand lit de cuivre, jadis acheté pour un passage de gouverneur, des draps, sans doute, mais non dépliés (arrangez-vous comme vous pourrez, nous autres, nous ne savons pas...). Le lendemain, au réveil, une paire de serviettes-éponges, jumelées, dont on ne s'était pas avisé de couper les franges et qui restaient longues comme un tapis de prière.

La veille, nous avions passé la soirée dans la cour de la modeste demeure, entourés de tous les parents, amis et serviteurs de ce Booz arabe. Il parlait aux uns et aux autres en même temps qu'à nous avec l'égalité qui, chez ces anciens seigneurs du bled, tempère si curieusement le sens

très vif qu'ils ont de la hiérarchie sociale. Au départ, à l'heure des « cadeaux » discrets, Djebaili qui voyait tout sans en avoir l'air s'était interposé avec une hauteur infiniment douce et délicate : « Dis-lui que mes amis sont ses serviteurs et que mes serviteurs sont mes enfants, qui ne sauraient rien accepter... » Au moment du boute-selle — flûte et tambourin derechef — je ne pus que photographier le bon vieillard (avec promesse de « ne pas mettre cela dans un livre »). Et puis, ne sachant par quelle formule le faire remercier, j'avais arraché le feuillet du jour d'une éphéméride franco-arabe qui se trouvait là et je l'avais mis dans mon portefeuille, sur mon cœur — geste qui fut apprécié à l'égal des plus chaudes hyperboles... Certes, j'avais déjà trouvé, dans tous les douars algériens ou sahariens encore ignorés de l'hôtellerie, un excellent accueil arabe, mais parfois machinal et de commande, quelque peu standardisé, pour tout dire. Pour la dernière fois peut-être, à Tagoust, le vieux cheikh « qui avait vu l'Emberour » m'aura donné le sentiment de la grande hospitalité d'autrefois, du temps où, d'une année à l'autre, le même homme aurait pu vous trancher le col d'un revers de sabre ou se faire tuer pour vous, si d'aventure vous aviez bu sous sa tente et dans la même jatte que lui le lait de ses brebis.

Tagoust nous avait semblé un « bout du monde ». Les gorges de Maafâ, où nous avions poussé, vers l'ouest, par le Chabet-el-Kébir, avaient paru se refermer devant nous, en un chaos de roches monstrueuses qui est comme un Fontainebleau plus sauvage. De retour à Tagoust, il nous restait cependant à remonter l'oued Bouzina jusqu'à Bouzina même, ancien fief du vénérable cheikh. Là nous attendait une autre surprise, une physionomie toute nouvelle de l'Aurès. Les sources et les arbres prodigieux de Bouzina, la vue du village lui-même, voilà qui — après le large tapis, aux couleurs tendres, des céréales de Tagoust — charme et déconcerte à la fois.

En deux heures de mule (il n'y a pas ici d'autre mesure des distances) l'oued s'est progressivement encaissé. Nous voici dans le plus riant domaine d'eaux vives, ruisselantes et cascadeuses. Tous les reflets argentés, toutes les délicates transparences, toutes les sonorités cristallines et les murmures étouffés de l'eau, qui sourd de toutes parts, ainsi que dans certaines petites vallées — Orbiel ou Argentdouble — de notre languedocienne Montagne-Noire. Même pittoresque pour aquarellistes de moulins rustiques, de petits ponts jetés à la diable, improvisés avec des troncs caducs. Des roches et des mousses qui suintent comme des éponges pressées. Mais surtout — et là, c'est la France, à crier de stupéfaction... — d'énormes noyers, plusieurs fois centenaires sans doute, d'une ampleur de charpente et d'une rotondité de feuillage qui font penser aux derniers « sullys » de nos places villageoises ; d'une opacité si profonde et si fraîche qu'on s'imagine tout à coup être remonté à plus de mille



kilomètres au nord. Au reste n'avons-nous plus guère de ces noyers gigantesques, que Mars et Bellone ont trop longtemps, hélas ! débités en crosses de lebls... Puissent ceux-ci vivre longtemps encore et se multiplier par l'exemple dans ces vallées de l'oued Bouzina et de l'Abdi qui leur sont favorables ! Entre les ombrelles translucides des palmiers sahariens, qui nous abritaient il y a quelques heures, et le bled pastoral ou céréalière des Hauts Plateaux, où nous pouvons être demain, les noyers monumentaux de Bouzina, qui emprisonnent l'eau des sources, la pompent et la font retomber sur nos têtes en cascades de fraîcheur, resteront l'un des étonnements de notre voyage.

Contraste aussi que la visite de Bouzina, aux pauvres cases de pierre, d'où sortent des femmes sombrement drapées et des bébés engoncés dans leurs chaperons comme des clergeons du moyen âge. Contraste surtout, après les épaisses frondaisons du lit de l'oued, que la vision d'ensemble du village, tandis que nous remontons des 1.300 mètres de Bouzina aux 1.600 mètres du col de Sidi-Lahmadi, pour rejoindre l'oued Abdi. Une *mechta* rude et sévère entre toutes, dont les maisons pressées, presque indistinctes les unes des autres, semblent une carrière ouverte au flanc de la pente rocheuse : tableau d'une blancheur aveuglante, insoutenable sous le soleil après l'entr'acte de verdure et d'humide pénombre que nous venons de savourer : vision d'une sécheresse et d'une aridité plus que sahariennes, le Sahara lui-même, avec ses *ksours* aux maisons chamoisées, ayant rarement de ces duretés.

Par bonheur, avant d'aborder la croupe finale, nous rencontrerons encore le bras principal de l'oued, et — sous un dernier noyer, plus épais et plus ruisselant d'air frais que tous les autres — un marabout nous offrira une collation de noix charnues et de miel onctueux, tous ses trésors. Jusqu'au bout l'oued Bouzina nous aura été propice et idyllique.

Teniet-el-Abed

Ateliers en plein air

J'AI déjà fait leur part aux danseuses de Teniet : me voici à l'aise pour parler du village lui-même.

Son premier mérite, lorsqu'on a repris contact avec la route cylindrée de Batna, est de nous plonger de nouveau en pleine nature. Quelques hectomètres à travers la bande de terre arable où s'évertuent les mules de labour, tirant leur soc de bois, et nous voici derechef tanguant et butant sur des pentes de lentisques et de genévriers. Aussi bien — miracle de l'entraînement — c'est la route moderne qui, maintenant, nous semblait dure et ennuyeuse... Un souvenir amusant illustre pour moi ce divorce entre la vie civilisée et la vie biblique. Mon guide, cette fois, est un Berbère qui a travaillé pendant quatre ans en usine, dans un faubourg de Lyon. Il en a rapporté le souvenir ébloui des immeubles à six étages, du beaujolais (qu'il prononce *b'jolais*) auquel il a goûté, et principalement quelques milliers de francs qui l'ont fait propriétaire dans son pays natal. Il est partagé entre cette fierté nouvelle et l'inquiétude de savoir s'il n'y aurait pas encore du travail « là-bas ». Bref, un homme à la fois heureux et soucieux pour le reste de ses jours, et qui hoche la tête lorsque je le félicite d'avoir été rapatrié. Ces *sidis* qui, en France, ont gagné jusqu'à quarante francs par jour, ne jouent pas volontiers les Cincinnatus.

Une côte zigzagante, et voici Teniet, qui déjà m'était familier. Le même caïd va nous y recevoir : homme riche et replet, avec une belle barbe et un fin souci d'élégance en partie double. Strictement et magnifiquement arabe — depuis les bottes jusqu'au chèche — lorsqu'il nous fait escorte à che-

val, mais qui a discrètement européanisé ses dessous : je veux dire, sous son burnous, au-dessus de son *serouel* ou culotte amplement juponnée, d'un tendre gris bleu, un veston très parisien, coupé dans le même tissu. Pas vingt mots de français, mais fort habile à parler et à comprendre avec les yeux. Très épris, en outre, d'urbanisme et de confort relatif. Je trouve enfin achevée une maison — la sienne — dont je lui avais vu jeter les bases et qui est maçonnerie à la *chaux*, audace ici révolutionnaire. C'est avec un orgueil de petit bourgeois français montrant à des amis sa nouvelle salle de bains qu'il nous conduit lui-même, en grande pompe et clé en main, jusqu'à certain édicule — sauf respect — hygiénique qu'il a fait édifier près de chez lui, aux dimensions d'un minaret. Et j'aurais dû parler d'abord de celui de la mosquée, rajeuni par ses soins de pierres neuves et d'arêtes vives. Ce caïd sera un Haussmann de l'Aurès futur.

Pour le reste, Teniet-el-Abed est encore tel qu'il y a six ans. Au bout d'un éperon de la montagne, à quelque 1.000 mètres d'altitude, une agglomération serrée de maisons de pierre grise, plates et très allongées : moins un amoncellement de dés, cette fois, qu'un amas d'énormes boîtes à cigares. En face du village, un autre éperon, à demi raviné, à demi sylvestre, où l'on imagine malgré soi — dans cet air merveilleusement pur et sec — l'hôtel de climatisme qui, un jour, hélas ! fera des « arrangements pour séjours » et profanera le vieux Teniet.

Le *buro-maison-des-hôtes*, lui non plus, n'a pas changé. Toujours ses deux pièces pauvrement éclairées, l'une par une porte, l'autre par une minuscule fenêtre, et au fond desquelles le roc sur quoi s'appuie la bâtisse forme une estrade continue. Nous dînerons dans la première, de l'éternel et toujours savoureux « plat rouge ». Une seule variante. A mon premier passage, le caïd de Menaâ, qui nous avait accompagnés jusqu'ici, s'était assis à notre table : avec une désinvolture d'esprit fort, il avait bu sa part de la bouteille de champagne, pudiquement baptisée *gazouze*, qui — par un heureux hasard — se trouve toujours chez un caïd, ayant censément survécu au passage de quelque touriste de marque. Aujourd'hui, le nouveau caïd de Menaâ et son confrère de Teniet, tout en remplissant leurs devoirs d'hôtes, dîneront entre eux, accroupis à l'arabe, après nous avoir donné pour commensaux le jeune instituteur français et sa femme. Nuance légère, retour à la tradition, ou protestation muette contre le drame de l'ivresse qui naguère ensanglanta Menaâ...

Je retrouverai du reste, non sans quelque gaité, le mobilier de la pièce à coucher : deux matelas juchés sur l'estrade rocheuse, si haut qu'il faut un rétablissement pour y monter et que nous respirons contre le plafond. Il manque cependant à cette chambre l'attendrissante suspension de salle à

manger qui, je m'en souviens — dans un pays où les indigènes couchent toujours habillés et ignorent le portemanteau — était si commode pour accrocher veston, culotte et bretelles. Notre hôte aurait-il appris entre-temps qu'en suspendant cette « imitation de cuivre repoussé » il commettait tout juste le même contresens que nous autres en ornant un vestibule européen d'une fausse lampe de mosquée ?... Partout ici, d'ailleurs, le luxe vrai des tapis épais qui, en double ou triple couche, transfigurent la pièce la plus rustique grâce à la magie des couleurs du Sud.

Mais c'est en errant parmi les ruelles de Teniet que j'ai retrouvé les survivances des plus anciennes coutumes de l'Aurès. Maintes scènes plus précieuses au souvenir — parce que moins suspectes de préparation — que la danse même des *azrias*. Voici, par exemple, en plein village, sur une aire soigneusement aplanie, le spectacle charmant du tissage des *tellis*. Sur la longue bande des fils de chaîne, fixée à ses deux extrémités par des piquets et traversée, au point où en est l'ouvrage, par un métier candidement primitif, fait de bâtons et de gros cailloux, deux fillettes aux fins visages, agenouillées côte à côte, s'activent à lancer la navette et à manier le peigne destiné à serrer le tissu. Elles sont exquises, avec leurs coiffures multicolores, mollement enroulées, d'où s'échappent des floches imprévues, d'amusantes houppettes de soie. Jaillissant de leurs bustes drapés et de leurs manches courtes et larges, les bras chargés de bracelets papillonnent avec un synchronisme si parfait, une si élégante souplesse, qu'on voudrait pouvoir cinématographier ces tisseuses à leur insu. Sans doute sont-elles dirigées et surveillées par une jeune femme — leur grande sœur — elle-même accroupie près du métier, vêtue avec la même recherche naïve, profil délicieusement incliné et pensif de madone raphaëlique. Mais il y a sûrement chez ces menues ouvrières autre chose que de l'éducation théorique, une très lointaine hérédité de gestes à la fois utiles et harmonieux. On jurerait deux insectes aux couleurs fraîches, aux corselets brillants, qui — à même le sol — travailleraient d'instinct à tirer d'eux-mêmes la matière de leur toile, selon la norme éternelle.

Plus caractéristique encore et plus lointainement traditionnelle peut-être est la fabrication de ces poteries aurasiennes dont nous avons vu des exemplaires de choix dans le petit musée administratif d'Arris : poteries si antiquement simples qu'elles sont sœurs, a-t-on cru pouvoir affirmer, des *terramares* de l'Italie du Nord et des vases des cimetières de Sicile ; si sévères de forme et de coloris que, même neuves, elles ont l'air d'avoir été patinées

par les siècles, dans l'obscurité d'on ne sait quels sépulcres phéniciens ou étrusques, alors qu'elles n'ont même pas connu celle d'un four, ni même la pénombre d'un atelier.

C'est en plein air, en effet, que je les ai vues naître, et cette scène reste dans mon souvenir plus savoureusement évocatrice d'un passé immuable — par sa simplicité et son humilité même — qu'aucune autre coutume de l'Aurès. La femme, encore jeune et fort belle, qui a entrepris une importante fournée est accroupie devant sa maison, au revers d'un monticule. De ses mains longues et prestes, d'une vélocité et d'une adresse quasi animales, sans tour ni aucun outil adjuvant, elle a façonné les types essentiels de la cuisine *chaouïa* : le plat à couscous, large comme une poêle à frire de grand modèle, les pots à laitage, plus ramassés, en forme de bols, les uns et les autres sans anses, prolongés seulement par un court appendice qui ressemble à une queue de casserole mutilée. La cuisson s'est faite sous un feu très doux et sans flamme, alimenté par des lambeaux de sandales d'alfa qui brûlent paresseusement, à la façon de la tourbe, et dont la cendre continue à envelopper les poteries d'une peluche blanche et délicate.

L'artiste, enturbannée et vêtue d'un bleu sombre sur quoi ses bijoux font merveille, est assise dans la position classique de tous les artisans primitifs, la cuisse droite collée au sol et le mollet replié sous elle, l'autre genou à hauteur du menton, le buste penché, le corps étroitement ramassé et comme transformé en un métier vivant où tous les membres, toutes les articulations, concourent au travail. Cette attitude remonte à la nuit des temps, aux millénaires où l'être humain, frère encore de l'être animal, œuvrait comme lui de tout son être, synergiquement, ainsi que l'araignée tisse sa toile et l'oiseau fait son nid. Combien lourds, maladroits et, pour bien dire, infirmes, nos artisans à qui le machinisme a fait oublier cette harmonieuse taylorisation (avant la lettre) de tous les muscles !...

Une à une, la belle et eurythmique potière a retiré du foyer les différentes pièces, dont aucune n'est plus régulière, à vrai dire, que l'autre, aucune cependant n'étant ratée. Munie d'un morceau de résine de genévrier, tandis que ces plats et pots sont encore chauds, elle y trace, sans la moindre hésitation, les dessins assez grossiers — beaucoup moins précis et géométriques que ceux des poteries kabyles — qui, après refroidissement, seront des coulées de grès flammé, d'un rouge onctueux et profond. C'est tout : sa fournée est terminée, et ce mot prend ici le même sens d'habitude quotidienne que chez nos boulangers. Cette femme a travaillé avec la même aisance machinale, avec la même sûreté instinctive que l'abeille façonnant ses cellules de cire. C'est là qu'est à la fois la beauté et l'infériorité de son art. Ne lui demandez pas de se renouveler, ni d'imaginer quoi que ce soit d'inédit : dans

un demi-siècle, si les camionnettes de nos marchands de vaisselle n'ont pas encore pénétré jusqu'ici, ses petites filles produiront exactement les mêmes objets.

Il n'en faut pour preuve que la galerie qui l'entoure et cette autre scène, aussi révélatrice que pittoresque. A la gauche de l'ouvrière, deux grand'mères, dont l'une, avec son chaperon drapé de noir, à longs plis tombants, et son grand nez droit, presque masculin, a l'air d'un Etienne Marcel descendu de son cheval. Près d'elle, en vif contraste, une jeune femme enturbannée et mantelée de blanc. Toutes deux considèrent l'artiste en connaisseur, en surveillantes, dirait-on. Mais le centre de la scène, c'est un demi-cercle de fillettes qui, gravement silencieuses, mentons appuyés sur les paumes, observent, enregistrent, apprennent sans autre enseignement que celui des yeux cet art réellement et totalement manuel, pour le conserver et le pratiquer bientôt à leur tour. On songe à nos ouvrières d'usine ou de commerce, tourneuses, vérificatrices ou dactylographes, qui, dès leur apprentissage, verront s'interposer entre leur cerveau et leur main la froide et impérieuse machine, la machine sans initiative et sans joie, et l'on se demande si, tout compte fait, ces potières *chaouïas* ne sont pas moins esclaves que nos calibreuses de bielles et de pistons.

... Qu'advient-il de leurs frères ou fils, dont quelques-uns regardent cet atelier en plein vent, mais avec un air de supériorité et, si je ne m'abuse, quelque ironie pour cet humble labeur de femme ? Ceux-là, les petits mâles, nous venons de les voir dans les rues, indépendants et oisifs, « faisant forum » comme des hommes ou bien jouant frénétiquement au saut de mouton — un sport tout neuf pour eux — sur le toit plat d'une maison, jusqu'à l'extrême bord de cette périlleuse cour de récréation. Nous les retrouverons demain matin, groupés autour de leurs jeunes maîtres français, devant l'école franco-indigène, si alertes déjà sous leurs gandouras, les regards si éveillés sous leurs chèches, si avides d'apprendre des choses nouvelles, si prompts à parler la langue — la nôtre — qui les leur révèle, si prêts enfin à recevoir l'enseignement et la civilisation de France !... Mais cela, je le répète, c'est une autre question, et bien délicate.

CHIR et les maisons à rosaces

J'ai remis jusqu'à Chir, c'est-à-dire presque à la fin de notre circuit, le soin de parler de la maison *chaouïa* avec le détail nécessaire et d'en dégager l'idée architecturale. C'est ici, en effet, que j'en ai trouvé l'expression la plus copieuse et la plus achevée, la spécifique beauté, si l'on peut employer ce mot à l'égard d'un habitat éminemment simple et rustique. Combien monumental cependant, on peut dire fastueux, en comparaison du *gourbi* arabe, qui n'est qu'une tente un peu plus durable que l'autre, mais moins belle, une tente de pierre et de boue séchée, basse et informe, dont il suffit d'emporter la poutre maîtresse, à dos d'âne, pour la reconstruire ailleurs, aussi pitoyablement amorphe.

La maison aurasienne, au contraire — surtout dans la vallée de l'Abdi — a un style et une décoration bien à elle, qu'on voudrait voir se perpétuer, moyennant quelques améliorations de confort. Il est fâcheux, par exemple, que Menaâ, petite capitale ambitieuse et assoiffée déjà — grâce à la route qui la relie à Batna — de constructions « à l'instar », ait à peu près renoncé aux ouvertures en rosace dont je vais parler et les ait remplacées par de petites fenêtres rectangulaires. Les photographies d'il y a quinze ans seulement sont encore là pour témoigner de ces modifications — plus lentes,

certes, que chez nous, incessantes cependant — auxquelles Chir semble avoir échappé jusqu'ici.

Chir est pourtant une grosse *déchera*, située sur le bord même de la route macadamisée de Batna, à 12 kilomètres de Menaâ. Et c'est peut-être justement parce que la route la frôle que l'automobiliste pressé d'atteindre le cœur de l'Aurès oublie volontiers de la visiter : ce qui est fort regrettable. Nulle part, en effet, on ne peut mieux étudier le bizarre amoncellement des maisons aurasienne sur une pente rocheuse et rapide, de quelle façon elles se mêlent, s'interpénètrent ; comment une ruelle rocailleuse aboutit tout à coup à une placette horizontale qui n'est autre chose qu'une cour de maison et, en même temps, le toit de la maison située plus bas. Si bien qu'au bout d'un quart d'heure de cet alpinisme de couvreurs on ne sait plus où l'on est ni comment sortir du village. Entre-temps, on aura vu, en plongeant sur les cours et les pièces intérieures, maintes scènes de la vie indigène, saisies à l'improviste. Le Diable boiteux, dans un village de l'Aurès, n'aurait pas eu besoin, pour en connaître les mœurs, de soulever les toits des demeures : il n'aurait eu qu'à s'y promener.

On peut surtout, au cours d'une promenade à travers Chir, admirer de nombreux et très curieux exemplaires de la construction *chaouïa*, que rien ici, pas la moindre tentative de modernisation, n'est venu altérer.

Cette construction est le singulier assemblage d'un matériau solide et durable entre tous — la pierre — avec un liant assez fragile — la boue — réunis de place en place par un matériau intermédiaire — le bois — le tout permettant d'élever des maisons de la hauteur de deux étages : étages assez théoriques d'ailleurs, je veux dire rarement marqués sur la façade extérieure, dont les ouvertures ne sont guère que des tuyaux d'aération ou des meurtrières de défense. Tout au plus une fenêtre unique s'ouvre-t-elle à la hauteur du second étage, comme le *fenestroun* à foin d'une ferme provençale. Au rez-de-chaussée, une porte pareillement unique. En somme, des façades destinées surtout à la surveillance et à la défense et dont on a pu comparer l'aspect à celui des villages que les Indiens Pueblos construisaient pour se protéger contre les incursions des Apaches. La vie aurasienne est aussi invisible du dehors que celle des *ksours* du Désert. Cependant — et c'est ici qu'intervient un certain sens artistique — ces maisons ne sont ni aveugles, ni surtout tristement unies. Suivons-en la disposition extérieure.

Pierre du haut en bas, que les maçons *chaouïas* n'ont même pas besoin de tailler, leurs carrières stratifiées leur fournissant des dalles qu'il suffit de casser approximativement aux dimensions souhaitées, c'est-à-dire à

peu près à celles du « petit appareil » romain. Toutefois, de mètre en mètre environ dans le sens de la hauteur, cette maçonnerie est coupée horizontalement par une double assise de bois. Celle-ci est faite de troncs de genévriers, appuyés eux-mêmes sur une suite continue de menus rondins, disposés perpendiculairement au mur et qui le dépassent de quelques centimètres. A première vue, on crie d'admiration : il semble bien, en effet, que ces couches de bois aient pour objet de renforcer une maçonnerie de boue en lui donnant à la fois plus de cohésion et une certaine élasticité, et que ce soit là une façon anticipée de notre béton armé. Il n'en est rien, a-t-on dit, et ces couches ligneuses n'auraient d'autre but que d'égaliser le niveau d'une fraction de mur et de permettre à la fraction suivante de repartir sur une nouvelle base. Je persiste à croire cependant que cette armature de genévrier doit avoir pour raison — peut-être lointaine et devenue traditionnelle — d'empêcher les lézardes de haut en bas. Il n'est pas interdit de supposer qu'en des temps anciens, des tremblements de terre aient pu rendre cette disposition indispensable et qu'elle se soit peu à peu stylisée dans les âges modernes.

Quoi qu'il en soit, l'effet en est joli. Cette succession de poutrelles visibles rompt fort heureusement la nudité des façades. Mais ce qui contribue plus encore à donner de la vie à cette architecture, c'est la multitude des petites ouvertures d'aération qui s'alignent au-dessus de ces assises de bois, les unes en forme rectangulaire de meurtrières féodales, les autres en forme de triangles, comme on en voit sur les clochers de nos plus anciennes églises romanes. Enfin et surtout, sous le toit — qui n'est lui-même qu'un vague assemblage de poutrelles et de rondins, recouvert d'un silicate naturel et consolidé sur ses bords par de grosses pierres — c'est une suite d'ouvertures d'un mètre environ de diamètre, à peu près hexagonales, compartimentées par des étoiles de pierre à six branches qui mettent au sommet des murs une frise de rosaces extrêmement élégante.

Quelque souci d'art, enfin, sur les portes de rez-de-chaussée ou même sur les rares portes-fenêtres du grenier. Les unes et les autres sont en bois plein, aussi lourdes que des battants de coffre-fort, mais beaucoup moins maniables, étant montées sur de grossiers tourniquets. Quelques-unes sont minutieusement décorées de losanges doubles ou triples, ciselés avec une minutie naïve. Ces portes, hélas ! deviennent rares. Certains collectionneurs étrangers n'ont pas dédaigné de les emporter chez eux, en même temps que les vieux bijoux aurasiens.

Il était plus difficile d'emporter les bâtiments. Chir conserve ses curieuses maisons à cordons de bois et à ouvertures triangulaires, ainsi que la chaude couleur d'ocre qui, due sans doute au mortier de terre, est répandue sur ces façades à rosaces et leur donne je ne sais quelle patine et quel air d'antiquités romano-byzantines.

EL-KANTARA

et le “ numerus Palmyrenorum ”

C'EST une mélancolique et touchante histoire que je veux vous raconter à propos de la brèche d'El-Kantara, qui — à l'autre extrémité du massif — est un des guichets de l'Aurès. Encore convient-il d'abord de bien situer géographiquement mon récit.

Ah ! les géographes !... En copiant et mutilant le passage d'*Un été dans le Sahara* qui décrit la traversée de cette gorge, un des sites-rois de l'Algérie, le bon Elisée Reclus a pris à son compte le *lapsus*, d'ailleurs purement métaphorique, de Fromentin : « cette subite apparition de l'Orient » alors que la route se dirige vers le sud, et même vers le sud-ouest !... Par tradition romantique, le soleil ne pouvait être qu'« oriental », et l'on nous le fit bien voir. Nous disons aujourd'hui, en parlant du Sahara, le *Sud* : c'est plus bref, plus exact, et non moins évocateur pour qui a traversé El-Kantara en venant du nord et joui — deux fois sur trois — du fameux coup de théâtre de la « Porte d'or » du Désert. J'ajoute, pour être tout à fait précis, que le Sahara ne commence réellement qu'une cinquantaine de kilomètres plus bas, au Col de Sfa, proche de Biskra.

Mais trêve de chicanes ! Aussi bien savons-nous de reste que, pour le touriste, le vrai Sahara commence avec le chameau, qu'il y croit né de toute éternité, et dont l'avènement dans l'Algérie actuelle est cependant daté et relativement moderne (début du VII^e siècle) et avec les palmiers, qui, nous

le savons aussi, sont une importation, guère plus ancienne à travers les millénaires, d'Égypte et de Syrie.

Que cette mise au point ne soit pas pour vous déconseiller d'aller voir, de Biskra — au cas où vous n'y seriez pas arrivé par El-Kantara — cette Porte d'or du Sahara. Le spectacle en est inoubliable, et je n'en recommencerais pas la description, préférant y ajouter ceci : c'est en remontant vers le nord que l'on goûte le plus longtemps et le mieux la vue de cette double et prodigieuse vague de rochers, qu'un ressac préhistorique semble avoir dressée furieusement vers le ciel et qui est restée comme figée dans son élan. C'est en remontant aussi que l'on risque le moins de négliger, à main droite, la silhouette de cette dent de calcaire rouge que les indigènes surnomment prosaïquement la *Darça* (la molaire), mais qui est bel et bien l'image d'un château fort, à l'échelle de géants mythiques, avec son grand mur percé d'une fenêtre, sa haute tour ronde, sur la gauche, et, à droite, son donjon énorme bien que tronqué.

Cette route de Biskra à El-Kantara est, en outre, un musée presque ininterrompu de vestiges lapidaires. Depuis la halte de Fontaine-des-Gazelles, au-dessus de laquelle subsistent les restes d'un poste romain et, plus curieusement encore, les traces informes d'un village « libyque » (un de ces mots vagues et commodes qui arrangent tout...), ce pays est littéralement truffé de pierres antiques.

Et voici mon histoire, telle que je la tiens d'une romancière dont le nom et la présence à demeure honorent Biskra. Mais saurai-je y mettre ce qu'y ajoutaient son humour de femme de lettres et sa tendre pitié de femme tout court ?

Le héros de ce récit est mort, à la fois parfaitement inconnu du grand public et célèbre, légendaire même, parmi les archéologues de l'Afrique du Nord. Nous l'appellerons V...

Il était venu, je ne sais d'où ni à la suite de quels avatars, avec un nom à particule et une escarcelle plus plate qu'une poire à poudre aurasienne, échouer à Biskra. Le Syndicat d'initiative de la ville, ému par son dénuement, lui avait fait une petite situation de secrétaire, qui ne l'engageait qu'à colliger de vagues brochures ou de banals dépliants de propagande touristique. Mais V..., si pauvre qu'il fût, avait plus d'ambition. Piqué par la tarentule archéologique, il avait exhumé lui-même et déchiffré maintes « pierres écrites ». Il avait, sinon découvert, du moins précisé le séjour à El-Kantara d'un certain *numerus Palmyrenorum Herculis*, renfort d'archers de Palmyre et d'Hémèse, contingent de soldats syriens, auquel Rome avait, dès le milieu du

II^e siècle, confié la défense de ce défilé dangereusement ouvert par le mythologique coup de pied d'Hercule. Et peut-être bien ce furent ces Syriens qui, ayant apporté de leur pays natal, sans y prendre garde, quelques noyaux de dattes, eurent l'idée de faire pousser et d'acclimater le palmier dans cette région alors probablement complantée d'oliviers.

Animé par la pure flamme de la prospection archéologique, V... résilia donc ses fonctions de bureaucrate du tourisme et s'en fut s'établir à El-Kantara. Désormais tout entier à sa tâche, il se mit à recueillir les pierres qu'il découvrait ou que lui apportaient des pâtres, à déchiffrer les inscriptions bilingues des Palmyréniens, à les grouper dans un petit musée rarement visité et qui ne l'enrichissait guère. A ce labeur il consacra son existence chétive, n'oubliant dans l'affaire que lui-même. Il habitait une pauvre case d'une seule pièce, vivait de peu, de moins encore lorsqu'il fallait rétribuer quelque découverte d'importance.

La guerre le surprit dans ce rôle d'ermite de l'érudition. Elle l'étonna au delà de toute mesure en le transportant brusquement d'un monde aboli, fait de conjectures et d'imaginations solitaires, au milieu d'une cohue de réalités cruelles. Il y conservait toutefois sa candeur puérile et sa résignation d'ascète. Lorsqu'il revint de l'armée d'Orient, où il avait été mobilisé comme auxiliaire, des amis lui dirent avec compassion :

— Voilà qui a dû bien déranger vos habitudes ?

Le pauvre diable qui, dans les camps, avait touché une capote neuve et mangé à sa faim, eut cette réponse de saint laïque :

— En effet, je n'étais plus accoutumé à tous ces comforts.

Il retourna ensuite, comme si de rien n'était, dans la société de ses chers Palmyréniens, persuadé sans doute que la défense d'El-Kantara contre les montagnards de l'Aurès importait plus que la rédaction du traité de Versailles.

Parfois, des âmes charitables de Biskra venaient lui rendre visite, les bras chargés de quelques douceurs. Un jour, la romancière dont j'ai parlé et qui était son bon ange arriva chez lui à l'improviste, avec ses enfants. Affolé par tant d'honneur, le pauvre homme les fit entrer dans sa case et, derrière sa porte en guise de paravent, prétendit — pour les recevoir plus dignement — faire un brin de toilette. Malheureusement, le dernier de ses faux-cols se révéla introuvable et, pour dissimuler ses pieds, nus à l'ordinaire, il ne put récupérer qu'une seule chaussette.

Une autre fois, on était venu le chercher en voiture pour déjeuner à Biskra. A l'issue d'un repas comme il n'en imaginait que dans le Paradis de Mahomet, la maîtresse de maison lui proposa, par-dessus le café, un petit verre d'alcool. Pour le coup, déjà un peu grisé par le vin, qu'il ne connaissait plus que de réputation, et par le luxe d'une maison bourgeoise, V... se sentit

glisser au sybaritisme. Perdant tout contrôle de soi, il osa cette requête insensée :

— Si Madame X... voulait me permettre une préférence et un vœu, je prendrais plutôt un cigare...

On lui offrit, naturellement, les deux : dont il resta confondu, sa vie durant. En racontant, chaque fois qu'il en avait l'occasion, cette journée historique, il ne manquait pas d'ajouter, dans un style désuet de gentilhomme provincial :

— Et si je vous disais que Madame X..., à qui j'exprimais mon inclination pour le cigare plutôt que pour le petit verre, a poussé la bonté jusqu'à me donner l'un et l'autre !...

Il lui arriva cependant ce qui advient assez souvent à ces âmes ingénues, soutenues par un seul rêve et dont le corps est mal traité. La nature, étonnée d'avoir créé de tels hommes, si simples et si doux, se venge, dirait-on, en leur imposant *in extremis* leur lot de défiance et de méchanceté humaines. V..., terrassé par une maladie qui devait ressembler fort à de l'inanition et transporté à l'hôpital de la ville, arraché surtout à sa seule raison d'être, fit de la neurasthénie agressive. Il s'imagina qu'il était victime d'ennemis, de jaloux. Lorsqu'on lui apportait, sur un lit qui devait être son lit de mort, des oranges et des gâteaux secs, il remerciait d'abord avec des larmes de gratitude. Puis, soudain amer, il invectivait contre certains princes des fouilles romaines qui, disait-il, voulaient anéantir son œuvre, son musée, ou se l'approprier. Ce mystique de l'archéologie, ce vieil enfant très tendre, mourut en proie à la folie de la persécution.

Je suppose qu'aujourd'hui, dans l'empyrée des légions antiques, il a retrouvé le *numerus Palmyrenorum Herculis*, ses amis les archers syriens, et que ceux-ci l'ont acclamé centurion d'honneur. Que ne lui a-t-on donné d'ailleurs, comme pierre tombale, un de ces fragments gravés qu'il avait arrachés au sol ? L'éternel repos de sa dépouille en eût été plus calme.



Roger J. FERRIERA

Biskra inconnu

BISKRA, *ad libitum* point de départ, étape médiane ou terminus du circuit des grands canyons. Hé ! Biskra, c'est Biskra : tout le monde connaît cela. Faut-il en tirer une dernière mouture de poncifs littéraires et de légendes pour cartes postales ? Usé, périmé, Biskra...

Voire !... J'entends bien qu'on peut gagner par le train, tout comme la Côte d'Azur, en ronflant dans une couchette, ce Nice du Désert, qui possède des hôtels d'hiverneurs, un casino, une tribune hippique, un golf, et surtout, sur sa platitude saharienne, cierge monumental poignardant méchamment l'azur, une bien fâcheuse cheminée d'usine. Faciles prétextes à décréter que le vieux Biskra est profané, fini, sans caractère. Voire, voire !...

Il n'est, pour changer d'avis, que d'y arriver par la route-piste de Bou-Saâda à Biskra : 200 kilomètres bien étonnants et bien lointains déjà par leurs gorges toisonnées de maquis, puis par la Corniche de Chaïba, site de roches et de pierrailles aux blancheurs champenoises, au-dessus desquelles le car, si moderne et confortable qu'il soit, tanguent et roulent comme la diligence de feu Tartarin. Les signes mêmes de la civilisation sont ici revus et corrigés

par le Sahara, qui les adopte et les adapte à sa façon : par exemple, les triangles de signalisation en tôle, que les chameaux de caravane ont presque tous tordus en s'y appuyant pour gratter leur gale éternelle...

Il n'est surtout que d'arriver à Biskra passé la « saison », je veux dire après le 15 avril, lorsque la ville, aux approches de l'été, se replie sur elle-même en supputant ses gains de l'hiver, commence à faire la méridienne et redevient un brave Biskra local, naïf et sincère. Aussi bien, et l'on ne saurait trop le répéter, c'est de cette date jusqu'à la fin de mai qu'il convient d'attaquer l'Aurès et d'y excursionner, entre les neiges suprêmes du Chéïa et les premières bouffées sahariennes de M'chounèche.

Alors, avec la molle ténacité de l'islam, ressuscitent un monde et une existence indigènes que les huit-cylindres miroitantes et les pompes à essence écarlates, les Anglo-Saxons en culotte et en casque, les grooms d'hôtels à chéchias dorées, les petits *yaouleds* porteurs de valises et cireurs « à la glace de Paris », nous avaient empêchés de voir. Ces fantoches biskris qui, le mois dernier encore, n'étaient qu'agitation mercantile, mendicité insinuante à l'égard des séjournants, reprennent possession de leur cité et y vivent pour leur propre compte. N'en va-t-il pas de même dans nos villes d'eaux ? Guides et muletiers, faux chameliers à l'heure ou à la demi-journée, pisteurs d'hôtels aux regards ambigus et aux propositions audacieuses, tous se reposent de leurs fatigues professionnelles — de quelques autres surmenages aussi, que certaines étrangères leur imposent sans vergogne et dont ils s'acquittent du reste en toute innocence biblique encore que tarifée. Fermés, les volets de ces marchands hindous et syriens de la rue Berthe qui, en hiver, vendaient tapis du Sud et *cashabias* brodées avec des yeux de gazelle sous leurs coiffures laquées et des gestes de fakirs. Il n'y a plus d'ouverts que les hôtels locaux, dont les patios à balcons de bois, vibrants comme des guitares, sont redevenus silencieux et intimes ; et devant le jardin de ville, le café-glacier, vide et mélancolique, ne moud plus les airs de son *pick-up* que pour quelques attardés. Sous les arcades basses et lourdes par quoi l'on a, de façon très louable, conservé à cette station de plaisance un caractère saharien, les derniers promeneurs se réfugient dans une ombre encore fraîche malgré l'été naissant.

C'est le moment de connaître le vrai Biskra, le « Biskra aux Biskris ». La Place du Marché y reprend toute sa valeur pittoresque, par son agitation à la fois bruyante et oiseuse. Vrai forum d'islam, où les gens crient pour le plaisir, vont et viennent sans but apparent, au milieu des marchands accroupis devant de menus tas de dattes sèches et de cacahuètes. Mélange disparate de machines à coudre en plein vent, actionnées par des couturiers en burnous, de barbiers armés, en guise de rasoirs, de *boussaadis* qu'ils affilent sur le cuir de leur avant-bras, d'écrivains publics qui calligraphient à reculons, en un style fleuri de métaphores, des lettres de négoce ou des placets administratifs, et dont l'un dit à son client au moment du compte :

— Toi, tu vois. J'ai mis dans ce papier tout mon savoir, toute mon âme, tout ce que m'a inspiré Allah le Miséricordieux... C'est dix sous.

Non loin de là, en pleine ville, un *fondouk* intact, où rien n'a changé, ni la cour sordide, pleine de chameaux baraqués, ruminants ou blatérants, ni les cases sans fenêtres où les caravaniers dorment d'un œil en surveillant leurs bêtes et leurs marchandises. Et puis, le petit square autour duquel s'alignent les cafés maures. L'entrée en est marquée par une belle vespasienne de ciment dont le gardien en burnous est si glorieux qu'il dort ou joue éternellement aux échecs arabes à l'intérieur du chalet, couché sur le sol avec son partenaire et charmé peut-être par l'eau gazouillante, comme s'il gardait un coin du Paradis. Mais les tenancières de nos édicules hygiéniques n'y frotent-elles pas leur navarin ?

Chez les *caouadjis*, c'est la grande vie, telle que la conçoivent les indigènes. Au fond d'une case sans autre éclairage que sa porte, le fourneau à braise, encadré de faïences enfumées, sur lequel s'alignent les minuscules casseroles en fer battu, à long manche, toutes prêtes à recevoir la poudre de café pilonné et l'eau bouillante, le *caoua* qui sera préparé commande par commande et servi individuellement, avec de lentes et silencieuses précautions : ce qui est d'un autre goût, au double sens du mot, que nos banales « verseuses », apportées au galop par des garçons braillards. Sur le trottoir-terrasse, quelques tables et bancs de bois pour les maladroits comme nous qui ne savent pas encore s'asseoir ou s'étendre à l'arabe. Mais aussi des nattes pour les habitués du lieu qui s'y allongent avec noblesse, pieds déchaussés, la pensée aussi vide que l'est souvent leur bourse. Ce qui est, du reste, sans importance : ici, nulle obligation de « consommer » en dehors de l'eau fraîche à discrétion que chacun va puiser à sa guise dans d'énormes outres, suspendues à des piquets. Belles choses que ces outres : des peaux de jeunes veaux dont on a ficelé les pattes et qui, ruisselantes par porosité, prennent des tons verdâtres et glacés de bronzes oxydés. Sur le mur de fond, passé à la chaux, des fresques puériles, cavaliers, soldats, bouquets à l'arabe dans le style de nos vieux papiers à lettre du jour de l'an. Protégeant le tout contre le soleil, de légers treillages et festonnages de bois découpé, enlacés par quelques plantes grimpantes : tout juste le luxe de nos « bosquets et ombrages » de banlieue.

C'est tout, et l'on oserait à peine décrire ces pauvres choses si, au bout de quelques jours de fréquentation, la lumière du soleil, la sincère vie saharienne, revenue dans ce Biskra vidé de touristes, ne leur rendaient du caractère et du charme en nous faisant à nous-mêmes une âme musulmane. C'est précisément le privilège des races pauvres de mettre plus de poésie dans des décors misérables que les peuples riches ne savent en trouver dans leurs palais ou leurs casinos de grand style. Je relis une description de l'ancienne Blida, écrite sur la foi des chroniqueurs arabes : « Il y avait là des jardins constamment verts, des rues tapissées de feuillages et plus ombreuses que des allées de bois, de grands cafés pleins de musique... » Je soupçonne fort, l'avouerai-je, l'imagination orientale d'avoir surbrodé d'or un piètre canevas et les rues verdoyantes de Blida-la-Dissolue d'avoir ressemblé tout bonnement à cette placette des *caouadjis* biskris. A cela près qu'aujourd'hui les nasille-

ments du gramophone se mêlent aux sanglots de la flûte saharienne et que, sur la chaussée, des gamins roulent à bicyclette, à moitié nus, leur gandoura gonflée en ballon par le vent. Mais n'y voyons-nous pas encore ces couples d'adolescents efféminés dont parle ailleurs Fromentin, qui vont côte à côte, en se tenant par le petit doigt, une fleur sur l'oreille, comme jadis dans la « ville des roses, des jasmins et des femmes » ?...

C'est maintenant aussi qu'il faut voir ou revoir le quartier des Ouled-Naïl, passablement profané en « saison » par les curieux qui demandent à ces artistes naïves des spectacles baroques et des sensations dites rares. N'ai-je pas vu un *roumi*, académicien notoire, assister à grands frais à une de ces danses nues, ridicule contresens ici, durant lesquelles les danseuses, par pudeur de race, font tourner le dos aux musiciens qui les accompagnent ? N'ai-je pas vu aussi les Ouled-Naïl conduites en cortège et en grande pompe, ayant à leur tête un *chaouch* municipal et une sorte de matroule en chef, à l'autre bout de la ville, pour s'ébahir devant un match de football joué en fantasia par des équipes locales ?...

Pour l'instant, ces prêtresses sahariennes de l'amour, aux mœurs et aux traditions plus anciennes que l'islamisme, vivent leur vie ingénue. Dans leurs rues aux frères balconnets de bois treillagé et festonné, mis au grand pavois par des tapis à rayures et des oripeaux écarlates, elles continuent leur existence de prostituées aussi parfaitement innocentes de leur métier que nos marchandes des quatre-saisons du leur, et que seules peuvent scandaliser nos indignations puritaines, bien plus encore les mimiques grotesquement lascives à quoi les obligent des touristes blasés.

Bonnes ménagères, le matin, et qui balaient le trottoir avec la même candeur qu'elles apporteront ce soir à le « faire », elles promènent dans ces rues, incessamment, le bariolage de leurs jupes à fleurs, le miroitement de leurs tiaras à sequins et le cliquetis de leurs lourds bracelets de défense (?) modelés en coups-de-poing américains. Le jour, dans leur case du rez-de-chaussée — ce que les filles de la Casbah d'Alger appellent un « magasin » — elles ont en public, avec leur seigneur et maître, des règlements de comptes aussi calmes et bourgeois que ceux d'un ménage de « beurre et œufs » dans une de nos boutiques de grandes villes. Le soir, devant un public de burnous, à la fois très attentif et très décent, elles pratiquent les vraies danses du Sud, rituellement lentes, hiératiques, aux phases aussi nettement réglées que les mouvements d'une sonate ou d'un ballet d'opéra, et où l'appel au plaisir est tout juste esquissé, stylisé. Entre-temps, assises sur le pas de leurs portes, elles font — en parlant par respect — tapisserie : quelques-unes encore belles de la sveltesse souple et ardente des filles de caravanes ; la plupart déjà empâtées et alourdies par l'oisiveté, le couscous et les bières tièdes des maisons de danse.

Mais quels yeux et quel regard splendidement animal sous leurs cheveux crépelés et sombres, coiffés en oreilles de *cocker* ! Et surtout quelles attaches, quelles chevilles et quels pieds d'enfants ! Quels poignets de statues, quelles mains délicates, l'une pendant négligemment du genou, sur lequel s'appuie l'avant-bras, comme si un portraitiste en avait indiqué la pose, l'autre dressée pour le port de l'éternelle cigarette qu'elle tient comme un objet précieux, d'une façon aujourd'hui désuète chez nous, l'index chevauchant le médium : vieille élégance, je suppose, d'officiers du second Empire que leurs grand'mères leur ont transmise et qui met en pleine valeur ces mains fines et potelées de Fragonards du Désert.

Prostitution abondante et en grande série, mais sans vices distingués ni complications de luxe, réduite enfin à la plus simple expression de la volupté éternelle. La nudité, sauf quelques exigences profanatrices d'Européens, y est inconnue, les prêtresses de l'Eros saharien conservant en toutes circonstances leurs falbalas et leurs clinquants d'idoles au rabais : ce qui vaut mieux, d'ailleurs, pour beaucoup de ces corps fatigués. Très peu d'agaceries et de sollicitations dans la rue : rien qui rappelle les provocations marseillaises ou hambourgeoises ni le vacarme papillotant de lumières des rues à matelots. Marchés hâtivement conclus, d'un mot, d'un simple clin d'œil, et promptement satisfaits, à peine la porte tirée. Toute la question, pour l'indigène ou pour le caravanier de passage, ce marin du Sahara, est de savoir s'il éprouve ou non le désir impérieux, sans littérature, et s'il possède ou non l'humble somme requise. L'islam, en pareille matière, pratique la seule morale de la franchise et de l'apaisement rapide.

Il a aussi ses préoccupations d'hygiène sociale et de respectabilité. A Biskra, tout comme dans la Casbah d'Alger, les « maisons honnêtes » tiennent à ce que nul n'en ignore. A deux pas des rues chaudes, un hôtel-bain maure précise par une longue enseigne bilingue qu'il ne loge pas ensemble des clients de même sexe, ni de sexe différent, *même s'il s'agit de femme légitime*. L'inscription ajoute gravement que « ceux qui violeraient ce règlement seront punis par Dieu qui voit tout » et, sans transition, que « l'hôtel répond seulement des objets confiés au bureau... »

C'est aussi le moment, pour qui visite le Biskra d'été, d'en connaître quelques jardins suburbains. Non ceux du Vieux-Biskra, qui sont assez banalement « oasisiques ». Non plus même le célèbre Jardin Landon, curieux mais artificiel dédale d'arbustes taillés en murailles versaillaises, d'allées cimentées d'argile comme des corridors de prison, et dont Anatole France, malgré la magnificence des bellombras et des lauriers-roses, malgré le feu d'artifice multicolore des glycines et des hibiscus, disait à Mme Magali-Boisnard, qui était pour lui l'Ariane de ce labyrinthe fleuri :

— Oui, c'est beau, paradoxalement beau. Mais laissez-moi sortir de ce bosquet de harem, qui m'opprime. Rendez-moi l'atmosphère, les horizons des parcs et des potagers de la Touraine.

Il n'était pas besoin d'aller bien loin pour le contenter. Puissiez-vous visiter, comme je l'ai fait, l'oasis particulière de Magali-Boisnard, un de ces jardins sahariens de grand air, étalés sur la rive en pente douce de l'oued Biskra, une Loire plus tôt et plus complètement asséchée que l'autre, mais qui, ce jour-là, coulait encore en direction des sables où elle va s'évanouir.

Ici, la grâce sauvage des grandes oasis, à peine retouchée par un minimum de soins et de confort européens. Les trois étages coutumiers de la végétation saharienne : l'ombrelle des hauts dattiers, dont le mâle, pacha de la palmeraie, s'élançait droit et rugueux comme une très vieille colonne capitoline ; puis, les entrelacs en guirlandes de la vigne, le pointillement d'or et de sang des abricots et des fleurs de grenadiers ; enfin, les légumes généreusement précoces. Au fond du jardin, une construction blanche qui, avec la respectueuse nonchalance de l'architecture arabe, a su ménager tel palmier qui la gênait, le contourner ou l'enrober au besoin, sans le détruire. Et surtout, près du bord de l'oued, des terrasses rustiques, tendues vers le magnifique diorama de l'Aurès finissant. Comme fond de décor à la rivière et à ce petit marabout de Sidi-Zerzour qui, construit sur une base romaine, défie les siècles et les crues, c'est la haute muraille de l'Ahmar-Khaddou — la « joue rouge » — la chaîne d'un rose si tendre et si velouté à l'heure du couchant que rien ne lui est comparable, en effet, sinon le voile passager d'une pudeur virginale. On s'attarde malgré soi sur ces terrasses, jusqu'au crépuscule, jusqu'au bref « rayon vert », flèche de lumière dont meurt le dieu du jour. Nul endroit n'était mieux choisi pour écrire le *Roman de la Kahéna*, de cette Kahéna qui a aimé et s'est battue là, sous nos yeux. Nul n'est plus propice ni plus attendrissant pour prendre congé de l'Aurès.

L'adieu sur la "guelaa"

C'est pourtant au-dessus d'Arris, du haut d'une des très anciennes *guelaas* qui dominent la jeune cité, que j'ai adressé à l'Aurès — ne comptant pas y revenir une seconde fois — mon véritable adieu. Car on n'aime de toutes ses forces que les pays où l'on pense ne pouvoir jamais retourner.

J'avais bouclé le circuit des trois oueds : Abiod, Abdi et Bouzina. Au retour de Djemorah, incendiée par le soleil saharien, j'avais revu, en remontant la route de Batna, la dernière bande de neige aurasienne, allongée sur le Kef Mahmel, frère à peine cadet du Chéla. De Teniet-el-Abed nous avions regagné Arris par la montagne, en traversant Haïdous dont le minaret oblique, penchant au-dessus d'une très vieille porte sculptée, est comme la Tour de Pise de l'Aurès. Je commençais à compter les derniers villages de l'Abdi, Tletz, Baali, dont la rugosité grise s'atténuait à leur base dans la verdure des arbres fruitiers et l'opaque rotundité des noyers centenaires. Il me semblait divinement émouvant que tant de rudesse africaine pût s'allier et se composer avec cette fraîche douceur de France. Pendant plus d'une heure, un enfant *chaouïa* avait accompagné ma mule, en me parlant sans répit, avec une sorte d'ivresse orgueilleuse d'employer notre langue aussi bien que la sienne et comme pour me prouver qu'il était digne des soins de son instituteur fran-

çais... Une fois de plus je goûtais l'Algérie « aux multiples visages » et les incessants contrastes qu'elle offre au voyageur.

Un peu au-dessus de Baali nous attendait une bien délicate surprise, préparée la veille par le caïd de Teniet. Près d'un hameau flottait un drapeau tricolore dont la bande rouge était faite, de fortune, d'une vieille cotonnade à pois blancs et dont la naïveté, dans cette solitude sylvestre, nous prit le cœur. Au pied de cet emblème, on nous avait servi, en guise de lunch, comme un résumé des climats extrêmes et des fruits délicieux de l'Aurès : les dattes, grasses et parfumées comme des bonbons, de M'chounèche ; les noix énormes, à la chair blanche et ciselée comme un ivoire neuf, de Bouzina ou d'Haïdous ; les figues d'un peu partout, si molles et si onctueuses après un an de conservation qu'on s'étonne que la métropole en puisse encore demander à d'autres pays. Le miel d'or des vallées et des montagnes berbères nous avait prouvé que, là encore, nous possédons un autre Hymette.

Ce déjeuner d'églogue, partagé avec nos guides, nous avait donné la force de franchir allégrement le dernier versant qui nous séparait d'Arris. Lentisques, genévriers, sentier indécis et râpeux qui, tout à coup, s'élargit, s'humanise et fait presque figure de chemin de France. Arris est en vue, avec ses toits rouges et ses cyprès provençaux, la jolie capitale qui, sans profaner le pittoresque berbère, ouvre cependant au pays la voie de la civilisation, du travail méthodique et de la prospérité. Nous y revenons de très haut, par le groupe des anciennes *guelaas* de défense, inutiles aujourd'hui et, je pense, à peu près abandonnées, mais qui demeurent comme un témoignage éloquent de ce que furent — depuis la fin de la *pax romana* et le retour à la barbarie — la pauvreté et les terreurs des habitants d'ici. C'est d'une de ces *guelaas* qu'il convient de saluer l'étrange et encore mystérieux pays, avant d'aller échanger ma mule contre le volant qui me ramènera trop vite sur les routes à poteaux télégraphiques, sur les villages à bureaux de tabac et les cités à hôtels ripolinés.

Vieux et cher Aurès, tu m'as donné de grandes joies. Tes plissements montagneux, dont j'aperçois d'ici une bonne partie, tes gorges, dont l'une — Tighanimine — montre encore là-bas, à droite, sa noire coupure en travers du Zellatou, tes canyons secrets surtout, m'ont arraché en peu de jours à la vie actuelle et à ses angoisses, en me plongeant au tréfonds des plus étonnantes convulsions géologiques de la préhistoire. Devant ces spectacles d'effroi, sur lesquels cependant la jeune et inlassable nature, la patience obstinée des hommes, ont mis des arbres, des fleurs et des moissons, tandis que la civili-

sation française y installait, avec l'ordre, l'aurore et déjà les prémices du mieux-être, j'ai compris que l'humanité ne devait ni désespérer du sol qui la porte, ni se résigner à jamais aux sombres passions de haine et d'avidité qui l'agitent ; et qu'enfin, même sur des théâtres plus vastes, on peut espérer que la férocité conquérante, l'esprit de domination égoïste, ne seront pas toujours des maladies incurables. J'ai du moins trouvé ici, pendant les quelques jours qu'a duré ce périple à dos de mule, sinon l'oubli de tout le reste, du moins une sorte de calme philosophique, dû au spectacle du passé, et des forces nouvelles pour affronter le présent. Il n'est que de voyager dans un beau pays pour reprendre goût même à une existence amère.

Puisses-tu, cher vieil Aurès — et je le souhaite pour toi-même autant que pour nous, tes visiteurs d'hier et de demain — rester autant que possible ce que tu es aujourd'hui !... Que tes plateaux supérieurs connaissent un jour des routes suffisantes pour te permettre d'exporter aisément les beaux fruits de tes vergers et de recevoir toi-même, en échange, un peu plus de confort ; que les jolies rosaces de tes maisons ne soient plus seulement, en hiver, des couloirs de vent et de froid, et que tes charrues, pour creuser plus efficacement le sol généreux de tes vallées, sachent troquer le soc de bois contre le soc de fer ; que nos médecins puissent aller, plus nombreux et plus souvent, soigner les tares d'une race trop longtemps abandonnée aux seuls sorciers, soit. Mais puisses-tu ne pas avancer trop loin ni trop vite sur la voie périlleuse du modernisme !...

Tu possèdes, à peu de chose près, ce que nous considérons comme l'âge d'or et qu'il convient de définir : l'adaptation des besoins et des désirs aux ressources. Tu mènes exactement — non certes dans les villages torrides de ta face orientale, mais du moins dans les villes minuscules de tes vallées, Baniane, Djemorah ou Menaâ — ce que nous appelons l'existence idyllique. Conserve-la comme un gage de bonheur, relatif mais sûr. Redoute comme nous les redoutons les maçonneries savantes et les turbines impitoyables qui transformeraient tes canyons magnifiquement infernaux en travées d'usines.

Tu vis encore et surtout une vie délicieusement indépendante et individuelle, qui touche à l'art par sa candeur même. Si tes fils aspirent au certificat d'études, tes femmes cependant, sans la moindre gêne, sans la moindre crainte du ridicule, continuent de porter leurs volumineux turbans, étincelants de couleurs, et, jusque dans les champs, ces lourds bijoux et ces

déliçats mantelets qui font de l'Aurès une perpétuelle fête pour les yeux. Conserve cela par-dessus tout : c'est un privilège qui devient rare en un temps où les Sénégalais eux-mêmes inclinent aux faux-cols et aux jarretelles...

Adieu, Aurès aux sommets frigidés, aux vallées printanières, aux oasis flambantes de soleil saharien. Adieu, Aurès des *guelaas*, des canyons, des adolescentes et des femmes admirables, qu'elles soient *azrias* et danseuses, potières ou tisseuses de *tellis*. Je te quitte, cette fois, en souhaitant de ne plus te revoir, dans la crainte de ne plus te retrouver tel que je t'ai vu.

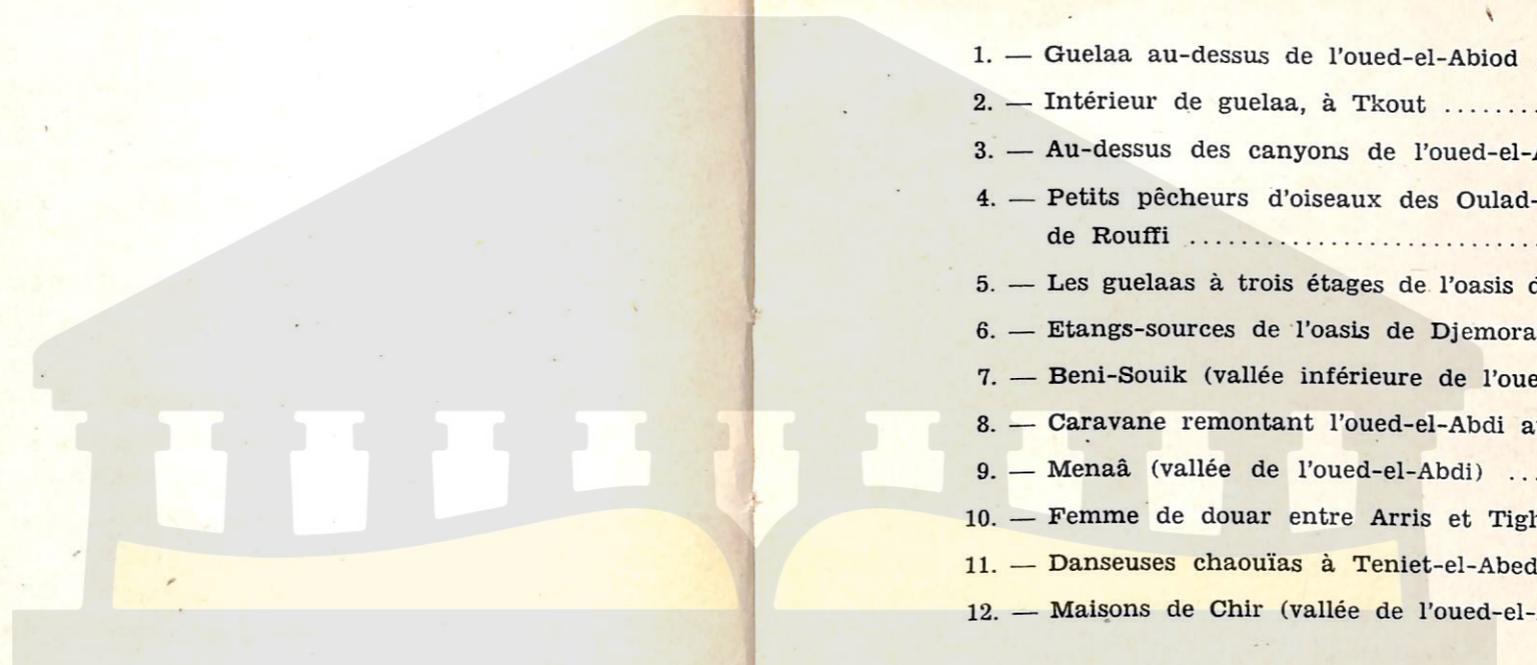
Alger — Mâcon
Juin-Septembre 1934.

TABLE DES MATIÈRES

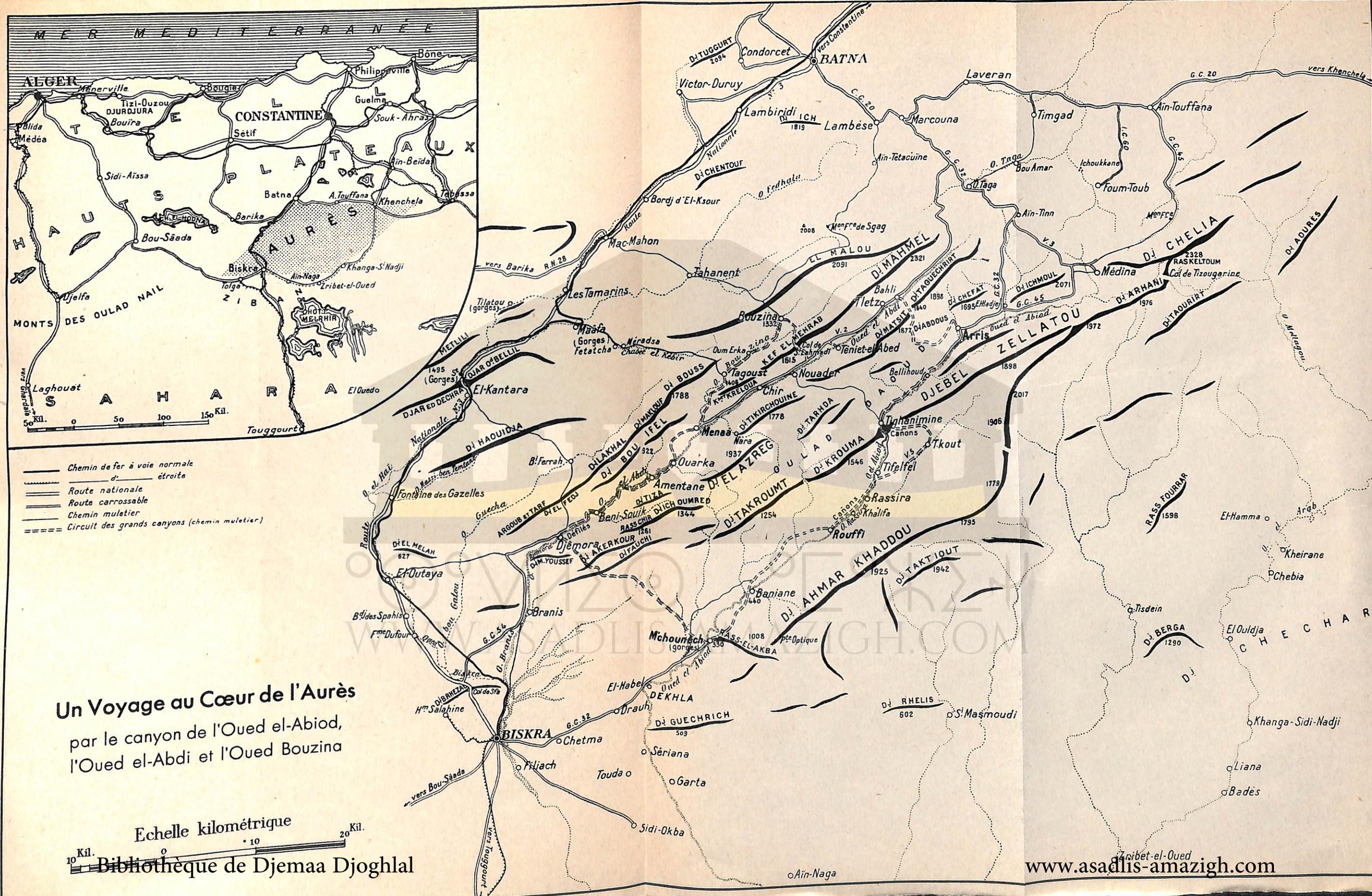
	PAGES
En manière de Préface	9
Les sentinelles de l'Aurès (Batna, Lambèse, Timgad)	15
Arris-la-Jeune	19
Le Chélia, cimetière des cèdres	27
Sur les pas de la « legio VI ferrata » : Tighanimine	35
Au pas lent des mules	41
Tkout, oasis romaine et village « chaouïa »	49
Le grand canyon de l'Abiod et les oasis dans l'abime	57
Rouffi-la-Troglodyte	63
Baniane aux « guelaas » étranges	69
Les gorges de M'chounèche-la-Rouge	73
Le chemin des écoliers dans la Dekhla	79
Un Tanezrouft dans la montagne	83
Djemorah, cité-jardin sous les palmes	85
Cultivateurs errants et caravanes de famille	93
Sur la route mystérieuse des caravanes du Sud	97
Menaâ dans les vergers	103
Avec les enfants de l'Aurès	111
Au pays de la mode immuable	115
Danses de mannequins	119
L'oued Bouzina « père des eaux »	125
Teniet-el-Abed, ateliers en plein air	131
Chir et les maisons à rosaces	137
El-Kantara et le « numerus Palmyrenorum »	141
Biskra inconnu	145
L'adieu sur la « guelaa »	151

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	PAGES	
1. — Guelaa au-dessus de l'oued-el-Abiod	29	32
2. — Intérieur de guelaa, à Tkout	45	48
3. — Au-dessus des canyons de l'oued-el-Abiod	63	64
4. — Petits pêcheurs d'oiseaux des Oulad-Mimoun en face du fondouk de Rouffi	71	80
5. — Les guelaas à trois étages de l'oasis de Baniane.....	79	84
6. — Etangs-sources de l'oasis de Djemorah	87	92
7. — Beni-Souik (vallée inférieure de l'oued-el-Abdi)	95	96
8. — Caravane remontant l'oued-el-Abdi au printemps	103	112
9. — Menaâ (vallée de l'oued-el-Abdi)	111	116
10. — Femme de douar entre Arris et Tighanimine.....	119	124
11. — Danseuses chaouiâs à Teniet-el-Abed	123	128
12. — Maisons de Chir (vallée de l'oued-el-Abdi)	139	144

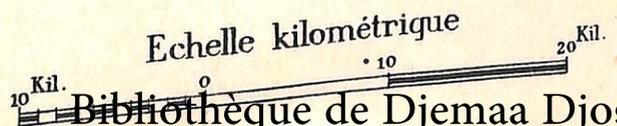


 WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



- Chemin de fer à voie normale
- - - Chemin de fer à voie étroite
- == Route nationale
- Route carrossable
- Chemin muletier
- ==== Circuit des grands canyons (chemin muletier)

Un Voyage au Cœur de l'Aurès
 par le canyon de l'Oued el-Abiod,
 l'Oued el-Abdi et l'Oued Bouzina



Bibliothèque de Djemaa Djoghlal